This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

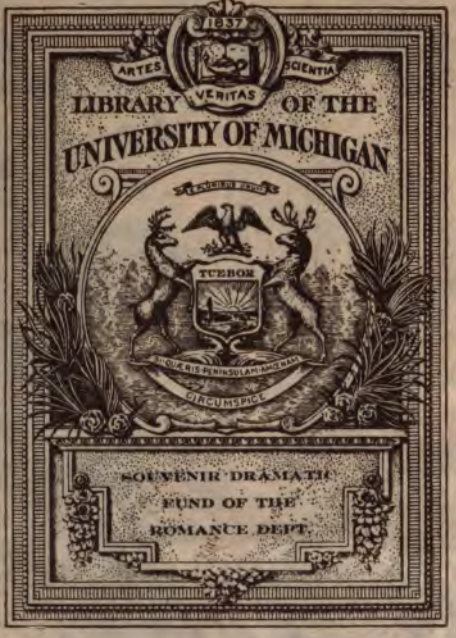
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SOUVENIR DRAMATIC
FUND OF THE
ROMANCE DEPT.

1.18
H
1772

10. B. y. 1812 = 3 Vol. = 7 fr 50. 4391

THÉATRE

DE

NOËL LE BRETON,

SIEUR

DE HAUTEROCHE.

TOME PREMIER.

LIBRAIRES ASSOCIÉS.

LA Veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques.
La Veuve BARROIS, Quai des Auguſtins.
AUMONT, Quai des Quatre-Nations.
HOCHEREAU, Quai de Conti.
DURAND, rue Galande, à l'Hôtel de Leſſeville.
DE LALAIN, rue & près de la Comédie Françoiſe.
BAILLY, Quai des Auguſtins.
LEJAY, rue Saint-Jacques.
VENTE, au bas de la Montagne Sainte-Genevieve.

THÉATRE

DE

NOËL LE BRETON,

SIEUR

DE HAUTEROCHE,

NOUVELLE ÉDITION,

Revue & corrigée.

TOME PREMIER.

Prix, 9 liv. les trois Volumes, reliés.

A PARIS,

Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVIS

DES LIBRAIRES.

EN préſentant au Public cette nouvelle Édition des Œuvres de M. de Hauteroche, nous oſons aſſurer qu'elle eſt faite avec tout le ſoin poſſible, quant à la typographie. Les perſonnes qui l'ont revue, n'ont rien épargné pour la rendre au moins auſſi complette que les précédentes, mais infiniment plus exacte : il ne faut que les comparer avec la nôtre, pour s'en convaincre.

Nous penſons que les Amateurs & les Savans dans toutes les claſſes de la Littérature ne ſeront point fâchés de connoître quelques particularités de la vie de notre Auteur. Tous ceux qui en ont

écrit juſqu'à ce jour, ne nous inſtruiſent pas de ces choſes que l'on eſt bien aiſe de ſavoir, c'eſt-à-dire, le lieu de la naiſſance d'un homme qui pendant ſa vie s'eſt fait diſtinguer par ſes divers talens, & qui laiſſe, après ſa mort, des monumens qui l'immortaliſent : on eſt ſingulièrement curieux de ſavoir quelle étoit ſa famille, ſon état & ſa fortune. Les Anciens apportoient à cela la plus grande attention. Que l'on ouvre tous les Dictionnaires hiſtoriques, on y verra que, lorſque l'on fait mention d'un homme Grec ou Latin, même d'une médiocre célébrité, on fait une ample deſcription de ſes pere & mere, & des collatéraux; la figure, la taille n'y ſont pas oubliées : on étale là-deſſus de l'érudition, comme ſur une choſe très-importante. Pour avoir quelques éclairciſſemens ſur la vie de M. de Hauteroche, nous avons eu recours à

M. le Chevalier de Mouhy, comme le plus inſtruit dans les connoiſſances théâtrales*. On le peut regarder comme une bibliotheque vivante: c'eſt lui qui a bien voulu nous communiquer ce qui ſuit.

NOEL LE BRETON, ſieur DE HAUTEROCHE, naquit à Paris en 1617. Il étoit fils d'un Huiſſier au Parlement, fort riche, qui n'épargna rien pour lui donner une bonne & ſolide éducation. Sa mere, qui connoiſſoit ſon goût pour le métier des Armes, & qui l'aimoit à l'adoration, n'attendit pas qu'il eût achevé ſa Rhétorique, pour travailler à lui procurer un état autre que celui des Armes, qui lui paroiſſoit trop périlleux; & dans la

* M. le Chevalier de Mouhy vient de finir un grand Ouvrage ſur l'Hiſtoire du Théâtre François, compoſant près de huit Volumes *in-4°*. Il eſt actuellement à l'Examen de l'Académie de Dijon, dont M. le Chevalier de Mouhy eſt Membre.

crainte qu'il ne lui échappât, elle traita, à ſon inſu, d'une Charge de Conſeiller au Châtelet, & convint en même tems de le marier avec la fille d'une de ſes intimes amies.

Lorſque tous ces arrangemens furent arrêtés, & du conſentement de ſon mari, à qui elle étoit dans l'habitude de faire faire tout ce qui lui plaiſoit, elle annonça ſes intentions à ſon fils. Celui-ci ſe jetta à ſes pieds, pour ſe ſouſtraire à des ordres qui étoient ſi peu de ſon goût: toutes ſes ſupplications lui ayant été inutiles, il prit le parti, après avoir tenté, auſſi inutilement, de fléchir ſon pere, d'emporter tout l'argent qu'il trouva à ſa mere, & de paſſer en Eſpagne. Son voyage ne fut pas heureux; il ne trouva point d'emploi dans les troupes d'Eſpagne. Il eſſaya de paſſer ſon tems dans des parties de jeu; mais la fortune ne lui fut pas plus favo-

rable, & Valladolid fut le tombeau du tréſor qu'il avoit enlevé de la maiſon paternelle : de maniere qu'en peu de tems il ſe trouva ſans reſſource. La néceſſité fut une loi pour M. de Hauteroche. Il y avoit à Valence une Troupe de Comédiens François, qui y avoit été mandée par le Gouverneur ; il s'y enrôla avec ce ton de confiance qu'inſpire la néceſſité de faire quelque choſe, pour ſe tirer de la détreſſe où un plus long ſéjour d'oiſiveté l'auroit ſûrement conduit. Ses talens pour le Théâtre ſembloient être nés avec lui, & firent tant de bruit, qu'il fut choiſi, ſix mois après, pour Directeur d'une Troupe d'Allemagne. Il fit ſi bien ſes affaires, qu'il retourna à Paris, où, ſous le nom de LE BRETON, il débuta ſur le Théâtre François. Il ſe diſtinguoit particuliérement dans les grands rôles comiques : il jouoit parfaitement les grands

Confidens, comme *Phénix*, dans *Andromaque*; *Arbate*, dans *Mithridate*; *Narciſſe*, dans *Britannicus*; &c.

Au mérite d'un excellent Acteur il joignit celui d'un Auteur fort eſtimé. Il travailloit avec beaucoup de facilité, ſoit en vers, ſoit en proſe; & on le mit, avec juſtice, au nombre des meilleurs Comiques.

Sa probité, ſa conduite honnête envers tout le monde, l'amitié qu'il portoit à ſes camarades, le faiſoient aimer généralement. Jamais il ne prit part à aucune de ces querelles trop ordinaires dans les Compagnies nombreuſes. Jamais ſon cœur ne fut atteint de cette baſſe jalouſie ſi commune parmi les Comédiens; il étoit le premier à concilier tous les différends qui pouvoient naître entre eux. On étoit ſûr de trouver en lui un bon conſeil & un parfait ami. La

douceur de ſes mœurs lui donnoit entrée dans les meilleures maiſons. Il étoit d'une haute taille, mais d'une maigreur étonnante, & néanmoins d'une forte ſanté.

Son amour pour le Théâtre ne le quitta qu'au moment de ſa mort, arrivée à Paris en 1707, dans la quatre-vingt-dixieme année de ſon âge. Il étoit, en 1674, le plus ancien de la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne. Il avoit été de celle du Marais, où il jouoit les premiers rôles ; mais quand il fut à l'Hôtel de Bourgogne, il ne jouoit que les ſeconds. Il ſe joignit au reſte de la Troupe Royale au Théâtre de Guénégaud.

Les Pieces imprimées de Hauteroche ſont :

L'Amant qui ne flatte point, Comédie, en vers & en cinq Actes, repréſentée à l'Hôtel de Bourgogne en 1668. Elle eut un médiocre ſuccès: cependant on recon-

nut dans cette Piece un germe de talens qui annonçoit avantageuſement pour l'Auteur.

Le Soupé mal apprêté, Comédie d'un Acte, en vers, 1669. Cette Piece eut peu de repréſentations, quoiqu'elle fît beaucoup de plaiſir : on a ignoré pourquoi M. de Hauteroche la retira ſi-tôt.

Les Apparences trompeuſes, ou *les Maris fideles*, Comédie en trois Actes, en vers, 1672. Elle n'a pas été jouée.

Les Nobles de Province, Comédie en cinq Actes, en vers, 1678. Cette Piece n'eut aucun ſuccès, ce qui parut dégoûter notre Auteur ; mais cela ne dura pas long-tems : ſon goût pour la compoſition l'emporta ſur les petits chagrins qu'il éprouva à la premiere repréſentation.

Criſpin Muſicien, Comédie de cinq Actes, en vers, 1680. L'Auteur dit dans ſa Préface que cette Piece eut quarante

repréſentations de ſuite, dans la mauvaiſe ſaiſon de l'année : il avoue qu'elle eut des critiques, & il y répond en peu de mots.

Le Deuil, en un Acte, en vers, 1672. Le ſujet de cette agréable Comédie eſt tiré des Contes d'Eutrapel ; mais l'Auteur aſſure qu'il n'en a pris que fort peu de choſe, & qu'il y a beaucoup de ſon invention : quoi qu'il en ſoit, on la joue ſouvent, & on la voit avec le même plaiſir.

Le Cocher Suppoſé, Comédie, en proſe & en un Acte, 1685. L'idée de cette Piece eſt priſe dans la Comédie Eſpagnole de Don Antonio de Mendoça, intitulée, *los Riezgos que tiene un Coche.*

L'Eſprit follet, ou *la Dame inviſible*, en cinq Actes, en vers, 1684. Comédie purement d'intrigue. L'Original Eſpa-

gnol paſſe pour une des meilleures Pieces de Calderon, qui l'a intitulée, *la Dama duenda.* M^r. Collé a refondu presque totalement cette pièce.

Le feint Polonois, ou *la Veuve impertinente*, Comédie de trois Actes, en proſe, 1686. Cette Piece n'a été jouée qu'en Province.

Les Bourgeoiſes de qualité, en cinq Actes, en vers, 1691. Dancourt a donné une Piece qui porte aujourd'hui le même titre que celle-ci, calquée ſur le même modele, & que l'on joue fort ſouvent.

Criſpin Médecin, en trois actes, en proſe, 1680. Cette Piece eſt d'un excellent comique; auſſi a-t-elle été jouée nombre de fois.

Outre ces Pieces de Théâtre qui ont paru ſous le nom de M. de Hauteroche, il eſt encore Auteur de pluſieurs Nouvelles ou Hiſtoriettes, qui ont été bien reçues de ceux qui aiment ces ſortes de

lectures. Comme Hauteroche s'exprimoit avec beaucoup d'aiſance, il ſuccéda, dans l'emploi de Harangueur, à Joſias de Bulas, Ecuyer, ſieur de Floridor.

Voyez les Préfaces des Pieces de M. de Hauteroche, & la deuxieme Lettre ſur la vie & les Ouvrages de Moliere, & ſur les Comédiens de ſon tems, dans le premier Volume du Mercure de Juin 1740.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce premier Volume.

L'AMANT QUI NE FLATTE POINT, *Comédie en cinq Actes & en vers.*

LE SOUPÉ MAL APPRÊTÉ, *Comédie en un Acte & en vers.*

LES NOBLES DE PROVINCE, *Comédie en cinq Actes & en vers.*

L'AMANT
QUI NE FLATTE POINT,
COMÉDIE;

uée pour la premiere fois au commencement de Juillet 1668.

AU LECTEUR.

JE n'aurois jamais fait repréſenter cette Comédie, ſans la ſollicitation de mes Camarades. Les raiſons que je leur alléguois pour m'en diſpenſer, étoient que je ne la trouvois pas fort divertiſſante; que d'ailleurs je n'y trouvois pas ces agrémens qui d'ordinaire attirent l'approbation de ceux qui aiment les Ouvrages de Théâtre. J'ajoûtois encore qu'il y avoit quelque Acte où je ne voyois pas beaucoup de chaleur, & que l'action y languiſſoit, par la néceſſité d'inſtruire le Spectateur de quelque circonſtance. Bien qu'ils y reconnuſſent tous ces défauts, ils ne laiſſerent pas de témoigner de l'empreſſement pour ſa repréſentation, & de me la demander avec inſtance. J'avoue que je me laiſſai facilement perſuader, & que je crus être obligé de répondre aux bontés qu'ils montroient avoir pour moi. Je l'avois condamnée, dès ſa naiſſance, à demeurer dans

mon cabinet, pour m'en divertir avec mes amis; car, à dire le vrai, j'avois plutôt fait cette Piece pour me tâter ſur ce genre de Poéſie, que pour la faire repréſenter. On trouvera ici plus de cent Vers de ſatyre & de morale qui n'ont point été récités, à cauſe qu'ils y ſont un peu hors d'œuvre, mais que j'ai jugé aſſez beaux pour ne pas déplaire à la lecture : il y en a pour le moins ſoixante dans la ſcene des beaux-freres, au quatrieme Acte, & les autres ſont diſperſés en divers endroits. J'aurois pu les faire paroître ſur le Théâtre auſſi-bien que dans l'impreſſion; mais je n'ai pas voulu m'y hazarder, quoiqu'Horace nous diſe :

Interdùm ſpecioſa locis, morataque rectè
Fabula, nullius veneris, ſinè pondere & arte,
Valdiùs oblectat populum, meliùſque moratur,
Quàm verſus inopes rerum, nugæque canoræ.

Quelques-uns ont voulu dire que le principal Perſonnage ne ſoutient point ſon caractere dans toute la Piece, comme il fait au premier & au ſecond acte. A cela je réponds ſeulement qu'ils ne l'ont pas bien examiné,

& que par-tout il a le même génie. Il eſt vrai que les affaires de la Scene s'y trouvant différentes, & que les occurences n'y étant pas ſi favorables, cette maniere de ne point flatter n'y regne pas ſi puiſſamment que dans les deux premiers : mais il ne ſe dément point pour cela ; au contraire, on y voit toujours paroître ſon humeur bruſque & franche ; & quoiqu'il agiſſe ſuivant les occaſions qui ſe préſentent, c'eſt toujours dans le même eſprit, c'eſt-à-dire, en Amant libre, & qui ne flatte point.

ACTEURS.

ANSELME, Pere de Lucrece.
LUCRECE, Fille d'Anſelme.
FLORENCE, Servante de Lucrece.
GÉRASTE, promis à Lucrece en mariag
ARISTE, Amant de Lucrece.
KERLONTE.
FLORAME, Oncle de Lucrece.
LISIDAN, Pere d'Ariſte.
LICASTE, Valet de Géraſte.
PHILIPIN, Valet d'Ariſte.

La Scene eſt à Paris.

L'AMANT QUI NE FLATTE POINT, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FLORENCE, PHILIPIN.

PHILIPIN *frappe à la porte d'Anſelme.*

FLORENCE, *ouvrant la porte.*

Est-ce toi, Philipin? hé! qui t'amene ici?

PHILIPIN.

J'y viens pour apporter le billet que voici.

FLORENCE.

A qui s'adreſſe-t-il?

PHILIPIN.

On l'envoye à Lucrece.

FLORENCE.

D'où vient-il ?

PHILIPIN.

De mon Maître.

FLORENCE.

Et c'eſt ?

PHILIPIN.

Pour ta Maîtreſſe.

FLORENCE.

Je croyois que ce fût un billet de ta part
Pour moi.

PHILIPIN.

Je ferois donc comme Monſieur Gaulard,
Qui lui-même porta ſa lettre au ſieur Alphonſe,
Puis fut à ſon logis attendre la réponſe.
A ton compte, il faudroit que j'en uſaſſe ainſi.
Mais fais-moi donc parler....

FLORENCE.

Elle n'eſt pas ici.

PHILIPIN.

Tout de bon ?

FLORENCE.

Tout de bon.

PHILIPIN.

Tiens, rends-lui donc toi-même.
Je reviendrai tantôt.

FLORENCE.

Eſt-ce là comme on aime ?

PHILIPIN.

Va, je t'aime toujours. Adieu.

FLORENCE.

Quoi! Philipin;
Tu me quittes ainſi?

PHILIPIN.

C'eſt que je ſuis chagrin.
Depuis un tems, mon Maître eſt ſi peu ſupportable;
Qu'enfin dans tout Paris il n'a point ſon ſemblable:
Il me fait enrager, & la nuit, & le jour.
Ma foi, j'ai grand deſſein de lui jouer d'un tour.

FLORENCE.

Et quel tour?

PHILIPIN.

Le quitter.

FLORENCE.

Le quitter!

PHILIPIN.

Hé! qu'importe?
On quitte ſans regret un Maître de la ſorte;
Un bourru, qui toujours veut aſſommer les gens;
Qui murmure, grimace, & parle entre ſes dents;
Qui prône qu'à ſon mal il n'eſt point de remede;
Qui fait croire, à l'ouïr, qu'un diable le poſſede;
Qui m'ordonne, en jurant, cent choſes à la fois;
Qui veut & ne veut point; qui ſe ronge les doigts;
Qui toujours trouve en moi quelque choſe à redire;
Qui peut, dans ſa fureur, m'écharper ou m'occire,
Ou bien par un tranſport, quand je n'y ſonge pas,
Me caſſer, ſans raiſon, les jambes & les bras.
L'autre jour, le voyant dedans ſa frénéſie,
J'oſai lui demander ſi c'étoit jalouſie:

Mais il me répondit d'un ſi grand coup de pied,
Que je croyois, parbleu! qu'il m'eût eſtropié.
Belle façon d'agir! Patience, j'eſpere
Que dans peu nous verrons ſon bon-homme de pere;
Du gain de ſon procès il revient tout joyeux;
Nous verrons s'il ſera toujours ſi furieux.

FLORENCE.

Il faut, ſi tu dis vrai, que ce ſoit quelque choſe.

PHILIPIN.

D'accord; mais juſqu'ici j'en ignore la cauſe.

FLORENCE.

Je devine à-peu-près d'où peut venir ſon mal.

PHILIPIN.

N'eſt-ce point que Lucrece aime quelque rival?

FLORENCE.

Non pas tout-à-fait; mais....

PHILIPIN.

Ah! dis-moi, je te prie,
Ce qui peut de mon Maître exciter la furie,
Mignonne.

FLORENCE.

Une autre fois, car je n'ai pas le tems.

PHILIPIN.

Tu me refuſes?

FLORENCE.

Non.

PHILIPIN.

Parle donc, je t'entends.

FLORENCE.

Apprends qu'un nommé Sbroct, riche Bourgeois de Nantes,
Qui poſſede du moins ſept mille écus de rentes,
Fut de tout tems d'Anſelme un des meilleurs amis:
Si bien que, ſe voyant & ſans fille & ſans fils,
Il a, depuis un mois, fait écrire une lettre,
Qu'entre les mains d'Anſelme on a pris ſoin de mettre;
Après un long diſcours ſur leur vieille amitié,
Qui contient de la lettre à-peu-près la moitié,
Pour un de ſes neveux il demande Lucrece,
Souhaite avec ardeur cet hymen, & le preſſe;
Et, pour les voir unis d'un conjugal lien,
Il donne à ce neveu les deux tiers de ſon bien.
Anſelme, ſatisfait d'un ſi grand avantage,
Sans trop nous conſulter, conclut ce mariage.

PHILIPIN.

Lucrece pour mon Maître à cela ne dit rien?

FLORENCE.

Comment parler pour lui, puiſqu'il n'a point de bien?

PHILIPIN.

Point de bien! Et le gain du procès de ſon pere?

FLORENCE.

Avant qu'il fût vuidé, Sbroct a parlé d'affaire;
Que pouvoit-elle dire?

PHILIPIN.

A d'autres! Franchement;
Ce n'eſt que le bien ſeul qu'elle cherche en aimant.

FLORENCE.

Son cœur a pour ton Maître une tendreſſe extrême;
Mais elle craint ſon pere.

PHILIPIN.

Hé ! craint-on, quand on aime ?
Mon Maître eſt-il inſtruit de tout ?

FLORENCE.

En doutes-tu ?

PHILIPIN.

Je ne m'étonne plus pourquoi je ſuis battu.
Mais, dis-moi, ce neveu charme-t-il ta Maitreſſe ?

FLORENCE.

Je ne vois point pour lui qu'aucun ſoin l'intéreſſe.

PHILIPIN.

A-t-il quelque mérite ? eſt-ce un homme d'eſprit ?

FLORENCE.

On ne ſait quel il eſt ; mais quelques-uns m'ont dit
Que ſa façon d'agir eſt aſſez ſinguliere ;
Que bien ſouvent aux gens il vient rompre en viſiere ;
Qu'il leur dit bruſquement tous les défauts qu'ils ont,
Sans trop s'inquiéter de ce qu'ils en diront ;
Et, ſi quelque ſujet à ſes yeux ſe préſente,
Qu'il daube également & parent & parente.
Il ſuit le premier feu de ſon fantaſque eſprit ;
Selon l'occaſion, il blâme, il applaudit :
D'une bruſque façon, qui n'a point de ſeconde,
Il dit franc ſa penſée en préſence du monde :
Il paſſe bien ſouvent ſur la formalité,
Et ne s'arrête guere à la civilité ;
En habit, comme en tout, ne ſuit que ſa méthode.

PHILIPIN.

Et d'un gendre pareil ton vieillard s'accommode !
Il te fera damner, à ce que je puis voir.

FLORENCE.

Notre Maître eſt allé pour le bien recevoir ;
Car il vient d'arriver, à ce qu'il a fait dire.
Mais je les vois là-bas. Adieu, je me retire.

SCENE II.

ANSELME, GÉRASTE.

GÉRASTE.

VOtre logis eſt loin.

ANSELME.

Quittez votre ſouci ;
Il n'eſt pas maintenant à deux cents pas d'ici.
Allons.

GÉRASTE.

Souffrez au moins que je reprenne haleine.

ANSELME.

Le chemin, quoique long, ne m'a point fait de peine ;
Quant à moi, chaque jour j'en fais ſix fois autant.
Mais venez.

GÉRASTE.

Hé ! du-moins attendez un inſtant :
Je ſuis tout eſſouflé ; vous courez comme un diable.
Ah ! qu'un vieillard coureur me ſemble inſupportable !
Vous marchez dans la rue ainſi que fait un fou,
Ou du-moins comme on doit s'enfuir du loup-garou.
Si je vous ſuis jamais, je veux bien qu'on m'aſſomme ;

Vous allez comme un cerf, & non pas comme un homme.

ANSELME.

Je me ſens la vigueur que j'avois à quinze ans.

GÉRASTE.

Ah! treve de vigueur, quand on n'a plus de dents:
Un tel diſcours ſied mal aux gens de votre ſorte.
Si vous m'y retenez, que Belzébut m'emporte,
Ou j'aurai le cheval de défunt Pacolet;
Car, pour vous ſuivre à pied, je ſuis votre valet;
Je ne me pique point d'une telle viteſſe.

ANSELME.

A mon âge, on n'eſt pas ſi chargé de vieilleſſe,
Que....

GÉRASTE.

Vous avez l'humeur de ces plaiſans vieillards
Qui, pour cacher leurs ans, font les eſcarbillards,
Et qui, pour déguiſer une vieilleſſe extrême,
Ont recours chaque jour à quelque ſtratagême.

ANSELME.

Les vieillards comme nous, à parler franchement,
Valent peut-être encor les jeunes d'à-préſent.

GÉRASTE.

Peſte! ſi la vigueur répondoit au courage....

ANSELME.

Ne raillons point, Monſieur, & laiſſons-là mon âge;
Je ſuis ce que je ſuis, & je me porte bien.

GÉRASTE.

Mais ſoixante-quinze ans, bon! hé! cela n'eſt rien!

ANSELME.

Vous pourriez en laiſſer quelques-uns en arriere.

GÉRASTE.

Si vous ne les avez, il ne s'en faut donc guere.

ANSELME.

Je pourrois en compter plus de ſeize au-deſſous.

GÉRASTE.

Parbleu, ſi la plupart des vieillards ne ſont fous!
L'un, qui pour jeune encor veut paſſer dans le monde,
Couvre ſes cheveux gris d'une perruque blonde,
Se fait raſer de près & remettre des dents,
Fuit toujours ſes pareils, & ſuit les jeunes gens,
Et, prenant un grand ſoin d'imiter leur grimace,
Feint d'être tout de feu, quand il eſt tout de glace;
Boit, ſaute, danſe, rit, fait l'Amant gogueuard;
Et cela, pour montrer qu'il n'a rien du vieillard.
L'autre, qui, ſans raiſon, veut paſſer pour agile,
Dit qu'il fait chaque jour tout le tour de la ville;
Qu'à ſoixante-cinq ans ils ſe trouve encor vert,
Et c'eſt pour mettre enfin la dizaine à couvert.
Celui qui ne veut plus ſe piquer de jeuneſſe,
Nous aſſure qu'il touche à l'extrême vieilleſſe:
Il ajoute à ſes jours au moins douze ou quinze ans;
A vu ce qui jamais n'arriva de ſon tems;
Et faiſant des récits qu'il tient de feu ſon pere,
Croit par de tels diſcours que chacun le révere.
Pourquoi, ſans aucun fruit, cacher la vérité?
Pour moi, j'agis toujours avec ſincérité;
Et ſi j'avois cent ans, je le dirois de même.
Car enfin n'eſt-ce pas une folie extrême,
D'affecter à toute heure un ſoin myſtérieux,
Ou pour paroître jeune, ou pour paroître vieux?
Sans doute vous direz, mon prétendu beau-pere,

Que ma façon d'agir n'eſt pas fort ordinaire;
Que, ſans conſidérer, je parle librement:
Pour moi, je dis toujours les choſes franchement;
Et ſuis perſuadé qu'une telle franchiſe
Peut tirer quelquefois les gens de leur ſottiſe;
Car, comme enfin j'abhorre un eſprit médiſant,
Auſſi je n'aime point celui d'un complaiſant.
Toujours avec douceur, ſans médiſance aucune,
Je dis mon ſentiment à chacun & chacune:
C'eſt ainſi que j'agis; s'en choque qui voudra,
Et malheur ſur le chef de qui s'en choquera!

ANSELME.

Mais, Monſieur, quelquefois un peu de complaiſance
Oblige plus....

GÉRASTE.

Ma foi, c'eſt pure extravagance,
De croire, quand les gens nous celent nos défauts,
Que nous en ayons moins, que nous ſoyons moins ſots.
Si l'on en trouve en moi, loin qu'on me déſoblige,
Quand on m'en avertit, d'abord je m'en corrige;
Et ſans vouloir du mal à qui m'en fait leçon,
Je reçois ſes avis de la bonne façon.
Voilà comme chacun, à mon ſens, devroit faire:
Nous nous corrigerions comme de frere à frere;
Et poſſible, après tout, qu'un pareil entretien
Pourroit contribuer à nous porter au bien.

ANSELME.

Oui, j'approuverois fort cette belle maxime,
Si tous pour la vertu nous avions même eſtime;
Mais, chacun déférant à ſes opinions,
On prête peu l'oreille à des corrections.
A parler franchement, nous ſouffrons avec peine

Qu'on cite nos défauts, & que l'on nous reprenne:
Si quelqu'un prend plaiſir de les peindre avec ſoin,
Nous ne manquons jamais de ripoſte au beſoin;
L'ardeur de nous venger auſſi-tôt nous éveille:
D'un eſprit plein d'aigreur on lui rend la pareille;
Nous cenſurons en lui toutes ſes actions;
Nous cherchons avec ſoin ſes imperfections;
Nous chargeons ſes défauts, &, ſans trop de ſcrupule;
Nous le faiſons paſſer pour un vrai ridicule;
Et dans ce contretems, le plus ſouvent je voi
Blâmer en ſon prochain ce qu'on approuve en ſoi.

GÉRASTE.

Tant pis; car c'eſt montrer une folie extrême;
De blâmer en autrui ce qu'on ſouffre en ſoi-même;
Ce trait ne peut ſortir que d'un eſprit mal fait.

ANSELME.

Mais des corrections c'eſt l'ordinaire effet.
Sur ce chapitre-là, l'homme le plus tranquile
A peine bien ſouvent à retenir ſa bile:
Quoiqu'il ſemble approuver les choſes qu'on lui dit;
Il en reſſent dans l'ame un chagrinant dépit;
Il feint d'être obligé de telles remontrances,
Et couvre ce dépit de vaines apparences:
Mais il n'eſt rien ſi vrai, que, dès ce même inſtant;
Il cherche les moyens de nous en faire autant.
S'accommoder à tout, eſt un trait de prudence;
Ne cenſurer aucun, eſt de la bienſéance.
Pour dire ſa penſée un peu trop librement,
Quelquefois on s'attire un fâcheux compliment;
Souvent, ſans y ſonger, on ſe fait une affaire,
Et l'on peut d'un brutal reſſentir la colere.

GÉRASTE.

J'en demeure d'accord. Mais vous penſez, je crois;

Que j'aille corriger tous les fous que je vois.
C'eſt pour certaines gens qu'un tel penchant m'entraîne;
Que les autres ſoient ſots, je n'en ſuis pas en peine.
Quand un fat à mes yeux vient prôner ſa vertu,
Et que ſur ce chapitre il n'eſt point combattu,
Que ſes meilleurs amis, bien-loin de le reprendre,
Témoignent recevoir du plaiſir à l'entendre;
Alors d'eux & de lui je ris de tout mon cœur,
Et me raille du fat & de l'adulateur.
Mais à tous mes amis je dis ce que je penſe;
Je n'ai pour leur folie aucune complaiſance;
Je ne puis auprès d'eux faire le patelin,
Et mes intentions ont une bonne fin.
S'ils s'en fâchent, tant pis; je n'en ſuis point blâmable;
Envers moi leur colere eſt toujours condamnable:
Lorſque j'agis ainſi, ce n'eſt que pour leur bien;
Et qui fait ce qu'il doit, ne ſe reproche rien.
Mais quittons ce diſcours; peut-être il vous chagrine;
Et voyons, s'il vous plaît, celle qu'on me deſtine.

SCENE III.

LUCRECE, FLORENCE, ANSELME, GÉRASTE.

ANSELME.

JE l'apperçois qui ſort, & qui vient droit à nous.
(*allant au-devant de Lucrece.*)
Ma fille, ſaluez Géraſte, votre époux;
C'eſt en lui que je mets l'eſpoir de ma famille.
(*à Géraſte.*)
Monſieur, vous la voyez.

GÉRASTE.

Quoi ! c'eſt-là votre fille ?

ANSELME.

Oui, c'eſt elle, Monſieur.

GÉRASTE.

Où diable a-t-elle pris
Ces yeux doux & brillans qui d'abord m'ont ſurpris ?

ANSELME.

En elle vous voyez le portrait de ſa mere.

GÉRASTE.

On ne diroit jamais que vous fuſſiez ſon pere ;
Car, à n'en point mentir, je vois peu que ſes traits
Approchent de votre air, ni de loin, ni de près.

ANSELME.

Elle eſt pourtant ma fille, & je puis en répondre.

GÉRASTE.

On doit parler ainſi, de peur de ſe confondre,
Et croire que ſa femme a toujours bien vécu.
On peut, en cherchant trop, ſe trouver convaincu ;
Et ſouvent, quand on veut pénétrer ce myſtere,
On ſe voit des enfans dont on n'eſt pas le pere.
Mais ce que je dis là, ne fait rien contre vous ;
La theſe eſt générale, & nous regarde tous.

ANSELME.

Je ne m'en fâche point.

GÉRASTE.

C'eſt bien prendre les choſes.
Que ſon teint a d'éclat ! ce n'eſt que lys & roſes.
N'eſt-elle point fardée ?

ANSELME.

Ah! c'eſt lui faire tort;
Elle eſt ſans aucun fard.

GÉRASTE.

Je fuis comme la mort
Ces femmes qui, voulant avoir un teint d'albâtre,
Maſquent le naturel d'un viſage de plâtre.
Ah, le méchant ragoût! Aimez-vous cela?

ANSELME.

Non.

GÉRASTE.

Je m'en vais lui parler, ſi vous le trouvez bon.

ANSELME.

Vous pouvez tout ici. Là, ma fille.

GÉRASTE, *à Lucrece.*

Madame,
Puiſque dans peu l'hymen vous doit rendre ma femme;
Je veux donc entre nous bannir le ſérieux.
Je ne devrois ici parler que de vos yeux,
De ſoupirs & d'ardeur, d'amour & de tendreſſe;
Mais de ces ſots amans c'eſt la commune adreſſe.
Comme j'agis beaucoup, je parle auſſi fort peu,
Et ſais d'autres moyens de vous prouver mon feu.

FLORENCE.

Ce début me plaît fort.

LUCRECE.

Il eſt incomparable.

ANSELME.

Il eſt aſſez nouveau.

LUCRECE.

Je le trouve admirable.
Monſieur a l'humeur franche, il eſt ſans compliment;
Et, ſans rien déguiſer, il dit ſon ſentiment.

GÉRASTE.

Mon humeur, je l'avoue, eſt très-particuliere;
Je ne ſais point flatter, & ſuis homme ſincere.
Trahir ſes ſentimens, eſt une lâcheté;
Je ne puis rien ſouffrir contre la vérité.
A ceux dont je fais cas, je leur dis ma penſée.
La complaiſance vient d'une ame intéreſſée,
D'un flatteur qui toujours adoucit nos défauts,
Qui trouve ſur le champ un remede à nos maux;
Et qui, de mots fardés vous dorant la pilule,
Fait croire qu'il dit vrai, quand il nous diſſimule.
Je hais plus que la mort cette ſorte de gens:
(*à Lucrece.*)
Et vous?

LUCRECE.

Moi? je les fuis.

GÉRASTE.

C'eſt agir de bon ſens.
Ne vous étonnez pas de me voir de la ſorte:
Je ne ſuis point un fou qui de rubans s'eſcorte;
Qui charge de galans la manche du pourpoint:
Pour moi, j'aime un habit qui ne me gêne point.

LUCRECE.

En habit, en amour, chacun a ſa méthode.

GÉRASTE.

Vous avez de l'eſprit, & vous êtes commode.
Dites-moi, s'il vous plaît, quel âge avez-vous bien?
Dites.

LUCRECE.

En vérité, Monſieur, je n'en ſais rien.

ANSELME.

Elle eut vingt & trois ans à la Saint-Jean derniere.

GÉRASTE, *à Anſelme.*

La fille, à mon avis, n'eſt pas fort printaniere :
N'importe, elle me plaît, j'y vois de la ſanté.
(*à Lucrece.*)
Aurez-vous des enfans en grande quantité ?
Parlez.

ANSELME, *à Géraſte.*

Sur ce ſujet, quelle réponſe faire ?

GÉRASTE, *à Anſelme.*

Elle peut ſe régler ſur ſa défunte mere.

ANSELME.

Le Ciel, en dix-huit ans, m'en donna vingt & deux.

GÉRASTE.

Morbleu ! je n'aime point un tel préſent des Cieux.
La quantité d'enfans met l'eſprit à la gêne.
C'eſt un rare tréſor, qu'une femme bréhaigne ;
Et quand, par un bonheur, on la rencontre ainſi,
Que celui qui l'épouſe, eſt exemt de ſouci !
Mais alors qu'on a pris femme un peu trop féconde,
On doit, comme un reclus, ſe retirer du monde,
Vivre en homme réglé, retrancher ſes plaiſirs,
Ménager ſa dépenſe, & borner ſes deſirs ;
Et c'eſt ce que je crains beaucoup plus que la peſte.

ANSELME.

Mais d'un nombre ſi grand elle ſeule me reſte.
Pourquoi ſe chagriner & ſe mettre en courroux ?

Le Ciel pourra répandre un tel bonheur ſur vous.

GÉRASTE.

S'il faut s'en rapporter à Madame Nature,
Je puis bien me flatter d'une telle aventure;
Car tous vos enfans morts n'étoient pas des plus ſains;
Et l'on tient fort ſouvent de Meſſieurs ſes germains.

ANSELME.

Mais, Monſieur, dites-moi, ma fille vous plaît-elle?

GÉRASTE.

Oui; mais je ne ſais quoi lui brouille la cervelle:
Je vois qu'elle eſt chagrine, & rêve inceſſamment;
J'ai lieu de préſumer que c'eſt pour quelque Amant.

ANSELME.

Monſieur, ſur ce ſujet n'ayez aucun caprice;
Car ma fille, en amour, eſt tout-à-fait novice:
Elle n'aima jamais.

GÉRASTE.

Hé bien donc! dès demain,
Il faut que, ſans façon, nous nous donnions la main:
Je ſuis impatient de la voir mon épouſe.
Mais, à vous dire vrai, j'ai l'ame un peu jalouſe.
Lucrece, au moins ſachez que je hais l'entretien
De Meſſieurs les blondins, ces grands diſeurs de rien;
Ces muguets à perruque, aiguillons de coquettes,
Conteurs de ſots diſcours que l'on nomme fleurettes.
En un mot, je prétends être maître du cœur,
Et même auſſi du corps unique poſſeſſeur.

ANSELME.

Mettez-vous en repos, car ma fille eſt fort ſage.

GÉRASTE.

Je le crois; mais, ſur-tout, je hais le cocuage.

L'entretien de ces gens eſt toujours dangereux,
Et ſouvent la vertu ſe corrompt avec eux :
Telle qui de tout tems fit gloire d'être prude,
En perd, à les ouïr, aiſément l'habitude :
Le plaiſir qu'elle prend d'entendre une douceur,
Eſt un charme ſecret qui lui gagne le cœur ;
Et ſi des ſoupirans elle écoute la plainte,
A l'honneur du mari 'eſt ſans doute une atteinte :
Bien qu'en un tel projet elle n'ait point de part,
Sa réputation court toujours grand hazard ;
Puis on dit de l'époux, par un commun proverbe,
Que, s'il n'eſt pas cocu, du-moins il l'eſt en herbe.
Je ne veux point chez moi voir aucun ſoupirant,
Et de ſon procédé je veux être garant.
Ces Meſſieurs du bel air, ces blondines figures
Font naître chez les gens d'étranges aventures :
Je craindrois d'avoir lieu de douter de ſa foi,
Et que tous mes enfans ne fuſſent pas à moi.

LUCRECE.

Maïs ces ſortes de gens ne ſont pas tant à craindre.

GÉRASTE.

Ils n'obligent que trop les maris à ſe plaindre.
Ce ſont filoux d'honneur, des fourbes, en un mot ;
Qui ne ſongent jamais qu'à faire un homme ſot,
Qu'à ſurprendre la blonde & corrompre la brune,
Et ſe vanter après de leur bonne fortune ;
Conter tout le détail des ſecrets rendez-vous,
Et de la Belle enfin montrer les billets-doux.
Sont-ils las de la Dame : ils en diſent la peſte ;
De tout ce qu'elle cache ils font un manifeſte :
Voilà le procédé de ces godelureaux.
Non, non, point de commerce avec ces jouvençaux ;
Ils cauſent du déſordre en toutes les familles,
Et font tort à l'honneur des plus honnêtes filles.

LUCRECE,

LUCRÈCE.

Je crains peu ces Meſſieurs.

GÉRASTE.

Et pour moi, je les crains;
Ils pourroient me cauſer mille & mille chagrins.

FLORENCE *rit.*

GÉRASTE, *à Florence.*

Hé quoi! vous riez donc?

ANSELME.

C'eſt une impertinente;
Excuſez-la, Monſieur.

GÉRASTE *à Anſelme.*

Eſt-ce votre ſervante?

ANSELME.

Oui.

GÉRASTE.

Si je ne me trompe, elle a le minois fin,
Et porte la façon d'un eſprit fort malin.
(*à Florence.*)
Donc ſur ces beaux Meſſieurs vous blâmez mon ſcrupule,
Et, ſelon votre avis, je ſuis un ridicule?
Là, dites en riant ce que vous en penſez.

FLORENCE.

Si je ris....

GÉRASTE.

Hé bien?

FLORENCE.

C'eſt....

GÉRASTE.

Quoi ?

ANSELME, *à Géraſte.*

Vous l'embarraſſez.

GÉRASTE.

Elle a bien l'encolure, en faiſant la rieuſe,
De conduire à ſa fin une intrigue amoureuſe;
Et la mine, ſur-tout, de gliſſer le poulet,
Et de faire un bon tour avec quelque valet.

ANSELME.

Monſieur, je la connois par dix ans de ſervice,
Et puis vous aſſurer qu'elle eſt ſans artifice.

GÉRASTE.

Quoi donc! ſans héſiter, vous prenez ſon parti,
Tout prêt à me donner, pour elle, un démenti!
Si j'en ſais bien juger, entre nous deux, je gage
Que vous la mitonnez depuis votre veuvage.

ANSELME, *en ſouriant.*

Ah! point.

GÉRASTE.

Cela vous plaît, & je m'en réjouis.

ANSELME.

Ne croyez pas que....

GÉRASTE.

Non, mais.... Entrons au logis.

ANSELME.

Je le veux.

GÉRASTE.

A propos, j'oubliois une lettre

Que mon oncle en vos mains m'a chargé de remettre.

ANSELME.

Voyons ce qu'il m'écrit.

GÉRASTE.

Faites donc promptement.

ANSELME.

Entrez, je l'aurai lue en un petit moment.

SCENE IV.

ANSELME, *ſeul, lit la lettre.*

« ANSELME, mon très-cher ami,

» Je vous envoie Géraſte mon neveu, pour épou-
» ſer Lucrece votre fille. Vous ſavez aſſez pour ce ſujet
» les avantages que je lui fais, ſans qu'il ſoit beſoin de
» vous les réitérer. Mais, comme vous ne le connoiſſez
» point, je vous en dirai deux mots en paſſant. Il a de
» l'eſprit, de la franchiſe, & dit trop librement ſa
» penſée. Il eſt un peu bizarre, mais il a un bon fond
» d'ame. Voilà, en peu de paroles, ſon véritable por-
» trait. Je ne puis aſſez vous exprimer la joie que j'ai
» de cette alliance. Il y a deux raiſons qui m'y obli-
» gent: la premiere, notre ancienne amitié; & la ſe-
» conde eſt que mon neveu avoit ici quelques engage-
» mens dont je n'étois pas fort content. Si je n'étois
» accablé de gouttes aux pieds & aux mains, je n'au-
» rois pas manqué de me rendre à Paris, pour être
» aux noces de ma niece, votre fille; car je l'appelle

» déja ainſi : je vous prie de l'aſſurer de mes civilités,
» & de croire que je ſuis tout à vous. SBROCT.

» L'écrivain de la lettre, qui eſt compere de Gé-
» raſte, votre gendre, vous ſalue humblement, ſans
» oublier votre fille, ſa commere future ».

Cet ami peut-il mieux témoigner ſa tendreſſe ?
J'en vais, ſans différer, faire part à Lucrece.
Il nous dit cependant l'humeur de ſon neveu,
Et je lui ſais bon gré d'un ſi loyal aveu.
Mais entrons au logis, ſans tarder davantage,
Et, ſur-tout, achevons dans peu ce mariage;
J'y trouve pour Lucrece un bonheur aſſuré,
Cinq mille écus par an ſeront fort à ſon gré.
Si dans ce gendre on voit quelque défaut bizarre,
Un revenu ſi bon aiſément le répare.
Le bien fait excuſer quantité de défauts,
Et nous fait diſtinguer toujours d'avec les ſots.
La vertu d'à-préſent conſiſte en la richeſſe.
Mais allons faire voir cette lettre à Lucrece.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

(*La ſcene eſt dans la chambre d'Ariſte.*)

ARISTE, PHILIPIN.

ARISTE, *ſortant d'une profonde rêverie.*

TU rêves, Philipin, & tu ne me dis mot.

PHILIPIN.

De vous parler, Monſieur, je ne ſuis pas ſi ſot;
Je ſais comme il m'en cuit: cent coups ſur mes épaules,
De pincettes, de pieds, & de poings, & de gaules,
M'avertiſſent aſſez que je ne parle pas.
Il ne vous reſtoit plus qu'à me caſſer les bras,
Et puis, après cela m'envoyer en galere.
Vous verrez ce que c'eſt que d'être ſi colere.

ARISTE.

Pardonne, Philipin, aux tranſports d'un amant
Qui, depuis quelques jours, ſouffre un cruel tourment.
Si tu ſavois mon mal....

PHILIPIN.

Hé! je le ſais de reſte;
Dans l'ame, comme vous, j'en murmure, j'en peſte;

Mais mon ſort, pour cela, n'en devient pas plus doux.
Si vous perdez, Monſieur, je perds autant que vous;
Et c'eſt-là ce qui fait toute ma rêverie.

ARISTE.

Tu railles, Philipin?

PHILIPIN.

Ce n'eſt point raillerie;
J'ai ſu tout ce détail.

ARISTE.

Qui te l'auroit appris,
Puiſque Lucrece enfin n'étoit point au logis?

PHILIPIN.

Sa Suivante, qui m'a....

ARISTE.

Sa Suivante?

PHILIPIN.

Oui; Florence
M'a conté le ſujet de votre extravagance;
Que Lucrece à l'hymen ſonge à ſe diſpoſer,
Et qu'un certain Nantois venoit pour l'épouſer.
Mais, comme ſur ce point j'écoutois la Suivante;
J'ai vu paroître Anſelme & ce Monſieur de Nante.

ARISTE.

Il eſt en cette ville? Hé! comment l'as-tu ſu?

PHILIPIN.

Hé! ne vous dis-je pas, Monſieur, que je l'ai vu;
Que le beau-pere étoit avec ce futur gendre?

ARISTE.

Anſelme?

PHILIPIN.

Oui.

ARISTE.

Quel malheur !

PHILIPIN, *à part.*

Sa fureur le va prendre ;
Fuyons vîte.

ARISTE.

Où vas-tu ?

PHILIPIN.

Moi ? je ne bouge pas.

ARISTE.

Ce malheur eſt, pour moi, pire que le trépas.
Quoi ! tu ſors ?

PHILIPIN.

Non, Monſieur.

ARISTE.

Pourquoi gagner la porte ?

PHILIPIN.

Je crains qu'à m'aſſommer ce malheur ne vous porte ;
Car, pour bien moins, cent fois j'ai reſſenti vos coups.

ARISTE.

Vas, mon cher Philipin, ne crains plus mon courroux ;
Et penſe bien plutôt à quelque prompt remede,
Pour tâcher à guérir le mal qui me poſſede.

PHILIPIN.

Ma foi, vous abuſez de mon trop de bonté.

ARISTE.

Je ſuis au déſeſpoir de t'avoir maltraité.

PHILIPIN.

Pourquoi m'avoir caché votre douleur extrême ?

ARISTE.

Sait-on bien ce qu'on fait, quand on perd ce qu'on aime ?
Ah ! l'on n'eſt guere à ſoi dans un tel déſeſpoir,
Et la raiſon alors a bien peu de pouvoir.

PHILIPIN.

Mais, pourtant, aujourd'hui je vous trouvois moins triſte ;
Et je croyois en vous revoir un autre Ariſte.

ARISTE.

Le retour de mon pere & le gain d'un procès
Sembloient flatter mes vœux de quelque heureux ſuccès ;
Cependant, tu le vois, je perds toute eſpérance,
Géraſte eſt arrivé.

SCENE II.

FLORENCE, ARISTE, PHILIPIN.

PHILIPIN.

MONSIEUR, voici Florence.

ARISTE.

Hé bien ? viens-tu, Florence, augmenter mon ennui ?

Me dire que Géraſte eſt avec Anſelme?

FLORENCE.

Oui.

ARISTE.

Que Lucrece auſſi....

FLORENCE.

Non; mais liſez cette lettre:
Vous verrez quel eſpoir elle peut vous permettre.

ARISTE *lit.*

« VOUS me mandez que votre pere doit arriver » dans peu; & moi, je vous avertis que Géraſte eſt » arrivé, qu'il preſſe fort notre mariage, & veut, » dit-il, qu'il ſe faſſe demain: c'eſt à vous à chercher » quelque obſtacle pour le reculer: en voici un, que » Florence & moi avons imaginé, & dont vous pour- » rez aiſément vous ſervir. Vous ſavez que mon pere » n'a nulle connoiſſance de votre amour, & qu'il ne » vous a jamais vu; ainſi je vous conſeille de venir » au logis, ſous le nom de Géraſte, & de ſoutenir que » c'eſt un impoſteur qui prend votre nom pour nous » abuſer: comme mon pere ne l'a vu de ſa vie qu'au- » jourd'hui, il me ſemble qu'il vous ſera facile de » réuſſir; &, par-là, vous aurez aiſément les huit » jours que vous me demandez encore. Je vous en- » voie la lettre que Géraſte a apportée à mon pere, » avec trois autres de Sbroct, afin que, ſi vous vous » réſolvez de paſſer pour lui, vous preniez plus ſûre- » ment vos meſures, & que vous ayez quelque con- » noiſſance de ſa famille. LUCRECE. »

FLORENCE.

Votre eſprit à-préſent eſt-il un peu remis?

Ce conſeil vous plaît-il ?

ARISTE.

Ah dieu ! l'heureux avis !
Que je ſuis redevable à ta belle Maitreſſe !

FLORENCE.

Auriez-vous pu trouver une meilleure adreſſe ?

ARISTE.

Je n'euſſe jamais pu. Vas, dis-lui, de ma part,
Que je ſerai chez vous dans une heure au plus tard ;
Que, quand Anſelme auſſi devroit me reconnoître,
Sous le nom de Géraſte il me verra paroître ;
Que j'eſpere par-là ſi bien l'embarraſſer,
Qu'à preſſer ſon hymen il n'oſera penſer.
Montre-moi cette lettre ; elle pourra m'inſtruire.
Il faut bien concerter tout ce que je dois dire.

FLORENCE.

Je dois la reporter ; copiez-la.

ARISTE.

D'accord ;
Je l'aurai fait dans peu.

FLORENCE.

Rien ne preſſe ſi fort.

ARISTE.

Les autres....

FLORENCE.

Gardez-les.

ARISTE, *à Philipin, après avoir lu bas la lettre de Sbroff à Anſelme.*

La fin de cette lettre ;

Dans ce que j'entreprends, ſemble tout me promettre.

(*Il lit.*)

« Si je n'étois accablé de gouttes aux pieds & aux » mains, je n'aurois pas manqué de me rendre à Pa- » ris, pour être aux noces de ma nièce, votre fille.

» L'écrivain de la lettre, qui eſt compere de Gé- » raſte, votre gendre, vous ſalue humblement, ſans » oublier votre fille, ſa commere future ».

Qu'en dis-tu, Philipin ?

PHILIPIN.

Que vous avez raiſon.

ARISTE.

Par ce moyen, Géraſte eſt pris comme un oiſon;
Car Sbroc n'écrivant point, ainſi ſon caractere
N'aidera pas Anſelme à percer le myſtere.

PHILIPIN.

Mais s'il en a pluſieurs de cette même main,
Comment vous en parer ?

FLORENCE.

Tu t'alarmes en vain :
Depuis qu'il eſt gouteux, ſes lettres, je vous jure,
Se trouvent rarement de la même écriture.

ARISTE.

Je vais prendre le ſoin d'imiter celle-ci.

FLORENCE.

C'eſt en vain là-deſſus vous donner du ſouci;

ARISTE, *s'en allant dans ſon cabinet.*

La choſe en ira mieux.

PHILIPIN, *à Ariſte.*

Et ſera plus faiſable.

SCENE III.

FLORENCE, PHILIPIN.

PHILIPIN.

POUR contrefaire un ſeing, il eſt adroit en diable:
Cent fois, pour ſon plaiſir, il a fait de tels tours;
Et, par-là, bien ſouvent a ſervi ſes amours.
Mais raiſonnons enſemble. Or çà, dis-moi, Florence;
De pouvoir réuſſir vois-tu quelque apparence?
Crois-tu qu'Anſelme ainſi donne dans le panneau?
Qu'il ſe laiſſe attrapper comme un jeune étourneau?

FLORENCE.

Il ne connoît pas plus Géraſte que ton maître.

PHILIPIN.

Mais s'il découvroit tout, & nous envoyoit paître,
Que ferions nous alors?

FLORENCE.

Ah! tu raiſonnes trop.

PHILIPIN.

L'homme ſage en amour ne va point le galop;
Car il doit en tout tems prévoir la fin des choſes.

Y raiſonner à fond, en connoître les cauſes;
Conſulter ſon eſprit ſur ce qu'il entreprend,
Avoir en ce qu'il fait la raiſon pour garant,
Se défier de tout, craindre que la Fortune
Ne nous faſſe beau jeu, pour nous en donner d'une.

FLORENCE.

Hé! qui diantre, dis-moi, t'en a tant inſpiré?

PHILIPIN.

A raiſonner pourtant je ſuis peu préparé;
Mais lorſqu'en raiſonnant un eſprit raiſonnable....

FLORENCE, *en riant.*

Ta raiſon eſt fort bonne.

PHILIPIN.

Et même profitable.
Crains que nous ne perdions notre tems & nos pas.

FLORENCE.

Il arrive ſouvent ce qu'on ne penſe pas.
Quand on aime, l'on doit braver tous les obſtacles;
Et croire que l'Amour eſt prodigue en miracles.

PHILIPIN.

Mais s'il nous prodiguoit quelques coups de bâton?
Hem?

FLORENCE.

Tu n'as rien à craindre.

PHILIPIN.

Hé morbleu! que ſait-on?
Si ce Monſieur Géraſte a l'humeur un peu fiere,
Et nous frotte d'abord d'une bruſque maniere;
Plait-il?

FLORENCE.

Hé quoi ! toujours dans le raiſonnement !
En cette occaſion, eſt-ce agir en Amant ?
Je vois trop qu'à-préſent Philipin m'abandonne ;
Loin de me cajoler, je l'entends qui raiſonne.
Patience, à mon tour, je ſaurai raiſonner ;
Nous verrons....

PHILIPIN.

Mais de quoi te vas-tu chagriner ?

FLORENCE.

De rien.

PHILIPIN.

Tu n'as pas lieu de douter de ma flamme.

FLORENCE.

Non....

PHILIPIN, *la voulant careſſer.*

Tu me fais tort ; car....

FLORENCE.

Ah ! tu fais la bonne ame.
Pourquoi tant de raiſons qu'on ne demande pas ?

PHILIPIN.

C'eſt que je veux ſur-tout éviter l'embarras,
Et rendre, par mes ſoins, la choſe plus croyable ;
Car je t'aime toujours, ou je me donne au diable.

FLORENCE.

Sans mentir ?

PHILIPIN.

Sans mentir.

FLORENCE.

Le dis-tu de bon cœur ?

PHILIPIN.

En veux-tu quelque preuve ?

FLORENCE.

Oui.

PHILIPIN, *la prenant par la main.*

Viens.

FLORENCE *le repouſſe.*

PHILIPIN.

Te fais-je peur ?

FLORENCE.

Que veux-tu ?

PHILIPIN.

Te baiſer.

FLORENCE.

La preuve eſt un peu forte.

PHILIPIN.

Dans les occaſions, ventrebleu ! je m'emporte.

FLORENCE.

Treve d'emportemens ; il ſuffit, je te crois.

PHILIPIN.

Dans toute cette intrigue, hé ! que ferai-je, moi ?
Car j'y dois, ce me ſemble, avoir un perſonnage.

FLORENCE.

Le valet de Géraſte.

PHILIPIN.

Eſt-ce là mon partage ?

FLORENCE.

Oui.

PHILIPIN.

Mais en a-t-il un ?

FLORENCE.

Oui, vraiment.

PHILIPIN.

L'as-tu vu ?

FLORENCE.

Non.

PHILIPIN.

Tu ments.

FLORENCE.

Point du-tout.

PHILIPIN.

Comment donc le ſais-tu ?

FLORENCE.

En parlant d'autre choſe, il l'a dit à Lucrece.

PHILIPIN.

En parlant, il l'a dit ? Ah ! tu m'en fais fineſſe !
Déja je ne ſais quoi me brouille le cerveau,
Et je pourrois frotter ce Monſieur l'hobereau.

FLORENCE, *le careſſant.*

Que rien, cher Philipin, ne trouble ta cervelle ;

Crois que, juſqu'au tombeau, je te ſerai fidelle,
Que d'être ta moitié je fais tous mes ſouhaits.

PHILIPIN.

Dois-je bien me fier à ce que tu me promets?
Quand ton ſexe avec ſoin nous baiſe, nous careſſe,
C'eſt pour mieux préparer quelque tour de ſoupleſſe;
Et prévenir alors, par de fauſſes douceurs,
Le ſoupçon qui pourroit s'emparer de nos cœurs.
Vois-tu bien? entre nous, je ſais beaucoup de femmes
Qui, ſur certains ſujets, ſont de méchantes lames:
Elles donnent toujours le dehors au mari;
Et le dedans, bon ſoir, c'eſt pour le favori.
Celle qui veut tromper, a toujours ſa défaite.

SCENE IV.

ARISTE, FLORENCE, PHILIPIN.

ARISTE, *revenant.*

FLorence?

FLORENCE.

Monſieur.

ARISTE, *lui montrant ſa copie.*

Tiens, vois; ma copie eſt faite;
Que t'en ſemble? dis-moi.

FLORENCE.

Rien ne reſſemble mieux;
Et, pour les diſtinguer, il faudroit de bons yeux.

PHILIPIN, *regardant auſſi la lettre.*

Le Maître qui cet art ſut ſi bien vous apprendre,
Vous apprit le ſecret....

ARISTE.

Quel?

PHILIPIN.

De vous faire pendre.

FLORENCE.

N'oubliez rien d'ailleurs.

ARISTE.

Va, j'y ſaurai pourvoir.
Prépare ta Maîtreſſe à nous bien recevoir.
Il faut, pour être mieux ce Monſieur de Bretagne,
Me vêtir, ce me ſemble, en habit de campagne.

FLORENCE.

C'eſt fort bien aviſer.

ARISTE.

Viens, ſuis-moi, Philipin.

PHILIPIN.

Ciel, à ce grand projet donne une heureuſe fin!

(*) FLORENCE.

Va, ne crains rien, & crois qu'il nous ſera propice.
Mais, pourtant, ſi quelqu'un découvroit l'artifice,
Cela nous cauſeroit un étrange embarras:
Géraſte.... Il vient, fuyons, qu'il ne nous voye pas.

(*) *La Scene ſuivante devant ſe paſſer dans l'appartement d'Anſelme, ou à la porte de ſa maiſon, il me ſemble que l'on devroit retrancher les quatre derniers vers de cette Scene; car il n'eſt pas vraiſemblable que Florence, chez Ariſte, craigne d'être ſurpriſe par Anſelme.*

SCENE V.

(La Scene eſt chez Anſelme.)

GÉRASTE, ANSELME.

ANSELME *reconduit Géraſte, & lui fait des civilités.*

GÉRASTE.

DEMEUREZ.

ANSELME.

Je ſais trop....

GÉRASTE.

Hé ! ſans cérémonie.
Morbleu ! que la contrainte entre nous ſoit bannie ;
Laiſſons les complimens.

ANSELME.

Mais la civilité....

GÉRASTE.

De ces ſottes façons être encore infecté ;
A votre âge ! & les ans....

ANSELME.

Quoi donc ! toujours mon âge !

GÉRASTE.

Mais auſſi là-deſſus vous devez être ſage,
Quitter tous ces diſcours : « Je ne vous quitte point ;

» Je ſais trop mon devoir, pour manquer à ce point;
» J'aurai perdu le ſens, avant que j'y renonce ».
A ces beaux complimens on veut faire réponſe;
Puis de ces grands propos ſe forme un entretien
Qui fatigue les gens, & qui ne ſert à rien.

ANSELME.

J'approuve vos raiſons; mais, au ſiecle où nous ſommes,
On doit faire, je crois, comme les autres hommes.
Pour être trop ſincere, on eſt ſouvent blâmé;
Et celui qui reprend, n'eſt pas le plus aimé.

GÉRASTE.

Je vous ai déja dit que les cenſures nôtres
Sont pour tous mes amis, & non pas pour les autres;
Que je me ris de ceux qui s'eſtiment au point,
Que les plus beaux eſprits ne les égalent point;
Que, loin de leur ôter cette folle croyance,
Je les laiſſe croupir dans leur impertinence;
Que je me divertis de tous ces beaux Meſſieurs,
Et qu'enfin je me mets du côté des railleurs.
Mais ſouffrir ſes amis dans leur extravagance,
C'eſt les rendre achevés, par trop de complaiſance;
Et, pour les applaudir toujours dans leurs défauts,
Ils deviennent ſouvent ridicules & ſots.
Les louer fauſſement juſqu'en la moindre choſe,
Des ſottiſes qu'ils font n'eſt-ce pas être cauſe?
Et n'eſt-ce pas en nous peu de ſincérité,
Que d'agir, en louant, contre la vérité?

ANSELME.

La vérité ſouvent nous attire leur haîne.

GÉRASTE.

De leurs inimitiés je ne ſuis guere en peine.
Quand on fait ce qu'on doit en véritable ami,

L'on ne reprend jamais leurs défauts à demi :
Je les vois ſe fâcher, ſans que je m'en ſoucie.
Après, il vient un tems où l'on me juſtifie ;
Et, loin d'avoir pour moi l'eſprit envenimé,
On ſe blâme, à la fin, de m'avoir trop blâmé.
Mais laiſſons tout cela, parlons de nos affaires.
Songez à donner ordre aux choſes néceſſaires,
Et je prendrai le ſoin d'y travailler auſſi.

ANSELME.

Je me charge de tout, n'ayez aucun ſouci.

GÉRASTE.

Mais je dois, ce me ſemble....

ANSELME.

Ah ! que rien ne vous gêne ;
Je ferai ce qu'il faut, n'en ſoyez point en peine.

SCENE VI.

LICASTE, ANSELME, GÉRASTE.

ANSELME.

MAIS que veut ce garçon ?

LICASTE, *à Géraſte.*

Je vous cherche, Monſieur.

GÉRASTE.

Pourquoi. Dis-donc ?

LICASTE.

Ma foi, je ſuis tout en ſueur.
Un homme un peu fantaſque, & de taille aſſez grande,
Dans notre hôtellerie avec ſoin vous demande.

GÉRASTE.

Que dis-tu?

LICASTE.

C'eſt un homme.

GÉRASTE.

Hé! comment a-t-il nom?

LICASTE.

Quand j'ai voulu l'apprendre, il a changé de ton,
Et m'a dit bruſquement, d'un air un peu colere,
Qu'il vouloit voir Géraſte, & Monſieur ſon beau-pere.

GÉRASTE.

Ne le connois-tu point?

LICASTE.

Non.

GÉRASTE.

Non?

LICASTE.

Non, par ma foi.

GÉRASTE.

Te connoît-il?

LICASTE.

Non plus.

GÉRASTE.

Pour s'adreſſer à toi,

Comment a-t-il donc fait ?

LICASTE.

J'étois dans la cuiſine ;
Où déja je vuidois la cinquieme chopine,
Quand il a demandé, d'un ton fort peu courtois,
Si l'on connoiſſoit bien un Géraſte Nantois.
Le Maître a dit que non : auſſi-tôt la Servante
A dit que je ſervois un brave homme de Nante,
Arrivé d'aujourd'hui. Voilà comme il a ſu
Ce que vous demandez.

GÉRASTE.

Comment eſt-il vêtu ?

LICASTE.

Il eſt vêtu, je penſe, en habit de campagne.

GÉRASTE.

Eſt-il ſeul ?

LICASTE.

Je ne ſais ſi quelqu'un l'accompagne ;
Mais je n'ai vu que lui.

GÉRASTE.

Mais comment eſt-il fait ?

LICASTE.

Il eſt grand, aſſez grêle, & même un peu maigret.

GÉRASTE.

Il loge ?

LICASTE.

Au même lieu.

GÉRASTE.

Bon ; il m'eſt plus facile

De le trouver. Allons.

LICASTE.

Monſieur, il eſt en ville.

ANSELME.

Puiſqu'il nous demandoit, tu devois l'amener.

LICASTE.

Je n'avois pas encore achevé de dîner.

GÉRASTE.

Tu n'avois pas mal bu.

LICASTE.

Ma foi, tout d'une haleine;
J'ai paſſé, ſans chagrin, à la demi-douzaine.

ANSELME.

Trois pintes à dîner! Il ne boit pas trop mal.

LICASTE, *à Anſelme.*

Pour boire ſans tricher, on voit peu mon égal.
Quand je ſerai chez vous, je veux trinquer ſans ceſſe;
Vous verrez ſi quelqu'un....

ANSELME, *à Licaſte.*

Alte à cette proueſſe;
Car boire inceſſamment peut troubler la raiſon,
Et cauſer du malheur dedans une maiſon.

LICASTE.

Monſieur, ſur ce ſujet, que rien ne vous étonne.
Pour mon Maître, il ſait boire auſſi-bien qu'il raiſonne.

GÉRASTE, *à Anſelme.*

Il eſt plus raiſonnable, étant de ſens raſſis;

Mais

Mais il faut excuſer le vice du pays:
D'ailleurs il ſert fort bien.

ANSELME.

Il eſt drôle, ou je meure;
Son viſage me plaît.

GÉRASTE.

Je vais à ma demeure,
Pour attendre celui qui veut parler à moi.

ANSELME.

C'eſt un de vos amis, ſans doute.

GÉRASTE.

Je le crois.

LICASTE, *à Géraſte.*

S'il n'eſt pas revenu, Monſieur?

GÉRASTE.

Il ne m'importe;
Il reviendra, poſſible, avant que l'on en ſorte.
(*à Anſelme.*)
Sans adieu.

ANSELME.

Mais, au-moins, tenez-vous aſſuré
Que votre appartement chez nous eſt préparé.

GÉRASTE.

Je vous ſuis obligé; mais ſouffrez, je vous prie,
Qu'aujourd'hui je demeure en mon hotellerie.

ANSELME.

Mais vous ne ſongez pas que c'eſt me faire tort;

GÉRASTE.

Ce n'eſt que cette nuit.

ANSELME.

Pour cette nuit, d'accord;
Sur-tout, gardez-vous bien d'y reſter davantage.

GÉRASTE.

Non; demain je prends jour pour notre mariage.
Adieu.

LICASTE.

Que ce jour-là je boirai comme il faut!

ANSELME, *à Licaſte.*

Veux-tu boire à-préſent?

LICASTE.

Remettons à tantôt.

SCENE VII.

ANSELME, *ſeul.*

MON gendre a de l'eſprit; mais il eſt trop critique;
Et croit que ce qu'il dit, doit être ſans replique.
A le combattre auſſi je dois peu m'arrêter,
Et le meilleur ſera de ne point conteſter.
Son oncle, en ſon jeune âge, avoit tant de franchiſe,
Qu'en ſon pere il n'eût pu ſouffrir une ſottiſe:
Mais il crut mes conſeils, & je vois qu'il prétend
Que pour ſon cher neveu nous en faſſions autant.
Sachons adroitement ce que Lucrece en penſe.
Hò, ma fille!

SCENE VIII.

LUCRECE, FLORENCE, ANSELME.

LUCRECE.

MON pere !

ANSELME.

Approchez, & Florence.

FLORENCE.

Que vous plaît-il, Monſieur ?

ANSELME.

Çà, parlons entre nous.
Quant à moi, franchement, j'aime aſſez votre époux :
Il eſt un peu cenſeur, & ſait peu ſe contraindre ;
Mais ce ſont des chaleurs qui ſe pourront éteindre ;
Le tems appaiſera cette demangeaiſon,
Et pourra doucement le mettre à la raiſon.
Quand vous ſerez ſa femme, il vous croira peut-être ;
Il le faut, juſques-là, laiſſer agir en maître :
Combattre ſon humeur, c'eſt mal prendre ſon tems.
Outre que ſa critique eſt aſſez de bon ſens,
En Province ils ont tous cette maudite mode ;
Mais chacun, à Paris, veut ſuivre ſa méthode.
Le meilleur eſt, je crois, de ne point critiquer,
Et c'eſt ce que toujours on m'a vu pratiquer.
A ce point il faudra tâcher de le réduire.
Or ſus, qu'en dites-vous ?

LUCRECE.

Moi, je n'ai rien à dire :

Il vous plaît, il me plaît.

ANSELME.

Mais, me dites-vous vrai ?

LUCRECE.

Sans doute.

ANSELME.

L'aimez-vous ?

LUCRECE.

Je ne l'aime, ni hais.

ANSELME.

Mais vous pourrez l'aimer ?

LUCRECE.

Soyez en assurance ;
Je ferai mon devoir.

ANSELME.

Toi, qu'en dis-tu, Florence ?

FLORENCE.

Ma foi, Monsieur Géraste est un homme d'esprit ;
Quand il parle, pour moi, j'admire ce qu'il dit.
Je ne hais pas en lui cette grande franchise :
Mais encore à l'aimer ce qui plus autorise,
C'est ce grand revenu de quinze mille francs,
Dont Lucrece sera maitresse tous les ans.

ANSELME.

Elle a le goût fort bon, & sa raison est forte ;
Et j'aime beaucoup mieux un homme de sa sorte,
Que tous ces fanfarons qui font les yeux mourans ;
Qui, près de chaque objet, sont toujours soupirans ;

Qui montrent dans leurs mœurs beaucoup d'extravagance ;
Qui, plus haut que leur bien, font monter la dépenſe ;
Et qui, pour une Iris, ou dans quelque brelan,
Diſſipent en huit jours le revenu d'un an.
Ma fille, celui-ci n'en fera pas de même :
En lui l'on voit régner une candeur extrême ;
Il n'affecte en ſes mœurs aucun déguiſement,
Et dans tout ce qu'il fait, il agit franchement.

FLORENCE, *à Lucrece.*

Avec un tel époux, que vous ſerez heureuſe !
Vous pourrez bien jurer de n'être jamais gueuſe.

ANSELME.

Je m'en vais voir ton oncle, afin de l'avertir
Que Géraſte eſt ici. Toi, vas te divertir.

SCENE IX.

LUCRECE, FLORENCE.

FLORENCE.

HÉ BIEN! qu'en dites-vous? n'êtes-vous pas contente?
Tout ſemble apparemment répondre à notre attente.
Anſelme eſt fort content de notre procédé;
De votre obéiſſance il eſt perſuadé;
Il croit que cet époux, par ſa grande richeſſe,
Pourra facilement gagner votre tendreſſe.
Mais je l'ai ſatisfait encor bien mieux que vous,
Par le ſoin que j'ai pris de vanter cet époux:
A louer ce magot, je me ſuis ſurpaſſée;
Ainſi, peut-il jamais concevoir la penſée
Que nous ſoyons d'accord avecque votre Amant,
Et que nous ayons part à ſon déguiſement?

LUCRECE.

Non pas; mais cependant je ſuis peu ſatisfaite.
Je tremble, je frémis, & ſuis toute inquiete;
J'ai peur de me jetter dans un grand embarras,
Et crains qu'Ariſte enfin ne réuſſiſſe pas.

FLORENCE.

Madame, ſur ce point, que rien ne vous chagrine.
Songez à vous ôter l'époux qu'on vous deſtine;
Et, pour vous épargner un éternel ennui,
Faites tous vos efforts pour n'être point à lui.

LUCRECE.

Cet avis à mon mal peut être ſalutaire ;
Mais j'aime mon devoir, & j'honore mon pere ;
A les trahir enfin rien ne peut m'émouvoir.

FLORENCE.

Je ne prétends en rien choquer votre devoir.
Quand je parle d'efforts, ce ſont efforts d'adreſſe ;
Où le devoir s'accorde avec quelque fineſſe.
Il eſt pluſieurs moyens, ſans bleſſer la raiſon,
D'éviter un hymen plus dur qu'une priſon :
Car épouſer Géraſte, eſt, puiſqu'il faut tout dire,
Epouſer un fantaſque, un jaloux, un ſatyre,
Un critique, un fâcheux, enfin un campagnard,
Près de qui vos beaux jours courent bien du hazard.
Il vous enfermera dedans quelque chaumiere ;
Car de ces campagnards c'eſt aſſez la maniere :
Souvent, quand ils ont pris une femme à Paris,
Mille ſoupçons jaloux occupent leurs eſprits :
Ils penſent qu'en ce lieu tout eſt plein d'artifice ;
Que les femmes y ſont fécondes en malice ;
Qu'elles ont cent détours pour tromper un mari,
Et que Monſieur l'époux n'eſt pas le plus chéri.

LUCRECE.

Laiſſons tous ces diſcours. Voyons comment Ariſte....

FLORENCE.

L'Amour, ſans qu'on y penſe, au beſoin nous aſſiſte ;
Il fait naître ſouvent ce qu'on ne prévoit pas,
Et tire quelquefois les amans d'embarras.

LUCRECE.

Mais ſi Géraſte auſſi preſſe notre hyménée ;
Et qu'Ariſte....

FLORENCE.

Eſpérons une autre deſtinée ;
Le Ciel peut vous donner un ſort moins rigoureux.
Mais rentrons, pour rêver aux moyens....

LUCRECE.

Je le veux.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GÉRASTE, LICASTE.

GÉRASTE.

VAs, retourne à l'auberge, & ſur-tout qu'on attende
Cet homme qui, dis-tu, me cherche & me demande:
Mais dis-lui de ma part, avec civilité,
Qu'exprès là, pour le voir, je m'étois tranſporté;
Que, ne le trouvant point, & que, las de l'attendre,
Il peut te dire un mot de ce qu'il veut m'apprendre;
Ou, ſi de me parler il a demangeaiſon,
Tu pourras l'amener dedans cette maiſon:
C'eſt où demeure Anſelme.

LICASTE.

Ah! j'aime ce beau-pere:
Il a bien la façon de n'être point ſévere,
D'être un vieillard aiſé, de boire un petit coup,
Et de ne point chez lui faire le loup-garou.

GÉRASTE.

C'eſt aſſez ſon humeur.

LICASTE.

La meilleure méthode

Eſt de laiſſer, ma foi, chacun vivre à ſa mode.
Je veux boire avec lui, m'en dût-il coûter pot,
Et trinquer tête-à-tête en tire-larigot.

GÉRASTE.

On ne fait pas ici comme en notre province.

LICASTE.

En Bretagne, un Valet boiroit avec un prince;
Et cela, bien ſouvent, ſans ſe faire prier.

GÉRASTE.

Il eſt vrai; mais ici l'on eſt moins familier.
Vas donc vîte au logis.... J'apperçois mon beau-pere.
Mais n'en ſors point, ſur-tout.

LICASTE.

Monſieur, laiſſez-moi faire.

SCENE II.

ANSELME, GÉRASTE.

ANSELME.

HÉ bien? avez-vous vu cet homme?

GÉRASTE.

Non.

ANSELME.

D'où vient?

GÉRASTE.

Il n'eſt point revenu.

SCENE III.

GÉRASTE, ANSELME, LICASTE.

GÉRASTE.

MAIS Licaſte revient.
(*à Licaſte.*)
Qu'eſt-ce ?

LICASTE, *à Géraſte.*

Si ce Monſieur ne me vouloit rien dire ;
Ni venir en ce lieu ?

GÉRASTE.

Dis-lui qu'il peut m'écrire.

LICASTE.

Mais s'il n'écrivoit point ? Cela peut arriver.

GÉRASTE.

Tu diras qu'il m'attende, & je l'irai trouver.

LICASTE.

S'il ne veut point attendre ?

GÉRASTE.

Hé bien, qu'il aille au diable.

LICASTE.

Bon, c'eſt aſſez ; j'y cours.

ANSELME.

Il ſera plus traitable.

Licaſte, prends le ſoin de l'amener ici.

LICASTE.

J'y ferai mon pouvoir; n'ayez aucun ſouci;
Je vais, par mes raiſons, l'obliger à s'y rendre.

SCENE IV.

ANSELME, GÉRASTE.

ANSELME.

EN attendant qu'il vienne, allez chez moi l'attendre.

GÉRASTE.

J'y vais.

SCENE V.

ANSELME, ARISTE, PHILIPIN.

ARISTE, *bas à Philipin.*

VOIS-TU bien l'homme?

PHILIPIN, *bas à Ariſte.*

Oui, Monſieur, je le vois.

ARISTE, *haut à Philipin.*

Cherche Anſelme en ce lieu.

ANSELME, *à Philipin.*

Que lui veux-tu ? c'eſt moi.

PHILIPIN, *à Anſelme.*

Bon. On veut lui parler.

ANSELME.

Et qui ?

PHILIPIN, *montrant Ariſte.*

Ce Gentilhomme.

ARISTE, *ſaluant Anſelme.*

Monſieur....

ANSELME, *à Ariſte.*

Que vous plaît-il ?

ARISTE.

Sachez que l'on me nomme Géraſte.

ANSELME.

Votre nom eſt ?

ARISTE.

Géraſte.

ANSELME.

Comment ?

ARISTE.

Géraſte ?

ANSELME.

Géraſte !

ARISTE.

Oui, Géraſte.

ANSELME.

Assurément ?

ARISTE.

Assurément.

ANSELME.

Votre oncle est ?

ARISTE.

Sbroct.

ANSELME.

Et d'où ?

ARISTE.

De Nante ;
D'où j'arrive à-présent.

ANSELME.

La chose est surprenante.
Quoi ! votre nom seroit ?...

ARISTE.

Géraste.

ANSELME.

Est-il bien sûr ?

ARISTE.

Oui, Géraste est mon nom, votre gendre futur.

ANSELME.

Plaît-il ?

PHILIPIN, *à Ariste.*

Criez bien fort ; Monsieur est sourd, sans doute.

ANSELME.

Hé ! je ne suis pas sourd, puisque je vous écoute.

PHILIPIN, *à Anſelme.*

Oui-dà, vous écoutez; mais vous n'entendez pas.

ANSELME.

Hem!

ARISTE.

Tais-toi.

PHILIPIN, *à Ariſte.*

Mais auſſi, pourquoi tous ces débats?
Faut-il tant répéter, pour lui faire comprendre,
Que vous êtes Géraſte, ainſi ſon futur gendre,
Et que votre oncle eſt Shroct?

ARISTE, *à Anſelme, lui donnant une lettre.*

Monſieur, il vous écrit:
Tenez.

ANSELME.

Voici de quoi m'embarraſſer l'eſprit.

ARISTE.

Liſez.

ANSELME, *après avoir lu bas.*

Cette lettre eſt toute ſemblable à l'autre.
L'un de ces deux Meſſieurs eſt un malin apôtre;
Il eſt fourbe, trompeur, & me veut affronter.
Hò, Florence!

SCENE VI.

FLORENCE, ANSELME, ARISTE, PHILIPIN.

FLORENCE.

MONSIEUR!

ANSELME.

Qu'on me faſſe apporter
La lettre que tantôt j'ai donnée à ma fille.

SCENE VII.

ANSELME, ARISTE, PHILIPIN.

ANSELME, *à part, regardant la lettre.*

RIEN n'y manque, & j'y vois juſques à l'apoſtille.

PHILIPIN, *bas à Ariſte.*

Nous avons, ce me ſemble, aſſez bien commencé.

ARISTE, *bas à Philipin.*

Oui, fort bien.

PHILIPIN, *bas à Ariſte.*

Le bon-homme eſt fort embarraſſé.

SCENE VIII.

FLORENCE, ANSELME, ARISTE, PHILIPIN.

FLORENCE, *donnant une lettre à Anſelme.*

LA voilà.

SCENE IX.

ANSELME, ARISTE, PHILIPIN.

ANSELME, *comparant les deux lettres.*

ÇA, voyons. Ah! rien n'eſt ſi ſemblable.
Il faut, pour cette fourbe, être fauſſaire en diable.
(*à Ariſte.*)
Monſieur, pour m'expliquer avec vous ſans façon,
Un autre en mon logis prend votre même nom,
Ou vous prenez le ſien.

ARISTE.

Vous me faites injure.

ANSELME.

L'autre en peut dire autant.

ARISTE.

Oui; mais fauſſeté pure;

C'eſt un fourbe.

ANSELME.

Je vais l'amener devant vous;
Mettez-vous à l'écart.

(*Il va à la porte de ſa maiſon appeller Géraſte.*)

PHILIPIN, *bas à Ariſte.*

Monſieur, point de courroux;
Car....

ARISTE.

Tais-toi; les voici.

SCENE X.

ANSELME, GÉRASTE, ARISTE, PHILIPIN.

GÉRASTE, *ſortant de la maiſon d'Anſelme.*

QU'EST-CE?

ANSELME, *à Géraſte.*

Êtes-vous Geraſte

GÉRASTE, *à Anſelme.*

Oui.

ANSELME.

Le neveu?...

GÉRASTE.

De Sbroct.

ANSELME.

Et le fils ?...

GÉRASTE.

De Kerguaſte.

ANSELME.

Un autre, comme vous, ſe dit Géraſte auſſi.

GÉRASTE.

Qu'il le diſe, s'il veut, j'en prends peu de ſouci.

ANSELME.

Cependant, un des deux fait une fourberie.

GÉRASTE.

Eſt-ce à deſſein, bon-homme, ou bien par raillerie ;
Que vous me demandez, & ma race, & mon nom ?

ANSELME.

Non, ce n'eſt point un jeu ; je parle tout de bon.

GÉRASTE.

Vous voulez me donner ici d'un ſtratagême.

ANSELME.

Je dis ce qu'il m'a dit, & le voici lui-même.

GÉRASTE, *à Ariſte.*

Quoi ! vous êtes Géraſte ?

ARISTE, *à Géraſte.*

Oui, Monſieur, je le ſuis.

GÉRASTE.

Et moi, qui ſuis-je donc, Monſieur, à votre avis ?
Hé ?

ARISTE.

Je ne ſais.

GÉRASTE.

Non ?

ARISTE.

Non.

GÉRASTE.

Hé bien, allez l'apprendre.

ARISTE.

Cela m'importe peu.

ANSELME.

Qui des deux eſt mon gendre ? Eſt-ce vous ? eſt-ce vous ?

GÉRASTE, *à Anſelme.*

C'eſt Géraſte.

ARISTE.

Oui.

ANSELME.

Fort bien Mais qui de vous deux l'eſt ? Pour moi, je n'en ſais rien

GÉRASTE.

Vous ne le ſavez pas ?

ANSELME.

Je l'ignore, ou je meure.

GÉRASTE.

Hé bien, il vous en faut éclaircir tout-à-l'heure. (*à Ariſte.*) Monſieur, expliquons-nous, & parlons tout de bon. Vous nommé-t-on Géraſte ?

ARISTE.

Oui, Géraſte eſt mon nom,
Je ſuis neveu de Sbroſt, & Kerguaſte eſt mon pere.

GÉRASTE.

Mais encor, comme quoi, cela ſe peut-il faire ?
Votre pere vit-il ?

ARISTE.

Pourquoi ? non, il eſt mort.

PHILIPIN, *bas à Ariſte.*

Que diable ſavez-vous ? Vous vous hazardez fort.

ARISTE, *bas à Philipin.*

Oui ; mais il faut répondre.

ANSELME, *à Ariſte.*

Hé ! pour nous ſatisfaire,
Apprenez-nous encor le nom de votre mere.

ARISTE, *à Anſelme.*

Et croyez-vous, par-là, me déſorienter ?

ANSELME.

Oh ! non.

PHILIPIN, *à part.*

Non !

ARISTE.

Sur ce point je veux vous contenter.
Son ſurnom eſt La Roche, & ſon nom propre, Hortenſe.

PHILIPIN, *bas à Ariſte.*

De qui le tenez-vous ?

ARISTE, *bas à Philipin..*

Des lettres que Florence....

PHILIPIN, *bas à Ariſte.*

J'entends, ſuffit.

ANSELME, *à Géraſte.*

Hé bien ?

GÉRASTE, *à Ariſte, après avoir un peu rêvé.*

Quel eſt votre parrain ?

ARISTE, *à Géraſte.*

Il en faudroit ainſi nommer juſqu'à demain.

ANSELME.

Il a raiſon.

PHILIPIN, *bas.*

Bon, bon.

GÉRASTE.

Vous arrivez de Nantes ?

ARISTE.

Oui.

ANSELME.

Ses réponſes ſont tout-à-fait convaincantes.

GÉRASTE, *à Anſelme.*

Quoi ! bon-homme, déjà vous prenez ſon parti ?

ANSELME.

Non pas ; mais je vois bien qu'un de vous a menti.

GÉRASTE.

Ce n'eſt point moi.

ARISTE.

Ni moi.

ANSELME.

Soit ; mais, dans cette cauſe,
Vous dites juſtement tous deux la même choſe.
Les lettres & le lieu, les noms & les parens,
Cauſent mon embarras, & font vos différens.

GÉRASTE.

Comment ! les lettres !

ANSELME, *lui donnant les deux lettres.*

Oui ; tenez.

GÉRASTE, *ouvrant celle d'Ariſte.*

Voici la mienne.

ANSELME, *regardant la lettre.*

La vôtre ?

GÉRASTE.

Aſſurément.

ANSELME.

Point du tout ; c'eſt la ſienne.

GÉRASTE.

La ſienne ?

ANSELME.

Oui, la ſienne, oui ; j'en ſuis fort aſſuré ;
Et je la reconnois par le papier doré.
Mais voyez l'autre. Hé bien ?

GÉRASTE.

Je n'y puis rien comprendre.

ANSELME.

Si vous vous méprenez, je puis bien me méprendre.
Jugez ſi j'ai ſujet d'être dans l'embarras.
Entendez-vous ceci ?

GÉRASTE, *conſidérant les deux lettres.*

Non, je ne l'entends pas.
Je ne me vis jamais ſurpris de telle ſorte.

ARISTE, *à Géraſte.*

Mais à prendre mon nom, quel intérêt vous porte ?
Vous êtes quelque fourbe, ou bien de ces filoux
Qui, pour tromper les gens....

GÉRASTE, *à Ariſte.*

Monſieur, allons tout doux;
Car....

ARISTE.

Plaît-il ?

GÉRASTE.

Rien. Le temps....

ARISTE.

Quoi ?

ANSELME.

Meſſieurs, ſans colere:
Un peu de temps pourra débrouiller ce myſtere,
Et rendre, aux yeux de tous, l'un des deux confondus.

GÉRASTE.

Oui; mais, pour l'impoſteur, il faut qu'il ſoit pendu.

ARISTE.

J'en demeure d'accord.

PHILIPIN.

PHILIPIN.

Ah ! treve de potence,
Monſieur, au-moins; car....

ARISTE, *à Philipin.*

Paix.

ANSELME, *appellant ſa fille & ſa ſervante.*

Hò, Lucrece & Florence,
Venez.

SCENE XI.

LUCRECE, FLORENCE, ANSELME, ARISTE, GÉRASTE, PHILIPIN.

LUCRECE.

QUE vous plaît-il ?

ANSELME.

Ma fille, croirez-vous
Que j'aye trop d'un gendre ; & vous, trop d'un époux ?
Vous les donner tous deux, j'y vois peu d'apparence.

(*Il parle bas à ſa fille.*)

PHILIPIN, *à part.*

Elle en pourroit, par-là, faire la différence;
Et ſavoir qui des deux ſeroit mieux à ſon point.

LUCRECE, *riotant.*

Vous vous raillez de nous.

ANSELME.

Non, je ne raille point;
Ce Monſieur que tu vois, ſe dit auſſi Géraſte.

LUCRECE.

Ah! c'en eſt trop de deux: encore, pour un, baſte;

ANSELME.

Lequel, à ton avis, choiſirois-tu des deux?

LUCRECE.

Celui que vous voudrez, eſt celui que je veux.
Je n'ai point à choiſir où vous êtes, mon pere;
Celui qui vous plaira, ſera sûr de me plaire.

ANSELME.

Mais, de ces deux Meſſieurs, Géraſte ſeul me plaît.

LUCRECE.

Et moi, pour l'autre auſſi je ſens peu d'intérêt.

ANSELME.

Meſſieurs, vous voyez bien que je n'ai qu'une fille;
Que je ne puis donner qu'un gendre à ma famille.
Otez-moi de ſouci; car tous vos différens
Pourront être éclaircis avant qu'il ſoit long-tems.

GÉRASTE.

Je ſuis Géraſte.

ARISTE.

Et moi, c'eſt ainſi qu'on me nomme.

ANSELME.

Moi, je crois qu'un de vous eſt un très-méchant homme;
Car il n'eſt qu'un Géraſte.

ARISTE.

Oui, c'eſt la vérité.

GÉRASTE.

Il eſt vrai.

ANSELME.

Maugrebleu de la duplicité !

SCENE XII.

KERLONTE, LICASTE, ANSELME, GÉRASTE, ARISTE, LUCRECE, FLORENCE, PHILIPIN.

LICASTE, *à Kerlonte.*

MONSIEUR, voici mon Maître, & Monſieur ſon beau-pere.

KERLONTE, *à Anſelme, après avoir ſalué négligemment.*

Monſieur, en peu de mots, une importante affaire
Me fait venir ici.

ANSELME, *à Kerlonte.*

Pour l'apprendre de vous,
Dois-je, dans ce moment, les faire éloigner tous ?

KERLONTE.

Il n'en eſt pas beſoin. Pour vous ôter de peine ;
Sachez, auparavant, que Géraſte m'amene,
Que j'arrive de Nante, & qu'enfin aujourd'hui

Je prétends me couper la gorge avecque lui.

ANSELME.

Hé ! par quelle raiſon ?

KERLONTE.

Je m'en vais vous l'apprendre ;
Car, exprès, en ce lieu j'ai pris ſoin de me rendre,
Pour vous parler, Monſieur, comme un homme d'honneur.
Apprenez que Géraſte eſt un franc ſuborneur.

PHILIPIN, *bas à Ariſte.*

Tout eſt perdu, Monſieur.

ANSELME.

Hé ! Monſieur, ſans offenſe ;
Car....

KERLONTE.

Je veux, devant tous, le dire en ſa préſence ;
Oui, je le dis encor, c'eſt un franc ſuborneur.

ANSELME.

Mais, la raiſon ?

KERLONTE.

Sachez qu'il a trompé ma ſœur ;
Que, ſous l'appas trompeur d'un flatteur mariage ;
Il en a des enfans. En faut-il davantage,
Pour montrer qu'il eſt fourbe ?

ANSELME.

Ah ! non ; cela ſuffit ;
Au moins ſi l'on en veut croire votre récit.
Mais, Monſieur, là-deſſus c'eſt à lui de répondre.

KERLONTE.

Sur ce chapitre-là, j'ai de quoi le confondre :
Qu'il parle.

ANSELME, *à Géraſte & à Ariſte.*

Là, parlez.

KERLONTE.

Que peut-il m'objecter ?

PHILIPIN, *bas à Ariſte.*

Répondez donc, Monſieur.

ARISTE, *bas à Philipin.*

Non, je veux écouter.

ANSELME, *à Géraſte & à Ariſte.*

Quoi ! ſans rien repliquer, ſouffrir qu'on vous opprime ?

KERLONTE.

Vous voyez, ſon ſilence eſt l'aveu de ſon crime ;
Il ne répondra point, il eſt trop interdit,
Et ce ſilence enfin prouve ce que j'ai dit.

ANSELME, *à Kerlonte.*

Ce que vous nous contez, eſt une étrange affaire :
Mais, Monſieur, aidez-nous à percer un myſtere.
Vous êtes de Nante ?

KERLONTE.

Oui.

ANSELME.

Sbroſt vous eſt-il connu ?

KERLONTE.

Oui.

ANSELME.

Géraſte auſſi ?

KERLONTE.

Non, je ne l'ai jamais vu
Qu'à-préſent.

ANSELME.

Cependant vous faites une hiſtoire
Qui le regarde fort ; & comment donc la croire ?

KERLONTE.

Ne prenez point ceci pour un conte rêvé.
Sachez, depuis ſix jours, qu'à Nante j'arrivai
D'un voyage ſur mer de plus de vingt années.
Après avoir bravé diverſes deſtinées,
Couru bien des périls, & ſouffert bien des maux ;
Je revenois chez moi, pour prendre du repos :
En arrivant, je fus cette triſte nouvelle.
Ce qui me la rendit encore plus cruelle ;
Et qui fit tout mon mal, ce fut lorſque j'appris
Que Géraſte pouvoit être près de Paris,
Qu'il y venoit exprès épouſer votre fille.
Lors, ne pouvant ſouffrir ce tort à ma famille ;
Je pris la poſte, après m'être informé de tout ;
Et ſuis ici venu, pour le pouſſer à bout.

ANSELME.

Ce que vous nous contez eſt aſſez vraiſemblable ;
Soit qu'il ſoit faux ou vrai.

KERLONTE.

Ce n'eſt point une fable.

ANSELME, *à Géraſte & à Ariſte, l'un après l'autre.*

Or ſus, Monſieur Géraſte, & vous, Géraſte auſſi,
Vous pouvez, là-deſſus, nous ôter de ſouci ;

Il nous faut maintenant expliquer face à face.

KERLONTE.

Quoi ! deux Géraſtes ?

ANSELME, *à Kerlonte.*

Oui ; c'eſt ce qui m'embarraſſe.
Vous cherchez un Géraſte, & vous en trouvez deux.
Pour moi, ce que j'y trouve encor de plus fâcheux,
Eſt que tous leurs diſcours ont tant de vraiſemblance,
Que je ne ſais pour qui montrer plus de croyance.

KERLONTE.

Il s'en faut éclaircir.

ANSELME, *parlant à eux.*

Quoi ! vous êtes muets ?
Soutenez, pour le moins, ici vos intérêts.
Répondez à Monſieur.

GÉRASTE.

C'eſt un pur ſtratagème.
Que tout ce qu'il vous conte.

ANSELME.

Et vous ?

ARISTE.

J'en dis de même :
Tout ce qu'a dit Monſieur, n'eſt qu'un conte inventé.

KERLONTE.

Et moi, je vous ſoutiens que c'eſt la vérité.
Lorſque je connoîtrai le traître qui m'amene,
Nous verrons s'il voudra mettre fin à ma peine ;
Ou, s'il veut ſoutenir ſa noire trahiſon,
Je ſaurai le forcer à m'en faire raiſon.

ANSELME, *à Kerlonte.*

Vous aurez, comme nous, un peu de patience.

KERLONTE.

Je ne dois point en l'air hazarder ma vengeance.
Je veux apprendre au vrai lequel eſt l'impoſteur,
Afin qu'en ſûreté je venge mon honneur.
J'en veux au vrai Géraſte.

ANSELME.

Et moi, j'en veux à l'autre.

PHILIPIN, *bas à Ariſte.*

Monſieur, ſongez à vous; cette affaire eſt la vôtre.

KERLONTE, *après avoir parlé bas à Anſelme.*

Adieu. Pour le connoître, appliquez tous vos ſoins;
Et moi, de mon côté, je n'en ferai pas moins.

ANSELME, *à Kerlonte, qui s'en va.*

Le tems nous en pourra donner quelque lumiere.

E

SCENE XIII.

ANSELME, LUCRECE, FLORENCE, GÉRASTE, ARISTE, LICASTE, PHILIPIN.

PHILIPIN, *bas à Ariſte.*

JE vous vois engagé dans une étrange affaire.

ARISTE, *bas à Philipin.*

J'en ſaurai bien ſortir.

ANSELME, *à tous deux.*

Çà, parlons franchement.
Ce que cet homme dit a bien du fondement;
Par vos lettres, j'y vois beaucoup de certitude.

(*Il lit.*)

« Je ne puis vous exprimer la joie que je reſſens » de cette alliance. Il y a deux raiſons qui m'y obli- » gent : la premiere eſt notre ancienne amitié; & la » ſeconde eſt que mon neveu avoit ici quelques enga- » gemens dont je n'étois pas fort content ».

Hé?

GÉRASTE, *à Anſelme.*

Cela ne me cauſe aucune inquiétude.

ARISTE, *à Anſelme.*

Pour moi, je ne crains rien; le tems vous l'apprendra.

ANSELME.

Nous verrons, à la fin, comment la choſe ira.
Cependant l'un de vous me fait une impoſture.

GÉRASTE.

Pour moi, je ſuis Géraſte, & je vous en aſſure;
Il ſuffit.

ARISTE.

Je ſoutiens que ce nom eſt à moi;
Et que rien n'eſt plus vrai.

LICASTE, *à Géraſte.*

Qu'eſt-ce donc que je vois,
Monſieur?

GÉRASTE, *à Licaſte.*

N'entends-tu pas? Monſieur ſe dit Géraſte.

LICASTE.

Et Monſieur, ſon Valet?

GÉRASTE.

Il faut qu'il ſoit Licaſte.

LICASTE.

Il a, morbleu! menti: Licaſte, c'eſt mon nom;
Et qui me le prendroit, ſeroit un franc larron.

ANSELME.

Meſſieurs, en attendant que le tout s'éclairciſſe,
Et que nous connoiſſions d'où provient l'artifice,
Vous pouvez au logis venir avec douceur.
C'eſt au neveu de Sbroſt que je fais cet honneur,
C'eſt à Géraſte, enfin: mais, ne pouvant comprendre
Qui de vous eſt le fourbe, & vient pour me ſurprendre,
Je vous donne à tous deux la même liberté,

Pourvu qu'on ne s'emporte à nulle extrémité.

GÉRASTE, *à Anſelme.*

Par-là, je me ferois un trop grand préjudice;
Et le tems ſeul, Monſieur, doit me rendre juſtice.

ARISTE.

Et le tems ſeul auſſi fera voir clairement
Qui de nous deux encor mérite un châtiment.

ANSELME.

Vous pourrez donc venir chez moi, l'un aprés l'autre:
Je recherche, en cela, mon repos & le vôtre.
Je devrois du logis vous éloigner tous deux;
Mais Géraſte mérite un deſtin moins fâcheux;
Il eſt neveu de Sbroſt, & doit être mon gendre.
Je vous reçois tous deux, de peur de me méprendre.
En faveur de Géraſte, & de Sbroſt, mon ami,
Je devrois, pour ces noms, ne rien faire à demi;
Mais j'agis autrement, faute de le connoître:
Je n'en demande qu'un, vous voulez tous deux l'être.
Ainſi donc trouvez bon, en cette extrémité,
Que j'obſerve du-moins quelque formalité.

ARISTE.

Votre façon d'agir n'eſt que trop raiſonnable.

GÉRASTE.

Pour ne pas l'approuver, je ſuis trop équitable.

ANSELME.

Mais, ſur-tout, entre vous aucun emportement;
Sinon....

GÉRASTE.

De mon côté, n'en craignez nullement.

ARISTE.

Moi, je ferai toujours ce que Monſieur m'impoſe.

ANSELME.

Fort bien. Pour faire auſſi par ordre chaque choſe ;
(*à Ariſte.*)
Venez vous repoſer quelques momens chez nous.

ARISTE, *prenant Lucrece.*

Je le veux.

ANSELME, *à Géraſte, lui touchant dans la main.*

Serviteur. Une autre fois, pour vous,
J'en ſaurai bien uſer.

SCENE XIV.

LICASTE, PHILIPIN.

LICASTE, *tirant Philipin, qui veut entrer chez Anſelme.*

Quoi! ton Maître eſt Géraſte?

PHILIPIN.

Oui.

LICASTE.

Ton nom?

PHILIPIN.

Et pourquoi?

LICASTE.

C'eſt que je ſuis Licaſte.

PHILIPIN.

Hé bien! Licaſte ſoit, j'en demeure d'accord;
Laiſſe mon Maître là, ſans t'emporter ſi fort.

LICASTE.

Je ne ſaurois ſouffrir qu'on le nomme Géraſte.

PHILIPIN.

Et moi, je ſouffre bien qu'on te nomme Licaſte.

LICASTE.

Oui; mais c'eſt malgré toi.

PHILIPIN.

Malgré moi ? je t'en ponds,

LICASTE.

Et je t'en ponds auſſi.

PHILIPIN.

Je ſouffre peu d'affronts
Sans me venger.... Tais-toi.

LICASTE, *à part.*

Peſte ! il a l'humeur prompte,
(*haut.*)
Moi, je ne puis ſouffrir qu'ainſi l'on nous affronte.

PHILIPIN.

Hé ! qui t'affronte ? dis.

LICASTE.

Voyez ! ton Maître & toi.
Vois-tu ! ce procédé n'eſt pas fort bon, ma foi ;
Et l'on peut, à la fin, par cette manigance,
S'attirer mille coups, ou bien une potence.

PHILIPIN.

Aux fourbes, comme toi, cela ne peut manquer.

LICASTE.

Moi, fourbe ?

PHILIPIN.

Oui.

LICASTE.

Là-deſſus, pour nous mieux expliquer,
Qui connois-tu dans Nante ?

PHILIPIN.

Hé !... j'y connois du monde,

LICASTE.

Et quel monde? voyons. Il faut que je le ſonde. (*à part.*)
Là, nomme donc les gens. (*haut.*)

PHILIPIN.

Mais toi, qui connois-tu?

LICASTE.

De le dire avant toi je ne ſuis pas tenu.

PHILIPIN.

Ni moi.

LICASTE.

Ni moi, morbleu!

PHILIPIN.

Bien donc, diſons-le enſemble.

LICASTE.

Tu te railles de moi.

PHILIPIN.

Point du tout.

LICASTE.

Il me ſemble
Que, de parler ainſi, c'eſt vouloir me railler.

PHILIPIN.

Les gens faits comme toi, ne font que babiller.
Poſſible que jamais tu n'as entré dans Nante.

LICASTE.

Moi?

PHILIPIN.

Toi.

LICASTE.

Mon pere....

PHILIPIN.

Bon!

LICASTE.

Ma mere...?

PHILIPIN.

Zeſt.

LICASTE.

Ma tante;
Mon oncle Jean, ma ſœur, mon parrain....

PHILIPIN.

Que de noms!

LICASTE.

Mon frere....

PHILIPIN.

Encor?

LICASTE.

Morbleu! ſi plus tu m'interromps,
Je pourrois, à la fin, te donner ſur la mouſle.

PHILIPIN.

LICASTE.

Pourquoi non? hem!

PHILIPIN.

Ah! tu me...

LICASTE.

Quoi ?

PHILIPIN.

Marouſle ;
Tu te feras frotter ; tu fais trop l'entendu.

LICASTE.

Morbleu ! ſi le duel n'étoit point défendu ;
Tu verrois de quel air....

PHILIPIN.

Que verrois-je ? Ah ! jarnie !
Je t'en coulerois là, mais ſans cérémonie.
(*Il porte une botte à Licaſte.*)

LICASTE.

Ouf ! la peſte de toi ! Tu m'as eſtropié.

PHILIPIN.

Allons vite, qu'on gille, & que l'on gagne au pied.

LICASTE.

Si je pouvois un jour te tenir en Bretagne ;
Ou bien hors de Paris....

PHILIPIN.

Je tiendrai la campagne ;
Si tu veux en tâter.

LICASTE.

Tu n'es qu'un fanfaron ;

PHILIPIN.

Vas-t-en.

LICASTE.

Je ne veux pas.

PHILIPIN.

C'en eſt trop ; un bâton.

LICASTE, *fuyant.*

Un bâton !

PHILIPIN.

Viens.

LICASTE, *menaçant de loin.*

Viens, toi.

PHILIPIN, *allant à lui.*

Je te romprai la tête.

LICASTE, *s'en allant.*

Hé !...

PHILIPIN, *à part, en s'en allant.*

Tout va bien pour nous ; ne troublons point la fête.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANSELME, ARISTE, PHILIPIN.

ANSELME.

MONSIEUR, vous ſavez bien ce que j'ai tantôt dit;
Pour fuir l'occaſion de s'altérer l'eſprit :
Ne vous trouvez donc point chez moi tous deux enſemble.

ARISTE.

Je vous obéirai.

ANSELME.

C'eſt trop; mais il me ſemble
Qu'en ceci mon avis n'eſt pas à mépriſer.

ARISTE.

Il eſt juſte, &, pour moi, j'en ſaurai bien uſer;
Et puis, la vérité fera voir le fauſſaire.
Sans adieu.

ANSELME.

Soit, le tems nous tirera d'affaire.

SCENE II.

ANSELME, *ſeul.*

JE ſuis ſeul à-préſent; çà, raiſonnons ici;
Et cherchons ce qui peut me tirer de ſouci.
Un de ces deux Meſſieurs, me croyant happelourde,
Me vient impunément débiter une bourde,
Me dit qu'il eſt Géraſte, & le prouve à tel point,
Qu'on ne voit pas par où douter qu'il ne l'eſt point.
D'ailleurs, un homme vient me conter une hiſtoire
Qui paroît véritable, & que j'ai peine à croire;
Me jure que Géraſte eſt un franc ſuborneur;
Qu'il a, ſans contredit, des enfans de ſa ſœur;
Et cependant tous deux, ſans avoir nulle honte,
Soutiennent, devant lui, que cela n'eſt qu'un conte.
Cet homme, toutefois, répond, en effronté,
Que tout ce qu'il a dit, eſt une vérité;
Que, quand il connoîtra celui qui l'inquiete,
Il lui fera bien voir de quel air il ſe traite.
Que, diable! préſumer, en ce fâcheux état?
Dans ce fait ambigu, mon jugement s'abat.
Si cet homme a dit vrai, Géraſte eſt un perfide,
L'autre eſt un fourbe; ainſi, pour nous, rien n'eſt ſolide.
Mais ſi cet homme étoit par le fourbe porté,
Pour nous dire du vrai ce qui n'a point été?
Quel eſt ce faux Géraſte, & que prétend-il faire?
Si ma fille avoit part dans tout ce beau myſtere?
Non, ſon cœur eſt trop bon, pour s'être démenti;
Et puis, d'ailleurs, Géraſte eſt un trop bon parti.
Si je le connoiſſois, ſans tarder davantage,
Je pourrois ſourdement faire ce mariage;

Et, l'hymen achevé, je laiſſerois au tems
A remettre l'eſprit de tous les mécontens.
Il me faut, là-deſſus, conſulter mon beau-frere:
Mais ſon raiſonnement ne me ſatisfait guere;
Son eſprit turbulent eſt mal propre au conſeil;
Et, pour en bien parler, on voit peu ſon pareil.

SCENE III.

FLORAME, ANSELME.

ANSELME.

MAis que vois-je? c'eſt lui que le hazard m'amene!
(*à Florame.*)
De vous aller chercher vous m'épargnez la peine.

FLORAME.

Que voulez-vous de moi?

ANSELME.

J'ai bien à vous conter:
Au moins, préparez-vous à me bien écouter;
Car la choſe....

FLORAME.

Ah! j'ai hâte; une affaire me preſſe!

ANSELME.

Ce que je vous dirai, regarde votre niece.

FLORAME, *grondant.*

Son honneur....

ANSELME.

Son honneur s'eſt fort bien conſervé;
Je vous ai tantôt dit que Géraſte, arrivé,
Prétendoit, dès demain, l'épouſer ſans remiſe.

FLORAME.

Hé bien? à vos deſirs n'eſt-elle pas ſoumiſe?

ANSELME.

Oui; mais un autre auſſi, qui prend le même nom,
Eſt venu s'oppoſer à notre intention.

FLORAME.

Un ſecond Géraſte?

ANSELME.

Oui.

FLORAME.

Mais d'où vient-il?

ANSELME.

De Nante,
A ce qu'il dit.

FLORAME.

Parbleu! la choſe eſt étonnante.

ANSELME.

Un autre homme, d'ailleurs, cauſe un autre embarras;
Il vient chercher Géraſte, & ne le connoît pas;
Nous dit que ce Géraſte eſt un perfide, un traître,
Et qu'au même moment qu'il le pourra connoître,
Il ſaura le forcer à lui rendre l'honneur:
Bref, il dit hautement qu'il a trompé ſa ſœur.

FLORAME.

Il vient...?

ANSELME.

De Nante auſſi.

FLORAME.

Bon, j'entends; autre piece!
Mais que dit, là-deſſus, Madame notre niece?

ANSELME.

Rien; elle voit cela d'un œil indifférent.

FLORAME.

Tant pis.

ANSELME.

Pourquoi?

FLORAME.

Pour rien. Seriez-vous bien garant
Qu'elle n'eût point de part à cette fourberie?

ANSELME.

Ah! vous lui faites tort, &....

FLORAME.

Tout doux, je vous prie;
Votre fille, pourtant, eſt un eſprit malin,
Qui, ſans trop s'émouvoir, tend toujours à ſa fin.

ANSELME.

Ma fille aſſurément n'eſt pas une ſtupide;
Mais dans ſon procédé je la trouve candide,
Et jamais ſon eſprit n'a penché vers le mal.

FLORAME.

Pour gâter un enfant, vous n'avez point d'égal;
Car, ſi l'on vous en croit, elle eſt toute accomplie;
Ne peut-on, là-deſſus, guérir votre folie.

Et remettre en ſon point votre eſprit déréglé ?
Avouez que le ſang vous a trop aveuglé.

ANSELME.

Mais quel aveuglement ai-je tant pour ma fille ?

FLORAME.

Vous lui prônez qu'elle eſt l'honneur de ſa famille ;
Vous ſouffrez qu'elle jaſe avec les gens de Cour :
C'eſt-là que l'on apprend le tour & le détour ;
Que l'on ſait employer les fourbes & les ruſes ;
Que l'on trouve, au beſoin, ſur le champ, des excuſes ;
Que l'homme le plus fin eſt quelquefois dupé,
Et que qui trompe mieux, ſe voit ſouvent trompé.
C'eſt, poſſible, de-là que, ſans aucun ſcrupule,
Un ſoupirant vous fait avaler la pilule ;
Que votre bonne fille aide à vous abuſer.

ANSELME.

Là, n'avez-vous plus rien contre elle à dégoiſer ?

FLORAME.

Vous l'avez élevée en fille non commune ;
Et, ſans conſidérer quelle étoit ſa fortune,
Elle a pris le grand air, & le porte fort haut.

ANSELME.

Tant mieux, j'en ſuis ravi : ce n'eſt pas un défaut,
Qu'une fille ait le cœur placé de bonne ſorte.

FLORAME.

Non ; mais la vanité quelquefois nous emporte ;
L'ambition, après, cauſe un étrange effet.

ANSELME.

Ma fille eſt raiſonnable, & ſait ce qu'elle fait.

FLORAME,

FLORAME.

De vous guérir l'eſprit il eſt fort difficile;
Mais cependant tâchez d'être un peu moins facile.
Je veux croire, avec vous, qu'elle a de la raiſon;
Mais tout ce qu'elle fait, n'eſt pas trop de ſaiſon.
Ne manquer, en été, ni cours, ni promenade;
Durant tout un hiver, courir la maſcarade;
Paſſer la nuit au bal avec mille galans,
Qui, pour corrompre un cœur, ont les plus beaux talens;
Voilà le bel emploi qui ſans ceſſe l'occupe;
Et vous, durant ce tems, vous en êtes la dupe:
L'un admire, en raillant, votre trop de bonté,
Et l'autre blâme auſſi votre facilité.
Sont-ce là les effets d'une ſage conduite?

ANSELME.

Quant à moi, je n'en crains nulle fâcheuſe ſuite:
Je laiſſe, là-deſſus, dire & faire les gens.

FLORAME.

Mais un tel procédé choque un peu le bon ſens.

ANSELME.

Si ma façon d'agir vous ſemble fort blâmable,
La vôtre, mon beau-frere, eſt bien plus condamnable.
Comment en uſez-vous avecque votre fils?

FLORAME.

J'en uſe prudemment.

ANSELME.

Non pas, à mon avis!

FLORAME.

Voyons donc, là-deſſus, quelle eſt votre penſée.

ANSELME.

Non, non; vous avez hâte.

FLORAME.

Hé! point; l'heure eſt paſſée!

ANSELME.

Votre fils à vos ſoins n'eſt pas trop obligé;
Car enfin, de tout tems, vous l'avez négligé;
Vous l'avez élevé comme un vrai miſérable.
Un enfant à ſon pere eſt bien peu redevable,
Quand il l'a pu laiſſer ſans éducation.

FLORAME.

Je n'attends pas ici votre approbation:
Mais, puiſqu'à ce reproche il faut que je réponde;
Ne comptez-vous pour rien de l'avoir mis au monde?
A votre avis, mon frere, eſt-il un plus grand bien?

ANSELME.

Pour un pere, à mon ſens, cela n'eſt preſque rien.
Qu'eſt-ce, pour les enfans, de les avoir fait naître,
Sans l'éducation qu'on ajoute à leur être?
C'eſt par-là qu'un vrai pere exprime au naturel
Les tendres ſentimens de l'amour paternel.
Qu'avons-nous donc tant fait, en leur donnant la vie?
En avions-nous alors le deſſein, ou l'envie?
Vouloir le ſoutenir, c'eſt ſe vanter en vain;
C'eſt un coup du hazard, qui ſe fait ſans deſſein.
Notre ſeul intérêt au plaiſir nous excite,
Sans en conſidérer les effets, ni la ſuite;
Et les enfans, ainſi, lorſqu'ils viennent au jour,
Doivent plus au hazard qu'aux ſoins de notre amour;
Mais l'éducation qu'on joint à leur naiſſance,
Les oblige ſans ceſſe à la reconnoiſſance;
Beaucoup mieux que le ſang elle ſait émouvoir,

Et forcer la nature à faire ſon devoir.

FLORAME.

La nature & le ſang, ſelon votre maxime,
Ne méritent de tous qu'une légere eſtime ?

ANSELME.

Point ; j'ai beaucoup pour eux de vénération ;
Mais j'en ai plus encor pour l'éducation ;
Et je tiens pour certain que bonne nourriture
Souvent, comme l'on dit, ſurpaſſe la nature.

FLORAME.

Un proverbe au beſoin....

ANSELME.

Et, de plus bien placé.
Mais parlons du préſent, & laiſſons le paſſé.
Peut-on, avec raiſon, faire ce que vous faites ?
Laiſſer un fils ſans charge, étant ce que vous êtes ?
Poſſéder de grands biens, & n'avoir qu'un enfant,
Et le voir tous les jours croupir dans le néant ?
Empêcher qu'il ne voye aucune compagnie,
N'écouter, là-deſſus, rien que votre manie ?
Penſez-vous qu'en ſecret il ne murmure pas ;
Qu'il n'ait point ſouhaité cent fois votre trépas ?

FLORAME.

Pourquoi le ſouhaiter ?

ANSELME.

Pour ſe voir en puiſſance
De faire dans le monde une honnête dépenſe,
D'imiter ſes pareils.

FLORAME.

Qu'il attende, s'il veut.

ANSELME.

On doit, pour ſes enfans, faire ce que l'on peut.
Fuyons l'occaſion de forcer la Jeuneſſe
A peſter chaque jour contre notre vieilleſſe ;
A demander au Ciel la fin de notre ſort,
Et lui faire des vœux pour hâter notre mort.
Prévenons de bonne heure une choſe ſi dure ;
Otons à nos enfans ce ſujet de murmure :
Faiſons, ſans trop tarder, leur joie & leur bonheur ;
Et, par-là, forçons-les à nous porter honneur.
Des biens que nous avons hérités de nos peres,
Nous n'en ſommes quaſi que les dépoſitaires ;
Nous devons les tranſmettre à nos poſtérités,
Et travailler encor pour leurs proſpérités.
C'eſt ainſi que l'on eſt un véritable pere ;
C'eſt par-là qu'un enfant nous aime & nous révere ;
Ce ſont les ſentimens que l'homme doit avoir ;
Et qui ne les a pas, ne fait point ſon devoir.
Poſſible qu'on verra votre fils, dans un âge,
Devenir libertin, lorſqu'on doit être ſage ;
Et faire....

FLORAME.

Pour trancher vos propos ſuperflus ;
Il aura tout mon bien, quand je ne ſerai plus :
Qu'il le gouverne alors, & qu'il s'en divertiſſe.

ANSELME.

Quoi ! vous pourrez ſouffrir qu'alors il en jouiſſe ?
Point ; il faut enterrer votre bien avec vous.

FLORAME, *ſe mettant en colere.*

C'eſt donc pour me railler....

ANSELME.

Vous entrez en courroux ;

Et votre ame, pour rien, eſt de fureur ſaiſie !

FLORAME.

Gouvernez votre fille à votre fantaiſie.
J'agis comme il me plaît, & je le veux ainſi ;
Du reſte, ſerviteur, j'en prends peu de ſouci.

ANSELME.

Adieu donc.

FLORAME, *s'en allant.*

Adieu donc.

SCENE IV.

ANSELME, *ſeul.*

QU'IL a l'humeur étrange !
Si vous ne l'approuvez, quand vous ſeriez un Ange ;
Vous êtes, à ſon ſens, un homme ſans eſprit,
Et rien n'égale enfin ce qu'il fait, ce qu'il dit.
Mais rentrons.

SCENE V.

ANSELME, LUCRECE, FLORENCE.

ANSELME, *rencontrant Lucrece.*

OU vas-tu ?

LUCRECE.

Je vais rendre viſite
A mon oncle.

ANSELME.

A quoi bon ? tout-à-l'heure il me quitte.

LUCRECE.

A préſent ?

ANSELME.

A préſent.

LUCRECE.

Je ne le ſavois pas.

ANSELME.

Je voulois ſon avis deſſus notre embarras.
J'en ai fait le récit ; mais, d'un ton plein de bile,
Il m'a dit bruſquement que j'étois trop facile,
Que c'en étoit l'effet, & que ma fille enfin
Avoit, pour me duper, l'eſprit aſſez malin ;
Que, ſans doute, elle avoit quelque part au myſtere.

LUCRECE.

Quoi ! mon oncle me croit....

ANSELME.

Tout doux, & ſans colere.

FLORENCE, *à Lucrece.*

Votre oncle, de malice oſe vous ſoupçonner ?
Ah ! que n'étois-je là, pour l'ouïr raiſonner ?
Je l'aurois entrepris.

ANSELME.

Il n'eſt pas raiſonnable.

FLORENCE.

Quand on eſt ce qu'il eſt, on n'eſt pas ſupportable ;
Il a l'eſprit méchant, mal fait, capricieux,
Et le tempérament chagrin & bilieux ;
Il eſt peu de momens qu'il ne ſoit en furie ;
Il gronde ſans ſujet, & ſans raiſon il crie :
C'eſt un homme, en un mot, qui fatigue les gens ;
Qui ſouvent fait divorce avecque le bon ſens ;
Un bourru, qui ne veut jamais qu'on le réprime,
Qui de ſes ſentimens veut faire une maxime ;
Un fâcheux, qui toujours trouve à redire à tout,
Et qui met de chacun la patience à bout.
Ses inégalités vont juſques à l'extrême ;
Jamais on ne le voit d'accord avec lui-même ;
Il veut, & ne veut pas ; enfin inceſſamment
Il eſt perſécuté de ſon tempérament.

ANSELME.

C'eſt aſſez ſon portrait.

FLORENCE.

De plus, il eſt avare....

LUCRECE, *à Florence.*

Tais-toi. L'on ſait qu'en tout il eſt aſſez bizarre ;

Mais c'eſt toujours mon oncle ; il le faut excuſer ;
Et nous ne devons point nous en formaliſer.

FLORENCE, *à Lucrece.*

Quoi ! vouloir l'épargner, alors qu'il vous offenſe ?

LUCRECE.

Tu ſais qu'à tort ſouvent l'on blâme l'innocence.

ANSELME, *à Lucrece.*

Ne t'inquiete point, laiſſe agir ſon eſprit ;
Je te connois à fond, & cela me ſuffit.

LUCRECE, *à Anſelme.*

Il eſt pourtant fâcheux de voir qu'on me ſoupçonne
A tort & ſans raiſon.

ANSELME.

Vas, que rien ne t'étonne ;
J'ai ſu prendre le ſoin de te juſtifier.

LUCRECE.

Qui me connoîtroit moins, pourroit s'en défier.

ANSELME.

Il le faut laiſſer là.

FLORENCE.

C'eſt bien dit ; qu'il ſe gratte :
A mal parler des gens il s'ébaudit la rate.
Sur ſa vieille Servante il falloit le bourrer,
Et ſur Monſieur ſon fils chapitrer, déchirer ;
Pour ſe venger de lui, c'eſt un champ aſſez vaſte.

ANSELME, *à Lucrece.*

Dis-moi, lequel des deux crois-tu le vrai Géraſte ?

LUCRECE, *à Anſelme.*

Je ne ſais.

ANSELME.

Mais encor, dis-nous ton ſentiment.

LUCRECE.

Je ne puis, ſur aucun, porter mon jugement;
Plus ma raiſon le cherche, & plus elle s'offuſque.

FLORENCE.

Pour moi, ſans balancer, je ſerois pour le bruſque;
Car la lettre, en un mot, le peint de cette humeur;
Et l'autre, à mon avis, montre trop de douceur.

ANSELME.

Il eſt vrai; mais, d'abord, on peut bien ſe contraindre;
Nous cacher ſes défauts, &, pour quelque tems, feindre.
Le vrai ne peut-il pas ſe déguiſer un peu?
Le faux, prendre un autre air, pour mieux couvrir ſon jeu?
Rien ne m'a tant ſurpris, dans cette conjoncture,
Que ces lettres, qui ſont d'une même écriture,
Et qui, d'ailleurs auſſi, ſe reſſemblent en tout.

FLORENCE.

Il faut bien de l'eſprit, pour en venir à bout.
Mais ne ſeroient-ils point tous deux d'intelligence?
De ces lettres, ma foi, la grande reſſemblance,
Entre ces beaux Meſſieurs, marque un jeu concerté.

LUCRECE.

Ces lettres nous font voir un ſoin trop affecté.

FLORENCE.

Aucun d'eux n'eſt Géraſte, ou je ſuis fort trompée:

Ce ſont gens qui voudroient nous prendre à la pipée ;
Qui, pour quelque deſſein, ont inventé ce jeu :
Non, Sbroct n'y trempe en rien, ni Monſieur ſon neveu ;
Je le crois tout de bon.

LUCRECE.

Je le croirois de même.

FLORENCE.

Je voudrois, de bon cœur, qu'il en vînt un troiſieme,
Qui fût le vrai Géraſte.

ANSELME.

Ah ! qu'il n'en vienne plus.

FLORENCE.

Que ces Meſſieurs alors ſe trouveroient camus !

ANSELME.

Cela nous cauſeroit une nouvelle peine.

FLORENCE.

Plût à Dieu qu'il en vînt juſques à la douzaine,
Nous nous divertirions....

ANSELME.

Nous en ſavons aſſez ;
Nous ne ſommes, de deux, que trop embarraſſés :
Mais il faut, avant peu, que notre embarras ceſſe.
Je veux de mes amis ſolliciter l'adreſſe,
Pour trouver quelque jour en cette obſcurité.
Je reviendrai dans peu.

SCENE VI.

LUCRECE, FLORENCE.

LUCRECE.

FLORENCE, en vérité,
Je me trouve, à ce coup, assez embarrassée.

FLORENCE.

L'Amour vous fournira quelque bonne pensée;
Il doit seul aujourd'hui régler votre destin :
La chose est commencée, il en faut voir la fin.

LUCRECE.

Vraiment il le faut bien. Mais que dira mon pere?

FLORENCE.

Hé bien! que dira-t-il? Voyez le grand mystere,
Pour aimer un brave homme, & montrer quelque soin!
Si vous aviez poussé les affaires plus loin,
A ce qu'il en viendroit, il faudroit se résoudre.

LUCRECE.

Ah! plutôt que du Ciel je sois réduite en poudre,
Que contre mon honneur rien me puisse émouvoir!
J'aime Ariste, il est vrai; mais j'aime mon devoir.

SCENE VII.

PHILIPIN, LUCRECE, FLORENCE.

FLORENCE.

VRAIMENT, je le ſais bien, je n'en ſuis pas en doute;
Et toujours.... Mais voyez; Philipin nous écoute.

PHILIPIN, *à Florence.*

Mon Maître eſt près d'ici, qui brûle de vous voir,
Et m'envoyoit exprès....

FLORENCE.

Il en a le pouvoir;
Qu'il vienne promptement.

SCENE VIII.

ARISTE, LUCRECE, FLORENCE, PHILIPIN.

PHILIPIN.

LE voilà qui s'avance.

LUCRECE, *à Ariſte.*

Nous pouvons nous parler avec toute aſſurance ;
Car mon pere eſt en ville.

ARISTE, *à Lucrece.*

Ah ! quel bonheur pour moi !
Souffrez que, de nouveau, je vous donne ma foi ;
Que je vous jure encor que mon ardeur extrême....

LUCRECE.

Laiſſons tous ces diſcours : vous m'aimez, je vous aime ;
Il ſuffit : mais ſongeons....

ARISTE.

Ah, Ciel ! qu'un tel aveu
Augmente ma tendreſſe, & redouble mon feu !

SCENE IX.

GÉRASTE, LUCRECE, ARISTE, FLORENCE, PHILIPIN, LICASTE.

ARISTE, *continuant.*

PERMETTEZ qu'un moment je me livre à la joie ;
Que ſur ces belles mains mon amour ſe déploie.
(*Il lui baiſe la main.*)

FLORENCE, *tirant Lucrece, & lui montrant Géraſte.*
Ah, Madame !

GÉRASTE, *à Ariſte & à Lucrece.*
A votre aiſe.

FLORENCE, *bas à Ariſte.*
Allez-vous-en. Adieu.

LUCRECE & FLORENCE *rentrent dans la maiſon.*
ARISTE & PHILIPIN *s'en vont d'un autre côté.*

SCENE X.

GÉRASTE, LICASTE.

GÉRASTE.

POURQUOI ſi promtement s'en aller de ce lieu ;
Et nous quitter ainſi ?

LICASTE.

Bon! ce trait me fait rire.

GÉRASTE.

Licaſte, qu'en dis-tu?

LICASTE.

Moi! qu'en pourrois-je dire?
Monſieur, le cocuage eſt fréquent dans ces lieux;
Et qui peut s'en ſauver, eſt bien chéri des Cieux.
Laiſſer baiſer ſa main, écouter la fleurette,
C'eſt tout le procédé d'une franche coquette,
Qui ſouffre à ſoutenir un reſte de vertu,
Et qui veut un mari, pour le faire cocu.
Monſieur, quittons Lucrece, & retournons à Nante;
Epouſer....

GÉRASTE.

Je perdrois cinq mille écus de rente,
Si je ne l'épouſois.

LICASTE.

Si bien que les écus
Vous feront enrôler au nombre des cocus?
Par eux, vous n'avez point horreur du cocuage?

GÉRASTE.

Chacun court ce hazard dedans le mariage,
Payſan, grand Seigneur, Campagnard, Citoyen:
Mais un homme d'honneur n'y doit tremper en rien;
Il faut qu'il faſſe tout pour s'empêcher de l'être,
Ou qu'il feigne, du moins, de ne le pas connoître.

LICASTE.

Il vaut mieux toujours l'être avec beaucoup d'argent,
Que de l'être à crédit, & ſe voir indigent.
Mais parlons, s'il vous plaît, de ce diable de frere,

Qui prétend avec vous exercer ſa rapiere :
Comment eſpérez-vous vous tirer de ſes mains ?
Ce frere, ou je me trompe, eſt des plus inhumains :
D'ailleurs, il a raiſon ; car ſa ſœur Irénée,
Qui, par vous, a ſouffert les trois quarts d'une année ;
C'eſt-à-dire, neuf mois, &.... Vous m'entendez ?

GÉRASTE.

Oui.

LICASTE.

Quel ſecret avez-vous pour ſortir d'avec lui ?

GÉRASTE.

L'argent à de tels maux eſt un puiſſant remede.

LICASTE.

Quand on a de l'argent, à bien tout nous ſuccede :
Avec un tel métal, fuſſiez-vous un voleur,
Le crime le plus grand n'eſt qu'un petit malheur ;
On adoucit, par-là, tout ce qu'il a d'énorme ;
Et du reſte, bon ſoir, attendez-moi ſous l'orme.
Ayez pour Irénée un peu plus de bonté.
Où diable avez-vous mis cette moralité
Dont, chez nous, pour chacun, vous vous ſervez ſans ceſſe ?
Quoi ! l'argent vous fait faire....

GÉRASTE.

Acheve.

LICASTE.

Une baſſeſſe.
Pour moi, j'aime toujours ſa ſervante Fanchon,
Bien que je n'aye pu lui baiſer le tetton.
Si j'avois, comme vous, touché la groſſe corde,
On verroit ſi....

GÉRASTE.

Mon oncle eſt ſans miſéricorde
Là-deſſus.

LICASTE.

Il eſt vrai ; que diable n'eſt-il mort ?

GÉRASTE.

Eſt-ce ma faute ? dis.

LICASTE.

Ah ! non : mais il a tort ;
Car il devroit mourir, pour nous tirer d'affaire :
Lucrece, après cela....

SCENE XI.

ANSELME, GÉRASTE, LICASTE.

GÉRASTE.

VAS-T'EN ; voici ſon pere.

LICASTE, *hauſſant la voix.*

Monſieur, contez-lui tout.

GÉRASTE.

J'y ſuis bien préparé.

LICASTE.

A force de parler, je me ſuis altéré ;
Je vais me rafraîchir un peu la gargamelle.

SCENE XII.

ANSELME, GÉRASTE.

ANSELME.

QU'EST-IL donc arrivé ?

GÉRASTE.

C'eſt une bagatelle.
Je venois, avec vous, m'expliquer tout de bon,
Quand j'ai ſurpris ici celui qui prend mon nom,
Parlant à votre fille.

ANSELME.

Et quel mal ?...

GÉRASTE.

Patience.
Il étoit avec elle en bonne intelligence ;
Car, voulant m'approcher, pour ſavoir leur deſſein,
J'ai vu qu'avec tranſport il lui baiſoit la main.
Elle, voyant qu'ainſi je l'avois rencontrée,
Sans me dire aucun mot, eſt auſſi-tôt rentrée ;
Puis, Monſieur l'impoſteur a pris l'autre côté.
Qu'en dites-vous ?

ANSELME.

J'en veux ſavoir la vérité ;
Sur un cas ſi malin, il faut qu'elle s'explique.

GÉRASTE.

A quoi bon ?

ANSELME.

Pour ſavoir....

GÉRASTE.

La choſe eſt ſans replique.

ANSELME, *appellant Lucrece.*

Lucrece! Devant vous je veux la confronter.

GÉRASTE.

Ne me croyez-vous pas?

ANSELME.

Il la faut écouter.

SCENE XIII.

LUCRECE, ANSELME, GÉRASTE.

ANSELME.

MA fille, à ce qu'on dit dois-je donner croyance?
Monſieur t'accuſe ici de grande intelligence
Avec l'autre Géraſte.

LUCRECE.

Ah! Monſieur ſe méprend.
Cette accuſation, ſans doute, me ſurprend;
A me traiter ainſi, je ne ſais qui le porte;
Quelle preuve en a-t-il, pour parler de la ſorte?

GÉRASTE.

Ce que je viens de voir.

LUCRECE, *à Géraſte.*

Et qu'avez-vous donc vu ?

GÉRASTE.

Vous baiſer une main, ſans vous avoir déplu :
Ainſi....

ANSELME, *en colere, à Lucrece.*

Quoi ! dit-il vrai ?

GÉRASTE, *à Anſelme.*

Penſez-vous que j'impoſe ?

LUCRECE.

Si l'on veut m'écouter, je vais dire la choſe.

ANSELME.

Volontiers.

LUCRECE, *à Anſelme.*

Vous ſortiez d'ici, voyez un peu !
Quand cet autre Géraſte eſt venu dans ce lieu.
D'abord il m'a parlé de ſoupirs & de flamme,
M'a juré que j'étois maîtreſſe de ſon ame,
Et qu'enfin il étoit mon mari prétendu.
Mais à tous ces diſcours je n'ai point répondu ;
Sinon qu'au vrai Géraſte, à qui j'étois promiſe,
Je conſervois toujours mon cœur & ma franchiſe.
Lors il m'a repliqué : « Ciel ! que je ſuis heureux !
» Ce Géraſte eſt, Madame, au comble de ſes vœux ;
» Souffrez qu'en ce moment il exprime ſa joie,
» Que ſur ces belles mains ſon amour ſe déploie ».
Il a baiſé mon gant ; le grand mal que voilà !
J'ai cru ne devoir point me fâcher pour cela.
(*à Géraſte.*)
Dites s'il n'eſt pas vrai, c'eſt ce que je demande.

ANSELME, *à Géraſte.*

Si la choſe eſt ainſi, la faute n'eſt pas grande.

GÉRASTE, *à Anſelme.*

Non; mais vous la croyez un peu facilement:
Ah! beau-pere, avouez qu'on vous trompe aiſément.

ANSELME.

Moi?

GÉRASTE.

Vous. Sans regarder ſi l'excuſe eſt bien vraie;
D'un *le mal n'eſt pas grand*, le bon-homme nous paye.

ANSELME.

Mais je connois ma fille, & ſa ſincérité.

GÉRASTE.

Elle connoît auſſi votre crédulité;
Et, ſi je ne me trompe, elle n'eſt pas niaiſe.

ANSELME.

Je ne ſuis pas un homme à ſouffrir la fadaiſe.

GÉRASTE.

Non; mais vous n'êtes pas de ces peres fâcheux;
Qui ne veulent jamais qu'un homme entre chez eux;
Vous êtes bon, humain, facile & débonnaire.

ANSELME.

Oui, mais....

GÉRASTE.

Mais achevons d'éclaircir cette affaire.
(*à Lucrece.*)
La Belle, répondez. Pourquoi donc me quitter?

LUCRECE, *à Géraſte.*

J'ai jugé que d'abord vous alliez éclater ;
Et j'ai cru que, de vous la choſe étant connue ;
Il n'étoit pas ſaiſon de reſter dans la rue ;
Que, ſi j'entrois chez nous, vous ſuivriez tous deux
Et, là, qu'en liberté je m'expliquerois mieux ;
Que d'un tel entretien je devois rendre compte,
Et vous montrer que rien ne tournoit à ma honte ;
Voilà ce qui m'a fait rentrer ſi bruſquement.

ANSELME, *à Géraſte.*

Êtes-vous ſatisfait ? parlez-nous nettement.

GÉRASTE, *à Anſelme.*

Oui ; mais ce faux Géraſte a cauſé tout le crime.

LUCRECE.

J'ai, pour l'un & pour l'autre, une pareille eſtime ;
Je regarde, en cela, Géraſte, & rien de plus.

ANSELME.

Avouez maintenant que vous êtes confus ;
Que ma fille, en un mot, n'a pas peu de conduite.

GÉRASTE.

D'accord ; laiſſons cela. Faites qu'elle nous quitte ;
Pour pouvoir en ſecret vous dire quatre mots.

ANSELME, *à Lucrece.*

Rentre ; pour un moment, laiſſe nous en repos.

SCENE XIV.

ANSELME, GÉRASTE.

GÉRASTE.

COMME j'agis toujours avec grande franchiſe;
Ou pour, ou contre moi, jamais je ne déguiſe.
Oui, j'avoue, entre nous, avec ſincérité,
Que cet homme tantôt a dit la vérité,
Touchant ſa ſœur & moi.

ANSELME.

Quoi! tout eſt véritable!

GÉRASTE.

Oui; mais Sbroſt, ſur ce point, ne fut jamais traitable;
Et je viens vous prier de faire quelque effort,
Pour appaiſer cet homme, & lui parler d'accord.

ANSELME.

Hé bien! quand on aura découvert qui vous êtes;
Nous trouverons alors cent honnêtes défaites.

GÉRASTE, *ſe mettant en colere.*

C'eſt moi qui ſuis Géraſte.

ANSELME.

Hé! Monſieur, ſans courroux.
L'autre viendra peut-être en dire autant que vous.
Quand nous ſaurons au vrai d'où vient la fourberie,
Nous pourrons de cet homme appaiſer la furie,
Pourvu que ce Monſieur ne ſoit point trop brutal.

GÉRASTE.

L'argent pourra ſervir de remede à ce mal.

ANSELME.

C'eſt par où nous pourrons en tirer quelque choſe: C'eſt tout?

GÉRASTE.

Oui.

ANSELME, *s'en allant.*

Serviteur.

GÉRASTE.

Sur vous je me repoſe.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FLORAME, LISIDAN.

FLORAME, *ſortant d'un côté du théâtre.*

QUE vois-je? Liſidan!

LISIDAN, *ſortant de l'autre côté.*

Ah! Florame! c'eſt vous?

FLORAME.

Ma foi, je ſuis ravi d'un rencontre ſi doux.
Depuis quand arrivé?

LISIDAN.

Je deſcends de carroſſe.

FLORAME.

On diroit, à vous voir, que vous venez de noce;
Tant vous avez le teint rougeaud & l'œil ſerein.

LISIDAN.

Le gain d'un grand procès ne rend jamais chagrin;
J'en ai trouvé la fin, après bien des menées.

FLORAME.

Il a duré long-tems.

LISIDAN.

Plus de quatorze années.

FLORAME.

Quatorze ans !

LISIDAN.

Quatorze ans.

FLORAME.

O Ciel ! quelle longueur !

LISIDAN.

Un plaideur cependant ne doit point perdre cœur,
Bien qu'un terme ſi long ſoit ſouvent incommode.

FLORAME.

Qu'on a bien eu raiſon de faire un nouveau code !

LISIDAN.

On ne fit jamais mieux, oh ! très-aſſurément :
Les plaideurs ſont, par-là, tirés d'un grand tourment.
Les maudits chicaneurs, perdant la tramontane,
Ne trouvent plus leur compte à ſuivre la chicane.

FLORAME.

Il eſt vrai qu'on les a réduits au petit-pied :
Ils voloient diablement.

LISIDAN.

Que trop, de la moitié :
Je le ſais par ma bourſe, & combien il m'en coûte.

FLORAME.

Mais vous avez gagné pleinement ?

LISIDAN.

Oh ! ſans doute ;

Graces à mon bon droit, mon argent & mon ſoin,
Sur-tout à mes amis.

FLORAME.

C'eſt dont on a beſoin,
Et des femmes auſſi.

LISIDAN.

Diable ! c'eſt le mobile
Qui fait tout remuer, & qui rend tout facile.
Peſte ! une femme aimée a de puiſſans appas,
Et cauſe, en un procès, un horrible fracas:
Soit à droit, ſoit à tort, on écoute la Belle,
Et, ſans réflexion, on fait le tout pour elle:
Enfin, ſur une affaire, on eſt fort en repos,
Quand la Dame prend ſoin d'en dire quatre mots.

FLORAME.

Ainſi les femmes ſont le deſtin des affaires.

LISIDAN.

Ma foi, par ce chemin, on n'en échappe gueres.
Si vous voulez d'un Juge obtenir la faveur,
Gagnez celle ſur-tout qui regne dans ſon cœur;
A nous favoriſer, c'eſt par-là qu'on l'engage,
Et c'eſt un ſûr moyen de gagner ſon ſuffrage.

FLORAME.

Cela n'eſt pas trop bien; &, s'il liſoit Pybrac,
Il ſauroit qu'en Juſtice on doit fuir tout micmac;
Il verroit un quatrain qui le pourroit inſtruire
Comment le Juge doit, en jugeant, ſe conduire;
Comme il doit mépriſer les préſens, la faveur;
Et comme il doit, en tout, montrer de la candeur.

LISIDAN.

Oui, vous avez raiſon; mais, au tems où nous ſommes,

On eſt forcé d'agir comme les autres hommes.

FLORAME.

Oh ! ſans doute. On vous a cauſé bien des tourmens ;
Car vous avez plaidé dans pluſieurs Parlemens.

LISIDAN.

Ma foi, jamais procès n'a donné plus de peines,
De Grenoble à Paris, & de Paris à Rennes :
Mais c'en eſt fait.

FLORAME.

Oui ; mais je vous tiens fort heureux
D'avoir pu rencontrer des amis en ces lieux.

LISIDAN.

J'en dois une partie aux ſoins d'un galant homme
De Nante.

FLORAME.

De Nante ?

LISIDAN.

Oui, de Nante.

FLORAME.

Et l'on le nomme ?

LISIDAN.

Sbroct.

FLORAME.

Sbroct

LISIDAN.

Oui. Pourquoi donc ?

FLORAME.

Eſt-il de vos amis ?

LISIDAN.

Au-moins, de m'en flatter je crois qu'il m'eſt permis;
Il me l'a témoigné de toutes les manieres :
Sa bourſe, ſa faveur, ſes amis, ſes prieres
Ne m'ont jamais manqué, quand j'en ai....

FLORAME.

C'eſt aſſez.
Eſt-ce depuis long-tems que vous le connoiſſez ?

LISIDAN.

Depuis cinq ou ſix mois, un frere d'alliance,
Que j'ai dans ce pays, m'en donna connoiſſance.

FLORAME.

Connoiſſez-vous Géraſte ?

LISIDAN.

Oui ; c'eſt ſon neveu.

FLORAME.

Bon.

LISIDAN.

Mais pourquoi ?

FLORAME.

Savez-vous qu'il ſe marie ?

LISIDAN.

Non.

FLORAME.

Sachez que ce Géraſte épouſe enfin ma niece.

LISIDAN.

En quel lieu ?

FLORAME.

Dans Paris.

LISIDAN.

Quelle eſt-elle ?

FLORAME.

Lucrece.

LISIDAN.

Je ne la connois point. Mais eſt-il à Paris,
Ce Géraſte ?

FLORAME.

Oui.

LISIDAN.

Ma foi, vous me rendez ſurpris :
S'il eſt vrai, faites donc qu'au plutôt je le voie.

FLORAME.

Vraiment, je prétends bien vous donner cette joie,
Et que vous nous tiriez d'un trouble aſſez fâcheux ;
Car, au lieu d'un Géraſte, il s'en préſente deux :
Jugez quel embarras....

LISIDAN.

C'eſt quelque fourberie :
Je ſaurai démêler cette ſupercherie ;
Et je veux, devant vous, pouſſer le fourbe à bout.
Sachons....

FLORAME.

Allons chez moi ; là, je vous dirai tout.

LISIDAN.

Allons ; car, en ce lieu, l'on eſt mal à ſon aiſe.

FLORAME.

J'entends des gens, allons.

(

SCENE II.

ARISTE, PHILIPIN.

PHILIPIN.

MAIS, qu'il ne vous déplaiſe, Monſieur....

ARISTE.

A mon deſſein ceſſe de réſiſter.

PHILIPIN.

Par votre empreſſement, vous allez tout gâter.
Quoi! courir chez Lucrece, en avoir la penſée,
Sans ſavoir de quel biais la choſe s'eſt paſſée,
C'eſt être, à mon avis, un homme peu ſenſé.
Poſſible, en ce moment, que tout eſt renverſé;
Ou bien que, ce Géraſte ayant tout dit au pere,
Lucrece a ſu d'abord raccommoder l'affaire:
Vous devez être inſtruit de cet événement,
Ou vous paſſeriez là pour un franc Allemand,
Ou pour un homme ſoul, qui, ſortant de débauche,
Quand on lui parle à droit, répond ſouvent à gauche.

ARISTE.

Il eſt vrai.

PHILIPIN.

Sans doute,...

ARISTE.

Oui.

PHILIPIN.

Car....

ARISTE.

Fort bien.

PHILIPIN.

Plaît-il ?

ARISTE.

Quoi ?

PHILIPIN.

Donc, en vous conſeillant, vous vous raillez de moi ?
Quand Géraſte, parlant ſur la mort de ſon pere,
Vous a preſque, tantôt, obligé de vous taire,
Vous étiez, pour le moins, à demi confondu :
Je ſais qu'effrontément vous avez répondu,
Que, pour vous, le hazard s'eſt rencontré propice :
Il n'eſt pas toujours ſûr qu'ainſi l'on réuſſiſſe.
Laiſſez, laiſſez, morbleu, naître l'occaſion,
Et ne vous jettez point dans la confuſion :
Autrement....

ARISTE.

Tu dis vrai.

PHILIPIN.

Quoi ! me railler encore ?
Morbleu ! je ſuis, Monſieur, une bonne pécore,
De tant me fatiguer à donner des avis
Qu'on écoute ſi mal, qui ſont ſi peu ſuivis !
A me taire à-préſent je ſaurai me contraindre.

ARISTE.

Pourquoi ?

PHILIPIN.

Pour rien.

ARISTE.

Dis-moi, de quoi peux-tu te plaindre ?
Je fais ce que tu veux.

PHILIPIN.

Tout de bon ?

ARISTE.

Tout de bon.

PHILIPIN.

A vos bontés, Monſieur, je demande pardon ;
Je ne le croyois pas.

ARISTE.

Tu vois comme on s'abuſe.
Mais vas-t-en chez Lucrece ; invente quelque ruſe,
Pour parler à Florence, ou bien....

PHILIPIN.

Je vous entends ;
C'eſt-à-dire, en deux mots, de bien prendre mon tems.

SCENE III.

FLORENCE, ARISTE, PHILIPIN.

PHILIPIN.

MAIS la voici qui vient, pour vous ôter de peine.

FLORENCE, *à Ariſte.*

J'allois chez vous, Monſieur.

ARISTE, *à Florence.*

Quelle affaire t'y mene ?

FLORENCE.

Pour vous faire ſavoir comme tout s'eſt paſſé.

ARISTE.

Dis-moi donc promptement.

FLORENCE.

Que vous êtes preſſé !
Entrez, vous le pourrez apprendre de Lucrece;
Elle eſt ſeule.

ARISTE, *la careſſant.*

Ma chere....

FLORENCE.

Ah ! treve de careſſe :
Entrez.

ARISTE.

Anſelme....

FLORENCE.

Anſelme eſt dans ſon cabinet,
Qui dort, ou qui travaille après quelque ſonnet.

ARISTE.

Quoi donc! il fait des vers?

FLORENCE.

Oui, c'eſt-là ſa marotte:
Comme beaucoup de gens, là-deſſus il radote.
Entrez.

SCENE IV.

FLORENCE, PHILIPIN.

PHILIPIN, *arrêtant Florence, & la careſſant.*

TU m'aimes?

FLORENCE.

Oui.

PHILIPIN.

Comment?

FLORENCE.

De tout mon cœur.

PHILIPIN.

Par quelque choſe, au moins, prouve-moi ton ardeur.

FLORENCE.

Par où? dis.

PHILIPIN.

Baiſe-moi.

FLORENCE.

Tu ris?

PHILIPIN.

Point.

FLORENCE.

Dans la rue!
Voudrois-tu que je fiſſe une telle bévue?

SCENE V.

ANSELME, PHILIPIN, FLORENCE.

ANSELME, *ſortant de ſa maiſon, à part.*

PRENONS l'occaſion de ſonder ce Valet.
(*à Florence.*)
Que fais-tu dans la rue? as-tu quelque ſecret?..;

FLORENCE.

Non, Monſieur.

ANSELME.

Rentre donc; ta Maitreſſe t'appelle.

FLORENCE.

J'y cours.
(*Elle ſort.*)

SCENE VI.

PHILIPIN, ANSELME.

PHILIPIN *va pour ſuivre Florence.*

ANSELME *l'appelle.*

Toi, viens ici. Dis-moi quelque nouvelle
De Sbroct.

PHILIPIN, *à part.*

(*haut.*)
Peſte! Monſieur, il eſt aſſez gaillard;
Sans ſa goutte, il ſeroit un jeune eſcarbillard.

ANSELME.

Eſt-il de bonne humeur?

PHILIPIN.

Il eſt toujours lui-même;
Hors ſa goutte, s'entend. Ah! Monſieur, qu'il vous aime!

ANSELME.

Je le ſais. Eſt-il gras?

PHILIPIN.

Il eſt aſſez joufflu.

ANSELME.

Eſt-il bien gros?

PHILIPIN.

Il eſt.... comme vous l'avez vu.

ANSELME.

Il peut être changé, depuis vingt ans.

PHILIPIN.

Sans doute;
Mais quand on voit les gens souvent....

ANSELME.

J'entends.

PHILIPIN.

Sa goutte....

ANSELME.

Je voudrois bien le voir.

PHILIPIN.

Il en dit tout autant.

ANSELME.

Avant que de mourir, je le rendrai content.
Penſe-t-il fort à nous?

PHILIPIN.

Il en parle ſans ceſſe:
On n'entend que les noms d'Anſelme & de Lucrece;
Il en dit....

ANSELME.

Qu'en dit-il?

PHILIPIN.

Hé! là.... Vous ſavez bien.

ANSELME.

Quoi?

PHILIPIN.

Vous faites, Monſieur, ſon unique entretien.

ANSELME.

Mais encor, qu'en dit-il qui ſoit ſi remarquable?

PHILIPIN.

Il dit que vous étiez débauché comme un diable;
Que vous faiſiez des tours enſemble. Hé?

ANSELME *rit.*

PHILIPIN.

Bon; j'entends.
Vous avez, autrefois, bien paſſé votre tems.
Que vous vous portez bien! l'agréable vieilleſſe!

ANSELME.

Ne t'a-t-il point conté de nos traits de jeuneſſe?

PHILIPIN.

Cent fois il a pris ſoin de m'en entretenir.

ANSELME.

Pour moi, j'ai grand plaiſir à m'en reſſouvenir.
Là, conte-m'en quelqu'un.

PHILIPIN, *bas, à part.*

Que lui ferai-je croire?
(*haut.*)
Mais il me faut, Monſieur, les remettre en mémoire.

ANSELME.

Vas, vas, je t'aiderai.

PHILIPIN, *à part.*

Que lui dire?

ANSELME.

Hé ?

PHILIPIN, *haut.*

Monſieur ;
Quand ſa goutte le quitte, & qu'il eſt ſans douleur ;
Il en dit.... Mais auſſi, quand ſa goutte le preſſe,
Cette chienne de goutte eſt une goutte....

ANSELME.

Ah ! ceſſe
De parler de ſa goutte.

PHILIPIN.

O maudit entretien !

SCENE VII.

FLORENCE, ANSELME, PHILIPIN.

FLORENCE, *à Philipin.*

VIENS parler à ton Maître ; il te demande ; viens.

ANSELME, *à Florence.*

(*à Philipin.*)
Il y va. Mais acheve.

PHILIPIN.

Hé ! je n'y ſerai guere !
(*à Florence, bas.*)
Je reviens à l'inſtant. Tu me tires d'affaire ;

Et m'obliges beaucoup.

FLORENCE, *bas à Philipin.*

Je le fais tout exprès.

SCENE VIII.

ANSELME, *ſeul.*

JE veux queſtionner ces Meſſieurs les Valets ;
Les prendre tour-à-tour, puis les mettre en matiere ;
Et les faire jaſer de la bonne maniere.

SCENE IX.

FLORAME, LISIDAN, ANSELME.

FLORAME, *à Liſidan.*

VOILA votre beau-frere. On vous trouve à propos :
Pourroit-on en ſecret vous dire quatre mots ?
(*à Anſelme.*)

ANSELME, *à Florame.*

Je ſuis ſeul en ce lieu ; la plaiſante demande !

FLORAME.

Hé ! ne raillez pas tant, la faute n'eſt pas grande.
Nous écouterez-vous ?

ANSELME.

Oui-dà, de tout mon cœur.

FLORAME.

Nous venons en ce lieu, pour vous tirer d'erreur.

ANSELME.

Soyez les bien venus.

FLORAME.

Monſieur vient de Bretagne,
Et vous éclaircira.

ANSELME.

Que le Ciel l'accompagne!
Connoîtroit-il Géraſte?

FLORAME.

Oui, fort, & Sbroſt auſſi.

ANSELME, *à Liſidan.*

Vous pouvez donc, Monſieur, nous tirer de ſouci.
Savez-vous la raiſon de notre inquiétude?

LISIDAN.

Oui, je ſais le ſujet de votre incertitude
Touchant le vrai Géraſte.

ANSELME, *montrant Florame.*

Il vous a donc conté?...

LISIDAN, *à Anſelme.*

Oui; mais je viens ici montrer la vérité,
Et confondre l'auteur d'un ſi noir artifice.

FLORAME.

On devroit le punir d'un rigoureux ſupplice.

LISIDAN.

Pour Sbroſt & ſon neveu....

ANSELME.

Sont-ils de vos amis ?

LISIDAN.

Pour moi ſouventes-fois ils ſe ſont entremis ;
Ainſi je ne dois pas ſouffrir qu'on les affronte.

ANSELME.

De vos ſoins obligeans je leur rendrai bon compte.

FLORAME, *à Anſelme.*

Verrons-nous ces Meſſieurs ?

ANSELME.

Oui ; l'un d'eux eſt chez moi ;
Et l'autre....

SCENE X.

GÉRASTE, *dans le fond du théâtre*, FLORAME, LISIDAN, ANSELME.

ANSELME.

LE voici.

LISIDAN.

Mais celui que je vois
Eſt, ſans doute, Géraſte.

ANSELME.

Eſt-il vrai ?

LISIDAN.

C'eſt lui-même;
D'en douter, c'eſt lui faire une injuſtice extrême.

GÉRASTE, *à Anſelme.*

(*à Liſidan.*)
Je venois vous chercher.... Liſidan en ce lieu!
Comment va le procès?
(*Il embraſſe Liſidan.*)

LISIDAN, *à Géraſte.*

Fort bien, graces à Dieu.

GÉRASTE.

J'en ſuis ravi. Sachez que....

LISIDAN.

Je ſais votre affaire;
Et je viens, tout exprès, débrouiller ce myſtere.
Un autre, m'a-t-on dit, prend votre même nom;
Je veux pouſſer à bout ce joli compagnon,
Et lui montrer encor....

GÉRASTE.

Je vous ſuis redevable
De tant de ſoins.

LISIDAN.

Ma foi, le trait eſt admirable.

GÉRASTE.

Comment l'avez-vous ſu?

LISIDAN.

Vous le ſaurez tantôt.

FLORAME.

Pour le fourbe, on devroit l'étriller comme il faut.

LISIDAN.

Il le mérite bien : mais voyons ſon viſage.

ANSELME.

Je m'en vais l'appeller, Géraſte ! Or ſus, je gage
Qu'avecque ſes raiſons il vous étonnera,
Et qu'il vous....

LISIDAN.

Nous verrons comme il s'en tirera ;
Faites-le donc venir.

ANSELME, *à ſa porte, appelle.*

Géraſte !

SCENE XI.

ARISTE, LISIDAN, ANSELME, GÉRASTE, FLORAME, PHILIPIN.

ARISTE.

QUI m'appelle ?

ANSELME, *à Ariſte.*

C'eſt moi, pour vous apprendre une grande nouvelle.

ARISTE, *à Anſelme.*

Quelle eſt-elle ?

ANSELME, *l'amenant par le bras.* (*à Liſidan.*)

Venez. Le voici.

LISIDAN, *le regardant.*

C'eſt mon fils.

ANSELME.

Votre fils ?

LISIDAN.

Oui, mon fils.

PHILIPIN, *bas, à part.*

Ah ! voici bien le pis.

Tout eſt perdu.

ARISTE, *à Liſidan.*

Mon pere....

FLORAME.

Et quoi donc ! c'eſt Ariſte,
Et Philipin auſſi.

PHILIPIN.

Que le Ciel nous aſſiſte !

LISIDAN, *à Ariſte.*

Pourquoi changer de nom, mon fils, & hautement
Vouloir être Géraſte, & nous faire un roman ?
Quel deſſein vous oblige à ces métamorphoſes ?

ARISTE.

J'aurois tort, à-préſent, de déguiſer les choſes.
L'amour à ce deſſein a ſu contribuer ;
J'aime, j'aime Lucrece, il le faut avouer :
Pour l'ôter à Géraſte, & la rendre ma femme,
Je faiſois ce qu'a pu me ſuggérer ma flamme ;
J'ai, pour y réuſſir, employé mon pouvoir :
Mais Lucrece, en un mot, aime trop ſon devoir.
Elle veut m'épouſer ; mais, malgré cette envie,
Pour contenter ſon pere, elle ſe ſacrifie ;
Contre ſes ſentimens, elle prend un époux
Qu'elle ne ſauroit voir ſans ſe mettre en courroux.
Cependant, admirez : dans ce ſort qui l'accable,
Ce que j'ai pu gagner ſur cet objet aimable,
Eſt d'avoir ſeulement, pour payer mon amour,
Différé ſon hymen juſqu'à votre retour.
De mon déguiſement voilà la ſeule cauſe.

LISIDAN, *à Ariſte,*

Qu'eſpérer, ſi ſon pere à ~~ſes~~ deſirs s'oppoſe ?

GÉRASTE, *à Ariſte.*

Si bien, à vous ouïr, que Lucrece me hait

ARISTE, *à Géraſte,*

Sans doute.

GÉRASTE.

Il lui faut peindre un homme à ſon ſouha
Que trouve-t-elle donc à dire à ma figure ?

ARISTE.

Vous ne lui plaiſez pas.

GÉRASTE.

C'eſt donc là l'enclouure ?

ARISTE.

Oui.

GÉRASTE.

D'un mépris ſi grand je ſaurai me venger :
Je la veux épouſer, pour la faire enrager.

FLORAME, *à Anſelme.*

Hé ! vous ne dites rien ? quel grand ſoin vous occupe
Avouez, maintenant, que vous êtes bien dupe ;
Que votre fille, enfin, trop féconde en détours,
Vous en a ſu donner, pour ſervir ſes amours.

ANSELME.

Il la faut écouter. Lucrece !

SCENE XII.

LUCRECE, ANSELME, ARISTE, LISIDAN, GÉRASTE, FLORAME, PHILIPIN, FLORENCE.

LUCRECE, *de dedans la maiſon.*

HÉ BIEN?

(*elle entre ſur la ſcene.*)

ANSELME, *à Lucrece.*

Ma fille;
Quel déſordre aujourd'hui vois-je dans ma famille?
Vous aimez donc Monſieur? &, pour mieux m'attraper,
Par luſi, ſous un faux nom, vous me laiſſez tromper!
Vous m'en faites la dupe, & ſouffrez....

LUCRECE, *à Anſelme.*

Moi, mon pere!

ANSELME.

Oſeriez-vous encor ſoutenir le contraire?

ARISTE, *à Lucrece.*

Madame, il n'eſt plus tems de rien diſſimuler;
Mon pere, que voilà, m'a forcé de parler;
J'ai tout dit.

ANSELME.

Là, réponds. Quoi! ton cœur en ſoupire?

LUCRECE.

J'aime Ariſte, il eſt vrai, puiſqu'il faut vous le dire;

Pour ne vous point cacher les choſes aujourd'hui,
Je voudrois de bon cœur que je puſſe être à lui.
Mais, las! je ſais trop bien que, pour vous ſatisfaire,
Je dois prendre Géraſte, & ſuis prête à le faire.
C'eſt-à-vous, là-deſſus, à diſpoſer de moi,
Et voir auquel des deux il faut donner ma foi.

GÉRASTE, *à Lucrece.*

Vous me haïſſez donc, Madame la coquette?
Je ne veux point de vous, c'eſt une affaire faite.

ANSELME, *à Géraſte.*

Quoi donc! vous....

GÉRASTE, *à Anſelme.*

En un mot, c'eſt un point réſolu.
Je vois trop qu'en idée on me feroit cocu.
Que ferois-je du corps, quand Monſieur auroit l'ame?
Je conſens de bon cœur qu'il la prenne pour femme;
Mais à condition de mander, s'il vous plaît,
A mon cher oncle Sbroſt la choſe comme elle eſt.

FLORAME, *à Géraſte.*

Votre demande eſt juſte.

GÉRASTE.

Au moins, il me le ſemble.

ARISTE, *à Liſidan.*

Mon pere....

LISIDAN, *à Ariſte.*

Je conſens que le Ciel vous aſſemble;
Et donne, pour cela, quatre-vingt mille écus.

ARISTE, *à Anſelme.*

Monſieur....

FLORAME, *à Anſelme.*

Vous devez bien répondre là-deſſus.

ARISTE.

Accordez-moi Lucrèce.

ANSELME, *à Ariſte.*

Allez, je vous la donne.

ARISTE.

Pardonnez-nous auſſi, Monſieur.

ANSELME.

Je vous pardonne.

ARISTE.

De bon cœur?

ANSELME.

De bon cœur; & je veux que, demain,
Dans le Temple, à mes yeux, vous lui donniez la main.
Êtes-vous ſatisfait?

ARISTE.

Ah! Monſieur, quelle grace!

LUCRECE, *à Anſelme.*

Souffrez, pour un tel bien, qu'ici je vous embraſſe,
Mon pere, & qu'à vos pieds....

ANSELME, *la relevant.*

Je ne ſuis point fâché,
Et m'en tiens, pour ce coup, quitte à fort bon marché.
Ariſte, de grand cœur, je vous reçois pour gendre.

ARISTE.

Après un tel aveu, je n'ai rien à prétendre.

(*à Lisidan.*)
Mais quel bonheur pour moi vous fait trouver ici?

LISIDAN,

Vas, tantôt, là-dessus, tu seras éclairci.

ANSELME, *à Lisidan.*

Entrons chez moi: venez.

LISIDAN, *faisant des cérémonies.*

Mais....

ANSELME.

Entrez sans scrupule.

SCENE XIII, *& derniere.*

KERLONTE, LISIDAN, ANSELME, FLORAME, ARISTE, GÉRASTE, PHILIPIN, LUCRECE, FLORENCE.

ANSELME, *voyant Kerlonte.*

(à Kerlonte.)

VOICI l'autre. Monſieur, ſans un grand préambule,
Voilà le vrai Géraſte : il conſent, de bon cœur,
De retourner à Nante, épouſer votre ſœur.

KERLONTE.

Si la choſe eſt ainſi, j'ai fait quelque fortune,
Qu'avec joie, entre nous, je veux rendre commune.

GÉRASTE, *à Kerlonte.*

Il n'eſt rien de plus vrai, je ſuis ce qu'on vous dit :
J'aime, j'aime Irénée, & cela ſeul ſuffit.

KERLONTE.

Meſſieurs, ſur ſa parole, oſerai-je le croire ?
Car....

ANSELME.

Entrez avec nous, on vous dira l'hiſtoire.

PHILIPIN, *tirant ſon Maître.*

Quoi donc ! en ce grand jour, Florence & Philipin,
Quand vous vous ſoulerez, enrageront de faim ?

FLORENCE.

En effet.

ARISTE, *à Philipin.*

Je t'entends.

ANSELME, *à Ariſte.*

Que dit-il ?

ARISTE, *à Anſelme.*

Pour partage,
Il vous demande auſſi Florence en mariage.

ANSELME.

Hé bien, je la lui donne.

LISIDAN.

Et moi, cinq cents écus.

PHILIPIN.

C'eſt bien peu, pour me mettre au nombre des cocus.

FIN.

LE SOUPÉ MAL-APPRÊTÉ.

COMÉDIE;

Jouée pour la premiere fois en Juillet 1669.

AU LECTEUR.

QUOIQUE cette petite Piece ait été repréſentée dans un tems peu favorable pour la comédie, elle n'a pas laiſſé d'avoir un peu de réuſſite, & d'être applaudie de la plus grande partie de ceux qui l'ont vue ſur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne. Quantité de gens, qui ſans doute ont été trop favorablement prévenus pour elle, en ont trouvé l'invention particuliere, la conduite aſſez raiſonnable, la verſification naturelle, &, ſur-tout, purgée de ces baſſes expreſſions qui, d'ordinaire, ſont remplies de quolibets, ou de ces ſales équivoques, capables de donner du dégoût à l'honnête-homme, & de cauſer de l'indignation au beau Sexe. Après un jugement ſi avantageux, j'ai cru que je pouvois hazarder ſur le papier ce qui n'a voit pas déplu à la repréſentation. S'il arrive que quelque Lecteur ſe chagrine

n'y point rencontrer de ces grands Vers forts & pompeux, je le prie, avant que de me condamner, de conſidérer que la matiere ne le demande pas; que c'eſt une Piece d'un Acte, où l'on n'a pas la liberté de s'étendre; & que les Vers qui content naturellement un ſujet, ne coûtent pas moins à l'imagination que ceux qui ſont remplis de grands mots, & qui ſouvent, avec toute leur pompe, ne ſignifient que très-peu de choſe. La raiſon qui fait que ces ſortes de Vers ne donnent pas moins de peine à tourner que les autres, eſt que l'imagination, étant ſeulement attachée à rendre compte des choſes arrivées hors de la vue des Spectateurs, ou à faire naître, ou à débrouiller quelques incidens, ou bien à faire venir quelque Acteur ſur la Scene, n'a pas la même chaleur que quand elle eſt échauffée par le mouvement de quelque paſſion: en cet état, elle eſt lente dans ſes productions; elle n'eſt point excitée par les grands ſentimens; les idées qui l'occupent ne lui préſentent rien d'élevé; au contraire,

elles ſont toutes ſimples, & ne demandent que très-peu de diſcours, & beaucoup de naïveté. J'oſe bien dire que, dans l'*Amant qui ne flatte point*, il y a d'aſſez beaux Vers; mais, comme c'eſt une Comédie de cinq Actes, il ne m'a pas été difficile d'y trouver leur place.

ACTEURS.

VALERE, Amant de Célide.
LISIMON, Ami de Valere.
CÉLIDE.
CIDALISE,
LE FRERE de Célide, Ami de Valere.
DORISE, Suivante de Célide.
LISETTE, Suivante de Cidalise.
PHILIPIN, Valet de Valere.
UN SERGENT.
LE TRAITEUR.

La Scene eſt à Paris.

LE SOUPÉ MAL-APPRÊTÉ, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

VALERE, PHILIPIN.

VALERE.

REposons-nous un peu : ma foi, je ſuis bien las ;
Et, pour me rendre ici, j'ai bien perdu des pas.

PHILIPIN.

Parbleu ! vous m'avez bien taillé de la beſogne ;
Pour venir au quartier de l'Hôtel de Bourgogne !
Hé ! pourquoi juſqu'ici, du fauxbourg Saint Germain ;
Avoir fait tant de tours & de retours en vain ?
Ma foi, tous ces détours me mettent hors de gamme.

Paſſer ſur le Pont-Neuf, puis au pont Nôtre-Dame;
Se rendre au Châtelet, puis rebrouſſer chemin;
Gagner, par divers lieux, la rue Saint Martin;
Entrer dans une porte, en ſortir tout-à-l'heure;
Plus bas d'un étranger demander la demeure,
Puis paſſer bruſquement au travers d'un tripot;
Et tout cela, Monſieur, ſans me dire un ſeul mot!
Ce qui m'a fait encore avaler des couleuvres,
Eſt ce long entretien avec tous ces Manœuvres,
Dans ce grand bâtiment où vous êtes entré:
Tout ce qu'ils vous diſoient étoit à votre gré;
Car vous y répondiez d'un ton fort amiable.
Quant à moi, cependant, je peſtois comme un diable;
De vous voir hautement louer ce grand logis,
Et dire que le Maître étoit de vos amis;
Puis, de ce bâtiment admirant la ſtructure,
Applaudir le Maçon, vanter l'architecture,
Et ſortir par derriere, après cet entretien:
Qui diable, à tout cela, pourroit comprendre rien?

VALERE.

Le chemin que j'ai fait eſt plaiſant & bizarre.

PHILIPIN.

Des pas de Philipin vous n'êtes point avare.
Mais ne ſaurai-je point pourquoi tout ce tracas?
Pourquoi tant de détours?

VALERE.

Quoi! tu ne le ſais pas?

PHILIPIN.

Non; je ſais ſeulement que, comme un vrai fantaſque,
En de certains momens, vous couriez comme un Baſque;
Pour deviner le reſte, il faut être ſorcier.

VALERE.

Chaque détour étoit pour fuir un créancier:
Ne les as-tu point vus?

PHILIPIN.

Ah! non, je vous proteſte;
J'étois, dans ce tracas, embarraſſé de reſte;
Je craignois tellement de vous perdre à tous coups;
Que je n'ai pas levé les yeux de deſſus vous.

VALERE.

Jamais, pour un ſeul jour, je n'en vis tant paroître.

PHILIPIN.

La tricherie, enfin, va toujours à ſon maître:
Après les avoir fait courir de jour en jour,
Ils vous ont fait auſſi courir à votre tour.
En avez-vous tant vu?

VALERE.

J'en ai vu plus de trente.

PHILIPIN.

La face de ces gens eſt toujours chagrinante.

VALERE.

L'aſpect des créanciers eſt une viſion
Qui nous cauſe toujours un peu d'émotion:
Il faut, à leur abord, trouver quelque défaite:
J'aime mieux, devant eux faire au plutôt retraite;
Que de me voir contraint à dire: « Excuſez-moi,
» Je vous contenterai, lorſque j'aurai de quoi;
» Je ſuis au déſeſpoir de ne le pouvoir faire.
» Dans quelque tems d'ici, je conclus une affaire
» Qui doit me rapporter de quoi vous bien payer;
» J'aurai ſoin, auſſi-tôt de vous en envoyer;

» Enſuite nous ferons quelque nouveau commerce ».
A-peu-près, de ces mots, c'eſt ainſi qu'on les berce:
Et s'ils n'écoutent point ces promeſſes en l'air,
Alors il faut ſe taire, & les laiſſer parler,
Souffrir de telles gens le murmure & les plaintes,
D'un reproche incommode eſſuyer les atteintes,
Se faire, à les entendre, un violent effort,
Et ſe dire, après tout: « Qui doit, a toujours tort »:
Ainſi, pour éviter leur plainte & leur murmure,
Ou n'être pas réduit à faire une impoſture,
J'aime bien mieux les fuir par cent & cent détours,
Que fourber, ou ſouffrir leurs chagrinans diſcours.

PHILIPIN.

Puiſque vous craignez tant leurs fâcheuſes paroles,
Pourquoi perdre à trois dés, l'autre jour, cent piſtoles?
Il falloit leur donner, & non pas les jouer.

VALERE.

J'aurois mieux fait, ſans doute, il le faut avouer;
Mais c'en eſt fait.

PHILIPIN.

Dans peu, je vous tiens hors d'affaire;
Par l'argent que vous doit apporter votre pere:
Le bon-homme à propos vient à notre ſecours.

VALERE.

Il doit, tout au plus tard, arriver dans dix jours.

PHILIPIN.

Que faire, cependant? Nous n'avons pas le double.

VALERE.

Plus j'y penſe, morbleu! plus mon chagrin redouble;
Car j'ai promis, ce ſoir, de donner à ſouper.

PHILIPIN.

Où ?

VALERE.

Chez moi.

PHILIPIN.

Là-dessus, vous pourrez vous tromper;
Les gens qui sont priés, pourront mâcher à vuide.
Mais à qui ce soupé, s'il vous plaît ?

VALERE.

A Célide.

PHILIPIN.

Bon ! vous vous moquez.

VALERE.

Point; je te dis vrai.

PHILIPIN.

Bon ! bon !

VALERE.

Quoi ! tu m'en blâmes ?

PHILIPIN.

Point. Oh ! vous avez raison.
Que lui donnerez-vous ? vous lui ferez grand'chere ?

VALERE.

Oui.

PHILIPIN.

Vous deviez aussi prier Monsieur son frere.

VALERE.

Il venoit de sortir.

PHILIPIN.

Ma foi, tant mieux pour lui ;
Peut-être il pourroit bien ne souper d'aujourd'hui.

VALERE.

Pourquoi ?

PHILIPIN.

Pourquoi ? Morbleu ! nous n'avons pas la maille ;
Ni plus de crédit.

VALERE, *riant.*

Bon !

PHILIPIN.

Vous croyez que je raille ?
Traiteur, Confiturier, Rôtisseur, Pâtissier,
Fruitier, Limonadier, Boulanger, Épicier,
Pour nous, chez ces gens-là, le crédit est au diable ;
Et mon aspect pour eux est un monstre effroyable.
Bien loin de perdre au jeu, vous deviez les payer :
Cent affronts tous les jours il me faut essuyer :
Mais je ferois comme eux, si j'étois en leur place.
Je les verrai dans peu me sauter à la face ;
Car ils prônent toujours que c'est sur mes beaux mots
Qu'ils ont donné leur bien, & qu'ils ont fait les sots.

VALERE.

Mais, dans peu....

PHILIPIN.

Ce dans peu, pour eux, n'est qu'une fable ;
Ils nous tiennent tous deux plus fourbes que le diable.
D'ailleurs, à notre auberge où nous allons manger,
Sur l'argent, à tous coups, ils me font enrager :
Le maître, les valets, la fille & la maitresse,

Sur ce chapitre-là, me tourmentent ſans ceſſe;
Et je crains qu'à la fin, une mauvaiſe humeur
Ne nous faſſe dîner, ou bien ſouper par cœur.

VALERE.

Qu'ils ſe donnent du moins un peu de patience.

PHILIPIN.

C'eſt trop long-tems pour eux conter la même chance;
Ils veulent de l'argent.

SCENE II.

LISIMON, VALERE, PHILIPIN.

PHILIPIN, *bas.*

MAIS voici Liſimon;
Il lui faut emprunter....

VALERE, *bas.*

C'eſt aſſez, j'entends.

PHILIPIN, *bas.*

Bon.

LISIMON, *à Valere.*

Je venois te chercher.

VALERE, *à Liſimon.*

Si c'eſt pour ton ſervice,
Parle-moi franchement; j'agis ſans artifice.
As-tu beſoin de moi?

LISIMON.

Je te ſuis obligé.

VALERE.

Dis-moi, quelque faquin t'auroit-il outragé ?
Parle, je ſuis à toi.

LISIMON.

Je te rends mille graces.

VALERE.

Vois-tu ! je ne ſuis point de ces gens à grimaces.

LISIMON.

Oh ! je le ſais fort bien.

VALERE.

Je ſuis franc.

LISIMON.

Je le crois.
Tu peux, avec raiſon, en croire autant de moi ;
Je te ſuis tout acquis.

VALERE.

Je n'en ſuis point en peine.
Laiſſons ces complimens ; dis-moi ce qui t'amene.

LISIMON, *riant.*

Volontiers.

PHILIPIN, *à part.*

Écoutons.

LISIMON.

Je viens pour t'avertir
Que, ce ſoir, avec toi, je veux me divertir.

VALERE.

Je ne puis pour ce ſoir ; car j'attends compagnie.

LISIMON.

Je le ſais : mais Célide eſt ſans cérémonie :
Elle-même m'a dit qu'elle ſoupoit ici,
Et m'a ſollicité de m'y trouver auſſi.
Je t'en viens avertir, de crainte de ſurpriſe ;
Elle m'a dit auſſi d'amener Cidaliſe.

PHLIPIN, *à part.*

Courage !

LISIMON.

Qu'en dis-tu ?

VALERE.

Je n'en ſuis point fâché.

LISIMON.

Je me ſens aujourd'hui l'humeur d'un débauché :
Je veux me réjouir, pour bannir de mon ame
Un importun chagrin.

VALERE.

Eſt-ce pour quelque Dame ?

LISIMON.

Non.

PHILIPIN, *bas à Valere.*

Songez-vous donc... ?

VALERE, *bas à Philipin.*

(*à Liſimon.*)

Oui, Mais d'où vient ton chagrin ?

LISIMON.

J'ai perdu mon argent.

PHILIPIN, *à part.*

Serviteur au feſtin;
Il n'eſt plus queſtion maintenant de demande.

VALERE, *à Liſimon.*

J'en ſuis fâché. Dis-moi, ta perte eſt-elle grande?

LISIMON.

Eh!... non; mais j'ai penſé quaſi devenir fou;
J'ai perdu, ſans gagner, juſques au dernier ſou.

PHILIPIN, *à Valere.*

Offrez-en à Monſieur.

LISIMON.

Ah! non; je lui rends graces.

PHILIPIN, *à Liſimon.*

Parlez; Monſieur n'eſt point de ces gens à grimaces;
Il eſt franc.

LISIMON.

Je le ſais. Adieu, juſqu'à ce ſoir;
Nous viendrons de bonne heure.

VALERE.

Adieu.

PHILIPIN, *faiſant la révérence.*

Juſqu'au revoir.

SCENE III.

VALERE, PHILIPIN.

VALERE, *regardant Philipin qui ne branle pas.*

HÉ BIEN! veux-tu ſonger à me ſortir d'affaire?

PHILIPIN.

Moi, Monſieur?

VALERE.

Oui.

PHILIPIN.

Parbleu! je ne ſaurois qu'y faire;
Car j'ai de mon adreſſe épuiſé tout le fond.

VALERE.

Tu veux donc qu'aujourd'hui je reçoive un affront?
Et que Célide encor, pour cette bagatelle,
Durant un mois entier, me gronde & me querelle?
Car tu ſais que ſouvent ſon eſprit emporté
Se cabre, pour un rien, juſqu'à l'extrémité.
Mais au moins, là-deſſus, réponds-moi quelque choſe.

PHILIPIN.

De tout cela, Monſieur, je ne ſuis point la cauſe;
Je voudrois, de bon cœur, pouvoir vous ſoulager.

VALERE.

Tu me ſoulageras, en cherchant à manger.

PHILIPIN.

C'eſt tems perdu, Monſieur; le monde eſt inflexible.

VALERE.

Mais, pour me contenter, fais au moins ton poſſible!

PHILIPIN.

Venez avecque moi, vous verrez ſi je ments;
Et je veux, de grand cœur, ſouffrir mille tourmens;
Si ce que je vous dis ſe trouve une chimere.

VALERE.

Mais que dire à Célide, & comment s'en défaire?

PHILIPIN.

Feignez d'être malade, & mettez-vous au lit.

VALERE.

En cette occaſion, tu manques bien d'eſprit.
Ils viendront pour ſavoir quelle eſt ma maladie;
Et faire, par leurs ſoins que l'on y remédie;
Puis, me trouvant ſans fievre, & ſans aucun danger;
Au ſoupé, de nouveau, ce ſeroit m'engager;
Outre qu'à déguiſer je ſuis fort mal-habile.

PHILIPIN.

De feindre quelque mal il n'eſt pas difficile.

VALERE.

Non; mais de feindre ainſi, c'eſt l'emploi d'un faquin.

PHILIPIN.

Morbleu! faites venir un fameux Médecin;
Après, laiſſez-le faire: aidez au ſtratagême,
Il vous rendra malade, en dépit de vous-même;
Avecque la ſaignée il en aura raiſon.

VALERE.

Tu ſais que je la crains bien plus que le poiſon.

PHILIPIN.

PHILIPIN.

D'accord. Si vous feigniez de vous être allé battre,
Je m'en irois chez eux faire le diable à quatre,
Dirois qu'un inconnu vous a fait un appel.

VALERE.

Un homme comme moi pourroit feindre un duel ?
Il y va de ma gloire ; &, d'ailleurs, cette feinte
Cauſeroit à Célide une ſenſible atteinte ;
L'amour qu'elle a pour moi pourroit l'inquiéter.

PHILIPIN.

Bon ! bon ! continuez, vous allez tout gâter.
Je vois bien, vous voulez être homme de parole :
Ce deſir eſt fort beau, quand on a la piſtole ;
Mais il ne ſert de rien, alors qu'on ne l'a pas.

VALERE.

Si faut-il, cependant, me tirer d'embarras.

PHILIPIN.

Oh ! pour vous en tirer, il faudroit des miracles :
Vous-même à mes conſeils vous mettez des obſtacles.

VALERE.

Point ; je n'agirai plus que par tes ſentimens.

PHILIPIN.

Ne m'embarraſſez point par vos raiſonnemens.
Allez, laiſſez-moi faire ; il me vient une idée,
Par où je tiens déjà la bécaſſe bridée.

VALERE, *avec empreſſement.*

Dis-la-moi.

PHILIPIN

Je n'ai garde.

VALERE.

Hé ! pourquoi me cacher...?

PHILIPIN.

Je ne la dirai point : vous avez beau prêcher,
Vous n'en apprendrez rien, qu'après la choſe faite.

VALERE.

Mais enfin, ſi c'étoit quelque ſotte défaite...?

PHILIPIN.

Hé ! non.

VALERE.

Mais raiſonnons....

PHILIPIN.

Ah ! ne raiſonnons plus ;
Ventrebleu ! quittez-là vos raiſons de bibus.

VALERE.

A tout ce que tu veux il faut donc me ſoumettre ?

PHILIPIN.

Il falloit raiſonner avant que de promettre,
Et ne pas, ſans biſcuit, s'embarquer follement.
Morbleu ! de quoi vous ſert votre grand jugement ?
Laiſſez-moi ſeul.

VALERE.

Pourtant....

PHILIPIN.

Hé ! laiſſez-moi, vous dis-je ;
Votre diſcours, ici, m'importune & m'afflige.
Rentrez.

VALERE.

Je ne veux pas....

PHILIPIN, *allant au fond du Théâtre.*

Oh ! pour moi, je vous fuis.

VALERE.

Rentrons ; il faut ſouffrir, en l'état où je ſuis.

SCENE IV.

PHILIPIN, *ſeul.*

OR çà, voyons un peu ſi ce que je projette
Peut être apparemment une honnête défaite.
(*Après avoir un peu rêvé.*)
Oui ; rien, ſelon mon ſens, n'eſt mieux imaginé ;
Et, ſans cela, mon Maître alloit être berné.
Ah ! qu'un Valet d'eſprit eſt une belle choſe !
Il ſait répondre juſte à ce qu'on lui propoſe ;
Et, ſi pour quelqu'affaire il faut un prompt ſecours,
Dans les occaſions on le trouve toujours.
Quelque jour, à mon tour, je prétends être Maître ;
Mais je veux un Valet qui ſache ſe connoître :
Il ne coûte pas plus d'avoir un bon cheval,
Que d'avoir à nourrir un méchant animal.
Si mon Maître, après tout, dedans cette occurrence,
Eût eu quelque Valet de peu d'intelligence,
Où diable en ſeroit-il en cette extrémité ?
(*Branlant la tête.*)
Ma foi... Mais achevons ce que j'ai projetté.
(*Il frappe à la porte de Célide.*)

SCENE V.

DORISE, PHILIPIN.

DORISE, *ouvrant.*

AH! c'eſt toi? Que veux-tu?

PHILIPIN.

Parler à ta Maitreſſe.

DORISE.

A Célide?

PHILIPIN.

A qui donc?

DORISE.

Eſt-ce affaire qui preſſe?

PHILIPIN.

Hé! non pas.

DORISE.

Voudrois-tu m'apprendre ce que c'eſt?

PHILIPIN.

Oui; tu ſais que toujours je fais ce qui te plait.

DORISE.

Dis-le donc promptement; Célide va deſcendre.

PHILIPIN.

Je viens lui demander l'heure qu'on doit l'attendre;
Afin qu'à point nommé le ſoupé ſoit tout prêt;
Car mon Maitre, vois-tu! fait un fort grand apprêt.

DORISE.

Tant mieux; car, vois-tu bien! le grand feſtin me touche;

PHILIPIN.

Peſte! à ce mot de grand, l'eau te vient à la bouche.

DORISE.

Il eſt vrai.

PHILIPIN.

C'eſt aſſez.

DORISE.

Cela me ſatisfait:
J'aime qu'on ait grand air à tout ce que l'on fait;
J'ai le goût bon.

PHILIPIN.

J'entends; quoi que tu te propoſes;
Ton eſprit, en tous lieux, eſt pour les grandes choſes.
M'aimes-tu grandement? Expliquons-nous enfin.

DORISE.

Silence ſur l'amour, & parlons du feſtin.

PHILIPIN.

Le ſoupé ſera beau.

DORISE.

Vois-tu! je te déclare
Qu'à ſouper comme il faut, auſſi je me prépare.
Sur-tout, que nous ayons quelque vin de liqueur.

PHILIPIN.

Oui.

DORISE.

Fais faire un ragoût qui nous touche le cœur;

L'entremets fin, la biſque où le ris de veau nage;
Et je t'en aimerai quatre fois davantage.

PHILIPIN.

Si bien que ton amour eſt un amour gourmand;
Et, ſans tous ces ragoûts, ſerviteur à l'amant.

DORISE.

Point d'amour, ſans cela.

PHILIPIN.

Sans daube, entremets, biſque,
A t'entendre parler, notre amour court grand riſque.

DORISE, *le careſſant.*

Ce n'eſt pas qu'après tout, je n'aime tes appas.

PHILIPIN.

Après tout? J'entends bien; même après le repas.

DORISE.

Tu vas te chagriner, pour un mot de gogaille?

PHILIPIN.

Point.

DORISE.

Je t'aime toujours.

PHILIPIN.

Oui-dà! vaille que vaille.

DORISE.

J'entends Célide, paix.

PHILIPIN.

J'eſpere qu'à la fin....

SCENE VI.

CÉLIDE, DORISE, PHILIPIN.

CÉLIDE.

DORISE, que fais-tu ?

DORISE.

Je parle à Philipin.

CÉLIDE.

Que veut-il ?

DORISE.

Pour souper, il vient prendre votre heure.

CÉLIDE, *à Philipin.*

T'envoye-t-on exprès ?

PHILIPIN, *à Célide.*

Oui, Madame, ou je meure.

CÉLIDE.

Pour m'y rendre au plutôt, je ferai mon pouvoir.
N'as-tu rien davantage à me faire savoir ?

PHILIPIN.

Non; mais si j'osois.....

CÉLIDE.

Quoi ?

PHILIPIN *branle la tête.*

DORISE, *à Philipin.*

Pourquoi branler la tête ?
Parle-nous franchement, & ne fais point la bête.

PHILIPIN, *à Doriſe.*

Hé ! ce n'eſt rien.

DORISE.

Pourtant tu me parois fâché.
Ton Maître, pour quelque autre, a-t-il le cœur touché ?
Dis.

PHILIPIN.

Ah ! non, je t'aſſure.

CÉLIDE, *à Philipin.*

Hé bien ! je t'en veux croire ;
Mais d'où vient cette humeur & ſi ſombre & ſi noire ?

PHILIPIN, *à Célide.*

Votre ſeul intérêt me cauſe cette humeur ;
Et la choſe, en un mot, regarde votre honneur.

CÉLIDE.

Mon honneur !

PHILIPIN.

Oui.

CÉLIDE.

Comment ? dis.

DORISE.

Cela ne peut être.
Là, dis donc.

PHILIPIN.

Je crains trop qu'on le diſe à mon Maître.

CÉLIDE.

Dis, n'aye aucune peur.

PHILIPIN.

Me le promettez-vous ?

CÉLIDE.

Oui.

PHILIPIN.

Je ne puis ſouffrir que vous veniez chez nous,
Franchement.

CÉLIDE.

Hé ! pourquoi ?

PHILIPIN,

C'eſt que chacun en cauſe,

DORISE.

Si ce n'eſt que cela, c'eſt vraiment peu de choſe.

PHILIPIN.

L'autre jour, un voiſin qui vous en vit ſortir,
Lâcha mille propos d'aimer, de divertir ;
Bref, pour vous couper court, il me dit cent ſottiſes ;
Là-deſſus, auſſi-tôt, nous en vînmes aux priſes,
Et je finis la choſe avec cent coups de poing.

CÉLIDE.

Après ce que tu dis, je n'y retourne point.

DORISE, *à Célide.*

Nous n'irons pas ſouper ?

CÉLIDE, *à Doriſe.*

Non.

DORISE.

Pourquoi non, Madame ?

CÉLIDE.

Veux-tu que derechef un coquin me diffame ?

DORISE.

Son Maître vous attend avec de grands apprêts.

CÉLIDE.

Son Maître, là-dessus, prend peu mes intérêts ;
Devroit-il m'inviter d'aller à sa demeure,
Après ?...

PHILIPIN.

Il n'en sait rien, Madame, ou que je meure.
Peste ! s'il le savoit, ses voisins médisans
Dans peu, sur mon honneur, passeroient mal le tems.

CÉLIDE, *à Philipin.*

Il feroit ce qu'il doit.

PHILIPIN.

Oh ! Madame, sans doute ;
Là-dessus, il est homme à tout mettre en déroute.
J'ai toujours craint depuis, que vous vinssiez chez nous,
De peur qu'un de ces gens ne vous mît en courroux ;
Que, vous voyant entrer, leur médisante langue
Ne vous fît, en passant, quelque sotte harangue ;
Que mon Maître, à la fin, venant à tout savoir,
D'abord, pour vous venger, n'écoutât son devoir.
En ces occasions l'on frappe, l'on assomme ;
Et pour moins, bien souvent, il arrive mort d'homme.

CÉLIDE.

Pour moi, je ne veux pas causer un tel malheur.

DORISE, *à Philipin.*

Je te tiens là-dessus un aussi grand hableur....

CÉLIDE.

Enfin je n'irai point, la choſe eſt réſolue.

DORISE.

Puiſqu'ainſi, par raiſon, cette affaire eſt conclue;
Qu'il faſſe donc chez nous apporter le ſoupé.

CÉLIDE.

D'accord.

PHILIPIN, *à part.*

C'eſt à ce coup que je ſuis attrapé.

DORISE.

Par-là, vous évitez toute la médiſance:
Et vous ferez la choſe avecque bienſéance.

CÉLIDE, *après avoir rêvé.*

Je ne veux point ſouper; qu'on ne l'apporte pas.

DORISE.

D'où vient?

CÉLIDE.

Cela feroit un trop grand embarras.

DORISE.

Mais rien n'eſt plus aiſé.

CÉLIDE.

Mais je n'en veux rien faire;
Ceſſe de m'en parler.

DORISE.

Mais que dira Valere?
De toutes les façons, c'eſt trop le mépriſer.
Quel prétexte aurez-vous pour vous en excuſer?
Encor doit-on trouver une défaite honnête.

CÉLIDE.

Je feindrai, pour excuſe, un fort grand mal de tête.

DORISE.

Ce mal, à mon avis, viendra fort bruſquement.

PHILIPIN.

Ce mal aſſez ſouvent ſurvient en un moment;
C'eſt, à mon ſentiment, une valable excuſe:
Puis, je prendrai le ſoin d'appuyer cette ruſe.

CÉLIDE, *à Philipin.*

Songe bien...

PHILIPIN.

Là-deſſus, mettez-vous en repos.

DORISE, *à part.*

Je voudrois de bon cœur qu'on te brisât les os.

PHILIPIN, *à Célide.*

Mais, au moins, le ſecret?

CÉLIDE.

Vas, que rien ne t'alarme.

PHILIPIN.

Car j'aurois à ſouffrir un étrange vacarme.

CÉLIDE.

Hé! mon Dieu! là-deſſus, n'aye point de ſouci.

PHILIPIN.

Soit. Adieu donc.

CÉLIDE.

Adieu.

PHILIPIN, *à part.*

La choſe a réuſſi ;
Mon Maître eſt dégagé par cette fourberie.

SCENE VII.

CÉLIDE, DORISE.

CÉLIDE.

DORISE, qu'en crois-tu ?

DORISE.

Ce n'eſt que menterie,
Qu'un conte aſſurément qu'il a fait à plaiſir.
Que de m'en éclaircir, j'aurois un grand deſir !

CÉLIDE.

Je penſe que Valere a part au ſtratagême.

DORISE.

Tout de bon ?

CÉLIDE.

Tout de bon.

DORISE, *après avoir un peu rêvé.*

Je le penſe de même.
Philipin, de ſon chef, s'iroit-il ingérer
De rompre une partie & de vous cenſurer ?

CÉLIDE.

Le Maître & le Valet ont tramé cette piece ;
Mais je veux découvrir pourquoi cette fineſſe :

Je ne puis y penſer ſans me mettre en courroux;
Je ſens naître en mon cœur des ſentimens jaloux.
J'ai ſujet maintenant de douter de Valere;
Ce procédé, vois-tu! cache quelque myſtere.

DORISE.

Mais Valere vous aime.

CÉLIDE.

Hé! mon dieu! que fait-on?

DORISE.

Qui pourroit-il aimer?

CÉLIDE.

Tu ſais que Liſimon
Y doit ſouper, ce ſoir, avecque Cidaliſe.

DORISE.

Valere, de l'aimer, feroit-il la ſottiſe?

CÉLIDE.

Doriſe, on doit tout craindre, alors qu'on aime bien;

DORISE.

Oui, vous avez raiſon, & je ne dis plus rien.
Cidaliſe eſt jolie & ſouffre la fleurette,
Et paroît être fille à faire une amourette.

CÉLIDE.

Pour me guérir l'eſprit, j'y veux aller ſouper.

DORISE.

Ma foi, par ce moyen, on les peut attraper;
Obſerver leur grimace, étudier leur geſte....
Allons-y ſeulement, je me charge du reſte.

CÉLIDE.

Je crois qu'en me voyant, ils ſeront bien ſurpris.

DORISE.

Ah! que je vais tantôt pénétrer leurs eſprits,
Lire juſqu'en leurs cœurs, voir juſqu'au fond de l'ame,
Découvrir leurs ſecrets! Mais allons-y, Madame;
Je veux de Cidaliſe, afin de tout ſavoir,
Prendre à part la Suivante, & faire mon devoir.

CÉLIDE.

Aime-t-elle à jaſer?

DORISE.

C'eſt ſon vice ordinaire;
Sur ſon chapitre même elle a peine à ſe taire.
Elle eſt de ces eſprits qui, ſans conſidérer,
Se plaiſent à parler, médire & déchirer:
Quand l'occaſion s'offre, ils n'épargnent perſonne;
Ils paſſent par leur langue & la belle & la bonne;
L'honneur, le bien, le mal, tout ſe confond chez eux;
Et qui s'en ſauve enfin, n'eſt pas trop malheureux.

CÉLIDE.

Ces eſprits font ſouvent des ſottiſes extrêmes.

DORISE.

Ils parlent du prochain, ou bien parlent d'eux-mêmes;
Jamais ſur leurs diſcours nulle réflexion....

SCENE VIII.

LISETTE, CÉLIDE, DORISE.

CÉLIDE, *à Doriſe, montrant Liſette.*

LA voici.

DORISE, *à Célide.*

Bon.

CÉLIDE.

Sers-toi de cette occaſion.

DORISE.

Laiſſez-nous ſeulement, c'eſt une affaire faite.

CÉLIDE, *à Liſette.*

Que vois-je ? Ah ! c'eſt donc toi ? Qui t'amene, Liſette ?

LISETTE, *à Célide.*

Je viens vous avertir que Madame, ce ſoir,
Va ſouper chez Valere, & prétend vous y voir.

CÉLIDE.

Liſimon, de ma part, l'en a ſollicitée ?

LISETTE.

Au moins, de cet honneur Madame s'eſt flattée.

CÉLIDE.

L'honneur en eſt pour moi ; mais, Liſette, dis-lui
(*à Doriſe.*)
Qu'elle y ſoit de bonne heure. Adieu. Viens.

DORISE, *à Célide.*

Je vous ſuis ;
Madame.

SCENE IX.

DORISE, LISETTE.

DORISE.

HÉ-bien, Liſette ?

LISETTE.

Ah ! Doriſe, j'eſpere
Que ce ſoir, à ſoupé, nous ferons bonne chere.
N'eſt-ce pas ta penſée ?

DORISE.

Il n'en faut point douter.

LISETTE.

Valere eſt délicat, & ſait fort bien traiter.

DORISE.

Sans doute.

LISETTE.

Je l'eſtime, & j'aime ſa franchiſe.

DORISE.

Il a ſouvent, je crois, régalé Cidaliſe.

LISETTE.

Non pas ; mais l'autre jour il fit, en *in-promptu*,
Un merveilleux repas, qu'il nommoit *ambigu* ;
Rien n'étoit plus galant.... Enfin j'aime Valere ;

Et, dans tout ce qu'il fait, il a l'heur de me plaire!

DORISE.

Plaît-il à ta Maitreſſe autant comme il te plaît?

LISETTE.

Pour moi, ſur l'amitié, je ne ſais ce qu'elle eſt;
Je n'en puis que juger. Ma foi, hors elle-même,
Elle auroit de la peine à dire ce qu'elle aime.

DORISE.

Chacun croit cependant qu'elle aime Liſimon.

LISETTE.

Et moi, je n'en crois rien.

DORISE.

Tout de bon?

LISETTE.

Tout de bon.

DORISE.

Mais dis-m'en la raiſon.

LISETTE.

Elle s'eſt mis en tête
Que ſa beauté doit faire une illuſtre conquête;
Que l'époux qu'elle aura doit être grand Seigneur.

DORISE.

S'il eſt vrai, Liſimon lui touche peu le cœur.

LISETTE.

Certain fou, qui des gens dit la bonne aventure,
Lui fait de ſa fortune une heureuſe peinture;
Elle l'écoute enfin, & donne là-dedans.
Je voudrois, de ce fou, pouvoir caſſer les dents.

DORISE.

Il faut que ta Maitreſſe ait l'ame bien crédule,
Pour croire aux ſots diſcours d'un devin ridicule.

LISETTE.

Elle n'eſt pas l'unique ; & j'en ſais plus d'un cent
Qui, ſur ſes pronoſtics, en croyent bien autant.
Ce fou, par jour, au moins en dupe une douzaine :
D'aller en ſon logis, ces ſottes ont la peine ;
Et, comme homme important, ſe faiſant rechercher ;
Impoſe à leurs muſeaux la loi de ſe cacher ;
Et, de ſon grand ſavoir, faiſant valoir la doſe,
Débite effrontément, pour beaucoup, peu de choſe.

DORISE.

Mais quand on eſt chez lui, dis-moi ce qu'on y fait.

LISETTE.

Seul à ſeul il les mene en un grand cabinet :
Elles montrent leur main, pour la Chiromancie ;
Puis enſuite leur pied, pour la Pédomancie.
Quand, ſur ces deux endroits, le fourbe a bien prêché ;
Il conclud qu'aux tettons certain ſigne eſt caché ;
Que plus haut, ou plus bas, fait grande différence ;
Qu'il ne peut, ſans les voir, tirer de conſéquence.
Bref il trouve à parler ſur l'un & l'autre bout ;
Et, ſi l'on le croyoit, le drôle verroit tout.

DORISE.

As-tu paſſé, dis-moi, par les mains de cet homme ?

LISETTE.

Qui ? moi ! J'aimerois mieux aller, pieds nuds, à Rome.

DORISE.

Tu n'es pas peu ſavante, & je préſume bien....

LISETTE.

Je te jure, ma foi, qu'il n'en fut jamais rien.

DORISE.

Mais tu ſais le détail de chaque circonſtance ?

LISETTE.

Ma Maitreſſe dix fois m'en a fait confidence.

DORISE.

On devroit bien punir ces ſortes de faquins.

LISETTE.

Mille coups ſiéroient bien à ces fieffés coquins.
Adieu, juſqu'à tantôt; nous dirons autre choſe.

DORISE.

Adieu, Liſette, adieu.

LISETTE.

Mais, au moins, bouche cloſe.

SCENE X.

VALERE, PHILIPIN.

PHILIPIN.

HÉ BIEN ? que dites-vous de mon invention ?
Ne répond-elle pas à votre intention ?

VALERE.

A ne te point mentir, je la trouve admirable,
Pourvu qu'envers les gens je ne ſois point blâmable.

PHILIPIN.

Du côté de Célide on ne peut vous blâmer;
Et du reſte, Monſieur, l'on doit peu s'informer.

VALERE.

Vas dire à Liſimon, qu'il mande à Cidaliſe
Que, pour une autre fois, la partie eſt remiſe;
Que Célide eſt malade.

PHILIPIN, *s'en allant.*

Oui, j'y vais de ce pas.

VALERE, *l'arrêtant.*

Fais-lui mes complimens.

PHILIPIN.

Je n'y manquerai pas.

VALERE.

Dis-lui bien que....

PHILIPIN.

Mon Dieu! j'ai de l'intelligence;
Avouez que, ſans moi, votre haute imprudence
Alloit de bien des gens vous faire bafouer.

VALERE.

Sans toi, j'étois tondu, je le dois avouer.
J'aurois reçu, ſans doute, un affront effroyable.

PHILIPIN.

Un Valet de bon ſens eſt un meuble impayable;
Et ce bon ſens, ſur-tout, ſe rencontre chez moi.

VALERE.

On ne peut trop payer un Valet comme toi.
Mais laiſſons ces propos, & cours où je t'envoie.

PHILIPIN, *s'en allant.*

Oh! j'y vais.

SCENE XI.

CÉLIDE, DORISE, VALERE, PHILIPIN.

PHILIPIN, *à part, apperceyant Célide.*

MAis que vois-je? Ah! voici rabat-joie.

VALERE, *surpris de voir Célide.*

Ah! Madame, c'eſt vous? Philipin m'avoit dit...;

PHILIPIN.

J'ai dit la vérité.

DORISE, *bas à Célide.*

Comme il eſt interdit!

VALERE.

Il m'avoit aſſuré qu'une forte migraine....

CÉLIDE, *à Valere.*

Il vous avoit dit vrai; que rien ne vous ſurprenne;
Elle eſt diminuée; &, pour la divertir,
J'ai jugé qu'il étoit à propos de ſortir,
De chercher compagnie, & fuir la ſolitude.

VALERE.

Vous me cauſez, par-là, beaucoup d'inquiétude:
J'étois de votre mal ſi fort perſuadé,
Que, ſur ce qu'il m'a dit, j'ai tout contremandé.

(*à Philipin.*)
N'eſt-il pas vrai? parle.

PHILIPIN.

Oui.

DORISE, *bas à Célide.*

Madame, il vous déguiſe.

CÉLIDE, *à Valere.*

Vous aviez Liſimon, avecque Cidaliſe.

VALERE.

Par votre ordre, il eſt vrai que je les attendois;
Mais, vous ne venant point, je les contremandois.

CÉLIDE.

Un plat nous ſuffira, ſans tant ſe mettre en peine.

VALERE.

Mais s'ils viennent, Madame...?

CÉLIDE.

Ah! que rien ne vous gêne.

VALERE.

Un pareil traitement eſt un peu familier.

CÉLIDE.

Hé bien! à tout cela l'on peut remédier;
Commandez....

VALERE.

S'il vous plaît, remettons la partie;
Rien n'étant préparé....

CÉLIDE.

Sans plus de repartie,

Qu'on ait ce qu'on pourra, je veux ſouper ici.

VALERE.

Mais j'ai honte....

CÉLIDE.

Hé! mon Dieu! n'ayez aucun ſouci.

VALERE.

Faire un méchant repas, eſt choſe aſſez fâcheuſe.

CÉLIDE.

Ordonnez ſeulement.

PHILIPIN, *à part.*

L'incommode ſoupeuſe!

VALERE, *à Philipin.*

Vas donc, puiſqu'il lui plaît, nous chercher un morceau.

PHILIPIN.

On vous fera, Madame, un fort méchant cadeau.
Voyez-vous! je ſuis franc, autant qu'on le peut être;
Vous feriez, remettant, grand plaiſir à mon Maître;
Car....

SCENE

SCENE XII.

LISIMON, CIDALISE, VALERE, CÉLIDE, DORISE, PHILIPIN.

VALERE.

VOICI Cidaliſe avecque Liſimon.

CIDALISE, *embraſſant Célide.*

Je viens ſouper ici.

PHILIPIN, *à part.*

Peſte de la guenon !

CIDALISE.

C'eſt par votre ordre, au moins.

CÉLIDE.

Je vous ſuis obligée.

CIDALISE.

On m'attendoit ailleurs, je me ſuis dégagée ;
Pour avoir le plaiſir de ſouper avec vous.

CÉLIDE.

Ce ſoin à mon égard eſt obligeant & doux.

CIDALISE.

Je me ſens, de vous plaire, une ardeur ſans égale.

LISIMON.

Laiſſons les complimens, paſſons dans l'autre ſalle ;

Vous y pourrez jouer, attendant le ſoupé.

PHILIPIN, *à part.*

Ils attendront long-tems, ou je ſuis fort trompé.

CIDALISE.

J'ai fort grand appétit.

VALERE, *entrant avec elles.*

Vous aurez peu de choſe;
Le ſoupé ſera maigre, & Madame en eſt cauſe.

SCENE XIII.

PHILIPIN, *ſeul.*

ET bien plus maigre encor qu'ils ne s'attendent pas;
Ils n'ont fait, de leur vie, un ſi léger repas.
Mais que prétend mon Maître? il entre, ſans rien dire;
Il a fait la folie; hé! morbleu, qu'il s'en tire;
Je ſuis un plaiſant fat, de m'en inquiéter;
Il ne s'en émeut pas, pourquoi m'en tourmenter?

SCENE XIV.

VALERE, PHILIPIN.

VALERE.

PHILIPIN?

PHILIPIN.

Monſieur.

VALERE.

Dis, que faut-il que je faſſe?

PHILIPIN.

Plus j'y rêve, Monſieur, & plus je m'embarraſſe;
Car tous vos créanciers me traitent d'affronteur.

VALERE.

Quoi! tu ne peux fléchir ce Monſieur le Traiteur?

PHILIPIN.

N'eſpérez rien de lui, ſi ce n'eſt invective:
J'ai même, dès tantôt, fait une tentative;
Et ſa réponſe étoit: « De l'argent, de l'argent;
» Ou, dans peu, tu verras à ta queue un Sergent ».

VALERE.

Que faire de ces gens?

PHILIPIN.

Moi, je ne ſais qu'en faire:
C'eſt à vous d'y ſonger, Monſieur; c'eſt votre affaire.

VALERE.

Je voudrois, de bon cœur, qu'ils fuſſent hors d'ici!

PHILIPIN.

Quoi! n'eſt-ce que cela qui vous met en ſouci?

VALERE.

Non.

PHILIPIN, *mettant le doigt au front.*

Oh! j'ai, là-dedans, une bonne viſée,
Pour les faire ſortir; je tiens la choſe aiſée.
Feignez un grand chagrin, avec un peu d'effroi;
Et du reſte, Monſieur, repoſez-vous ſur moi.

VALERE.

Mais pourquoi feindre ainſi?...

PHILIPIN.

Monſieur, point de conteſte;
Moi, j'entre là-dedans, pour achever le reſte.

SCENE XV.

VALERE, *ſeul.*

QUE diable va-t-il faire, & quel eſt ſon deſſein?
Plus je veux y rêver, & plus j'y rêve en vain.
Je ne puis deviner quel eſt ſon artifice;
Je crains qu'il ne me rende un fort mauvais office.

SCENE XVI.

ERE, PHILIPIN, LISIMON, CIDALISE, CÉLIDE, DORISE.

CÉLIDE, *ſortant.*

oi! mon frere eſt-bleſſé? Philipin, l'as-tu vu?

PHILIPIN.

as; mais on le dit.

CÉLIDE.

Et comment l'as-tu ſu?

PHILIPIN.

ns de le ſavoir au coin de notre rue.

CÉLIDE.

de qui? dis.

PHILIPIN.

D'un tas de populace émue.
t nommer ſon nom, par curioſité,
voir ce que c'étoit, je me ſuis tranſporté.
liſoit qu'il avoit une grande bleſſure;
e plaignoit, d'ailleurs, ſa funeſte aventure;
n de ſon malheur parloit confuſément.

CÉLIDE, *à Doriſe.*

pe.

PHILIPIN, *à part.*

Bon.

CÉLIDE.

Allons, ma cape promptement.

DORISE *donne à Célide ſa cape.*

CÉLIDE, *à Valere.*

Ne m'abandonnez point, en ce malheur extrême.

VALERE, *la prenant par la main.*

Je n'ai garde.

LISIMON, *à Célide.*

Arrêtez; car le voici lui-même.

SCENE XVII.

LISIMON, VALERE, CÉLIDE, CIDALISE, LE FRERE de Célide, PHILIPIN, DORISE.

CÉLIDE.

MON frere, on nous a dit que vous étiez bleſſé.

LE FRERE.

Celui qui vous l'a dit, n'eſt pas trop bien ſenſé;
Je n'ai pas, que je ſache, eu la moindre querelle.
Mais qui vous a conté cette fauſſe nouvelle?

CÉLIDE.

Philipin.

LE FRERE.

Philipin! Hé! de qui le ſait-il?

PHILIPIN.

Sans raiſon, bien ſouvent, le peuple a grand babil.
Au coin de notre rue, on diſoit, d'aſſurance,
Qu'un coup aſſez fâcheux vous traverſoit la panſe;
On nommoit votre nom, & l'on vous figuroit
De groſſeur, de grandeur, bref, tout comme on vous voit.

LE FRERE.

Du moins, juſqu'à préſent, j'y vois peu d'apparence.

PHILIPIN.

On peut s'être trompé, ſur quelque reſſemblance:
Puis, ne ſavez-vous pas qu'il eſt, ſoir & matin,
Plus d'un âne au marché, qui ſe nomme Martin.

CÉLIDE.

On ne vous a point vu de toute la journée.

LE FRERE.

J'ai paſſé chez Daphné toute la matinée;
Puis à l'Académie, où j'ai long-tems été.

CÉLIDE.

On vous a fait jouer?

LE FRERE.

Oh! non; car j'ai prêté
Mon argent, en entrant.

CÉLIDE.

Ah! la raiſon eſt forte.
Mais, à venir ici, quelle affaire vous porte?

LE FRERE.

On m'a dit, au logis, que vous ſoupiez ici;
Ne pouvant ſouper ſeul, j'y viens ſouper auſſi.

PHILIPIN, *à part.*

Les marchands s'amaſſant, la foire ſera bonne.

VALERE, *aux Convives.*

Entrez là-dedans.

CÉLIDE.

Oui, car il faut qu'il ordonne.

LE FRERE.

Valere, au moins, pour moi, point de mets ſuperflus.

VALERE.

Non.

LE FRERE, *en entrant.*

Car, une autre fois, je n'y reviendrois plus.

SCENE XVIII.

VALERE, PHILIPIN.

VALERE.

PHILIPIN ?

PHILIPIN.

Monſieur.

VALERE, *par ſignes & par gèſtes, témoigne à Philipin l'humeur qu'il a des gens qui ſont chez lui.*

PHILIPIN *lui répond de même.*

VALERE.

Hem ? Quoi donc ! toujours ſe taire !

PHILIPIN.

Qu'ai-je à dire, Monſieur, quand tout eſt ſi contraire ?
D'ailleurs, je vois, morbleu ! mon artifice à bout ;
Puis il ſurvient toujours des obſtacles à tout.

VALERE.

Je ſuivrai tes avis, quoi que tu me propoſes ;
Pour m'ôter d'embarras, je ferai toutes choſes ;
De l'affront que je crains, je me veux garantir.
Cherche, invente un moyen de les faire ſortir.

PHILIPIN.

Attendez, j'en trouve un....

VALERE, *avec empreſſement.*

Dis vîte, je t'écoute.

PHILIPIN.

Mettons le feu céans, ils ſortiront ſans doute ;
C'eſt un moyen bien ſûr ; & tous iront chez eux.

VALERE.

Il eſt vrai qu'il eſt ſûr ; mais il eſt dangereux.

PHILIPIN.

D'accord. Morbleu, voici ma derniere reſſource.
Feignez qu'on vous a pris ce matin votre bourſe ;
Et que, chez les Traiteurs n'ayant aucun crédit,
Vous ne pouvez ce ſoir....

VALERE.

Je t'entends, il ſuffit ;
L'avis eſt aſſez bon ; mais je crains de déplaire,
Et que Célide, enfin, ne ſe mette en colere.

SCENE XIX.

LISETTE, VALERE, PHILIPIN.

LISETTE, *ouvrant la porte.*

MONSIEUR, on vous demande.

PHILIPIN, *bas à Valere.*

Ah! vous voilà gâté.

VALERE, *à Liſette.*

J'y vais.

LISETTE *rentre dans l'appartement.*

SCENE XX.

VALERE, PHILIPIN.

VALERE.

QUE dois-je faire, en cette extrémité?
Ah! je vais recevoir un affront effroyable.

PHILIPIN.

Monſieur, s'il ne tenoit qu'à ſe donner au diable....

SCENE XXI.

LISETTE, VALERE, PHILIPIN.

LISETTE, *revenant.*

MONSIEUR, on me renvoie.

VALERE.

Oh! je ne puis encor;
Rentrez.

LISETTE, *rentre dans l'appartement.*

SCENE XXII.

VALERE, PHILIPIN.

PHILIPIN.

M'EN croirez-vous, Monsieur? prenez l'essor;
Sortez.

VALERE.

Je n'ose.

PHILIPIN.

Enfin, cherchez donc un remede.

SCENE XXIII.

LE TRAITEUR, VALERE, PHILIPIN.

PHILIPIN, *bas à Valère.*

MAIS voici le Traiteur; faites tant, qu'il vous aide.

LE TRAITEUR.

Monsieur, en peu de mots, il me faut de l'argent;
Ou je vais, tout-à-l'heure, envoyer un Sergent.

VALERE.

Je vous contenterai, n'en soyez point en peine:
Mais il vous faut encore attendre la quinzaine;
Mon pere arrivera dans dix ou douze jours;
Puis....

LE TRAITEUR.

A d'autres, Monsieur! ce sont-là vos détours:
Votre Valet, cent fois, a donné de ces bourdes:
C'est nous prendre, en un mot, pour franches hapelourdes.

SCENE XXIV.

LE FRERE de Célide, LE TRAITEUR, VALERE, PHILIPIN.

LE FRERE de Célide, *ouvrant la porte.*

VALERE? un mot.

VALERE, *au Frere.*

J'y vais.

LE FRERE *rentre dans l'appartement.*

SCENE XXV.

LE TRAITEUR, VALERE, PHILIPIN.

VALERE, *au Traiteur.*

FIEZ-VOUS sur ma foi,
Qu'en ce tems, vous aurez tout ce que je vous dois.

SCENE XXVI.

LE FRERE de Célide, LE TRAITEUR, VALERE, PHILIPIN.

LE FRERE, *revenant, à Valere.*

ON eſt, de vous parler, dans une impatience....

PHILIPIN, *au Frere,*

C'eſt qu'il parle au Traiteur.

LE FRERE, *à Valere.*

Au moins, point de dépenſe :
A quoi bon tant de mets ? il ne nous faut qu'un plat.

VALERE.

Bon : vous n'en aurez qu'un.

LE FRERE, *au Traiteur.*

Mais qu'il ſoit délicat.
Monſieur, ſur le ſoupé, ne croyez point Valere.
Il n'eſt pas, maintenant, beſoin de grande chere ;
Il ne nous faut qu'un plat, comme je vous ai dit.

VALERE, *au Frere.*

Laiſſez-nous.

LE FRERE.

Volontiers.

PHILIPIN & LE FRERE *entrent dans l'appartement.*

SCENE XXVII.

VALERE, LE TRAITEUR.

VALERE, *au Traiteur.*

MONSIEUR....

LE TRAITEUR.

Point de crédit.
Tous vos diſcours ne ſont que des contes frivoles:
Il me faut de l'argent, & non pas des paroles;
Songez à m'en donner.

VALERE.

Ma foi, je n'en ai pas;
Et, comme vous voyez, j'ai beſoin d'un repas:
Faites-moi ce plaiſir; après, foi d'honnête-homme,
Vous ſerez ſatisfait.

LE TRAITEUR.

Comme de l'autre ſomme.
C'eſt en vain me preſſer, vous perdez votre tems.
Adieu; penſez bientôt à nous rendre contens.

SCENE XXVIII.

VALERE, *ſeul, après avoir regardé de tous les côtés.*

OU donc eſt Philipin ? Ah ! tout me déſeſpere.

SCENE XXIX.

UN SERGENT, VALERE.

LE SERGENT.

MONSIEUR ?

VALERE.

Que vous plaît-il ?

LE SERGENT.

Vous nomme-t-on Valere ?

VALERE.

Oui.

LE SERGENT.

Pour vous informer de mes intentions ;
Je viens pour vous donner trois aſſignations.

VALERE.

Trois aſſignations ! Quelles gens les envoient ?

LE SERGENT.

Pour vous faire ſavoir les Bourgeois qui m'emploient ;

Le premier de ces trois eſt un Marchand Gantier;
Le ſecond, Pâtiſſier; l'autre, Cabaretier.

VALERE.

Avec d'honnêtes gens, autrement on en uſe.
Envoyer un Sergent!

LE SERGENT.

Je vous demande excuſe;
Pour vous, en cas pareil, j'en ferois tout autant.

VALERE.

Ah! ce n'eſt pas de vous que je ſuis mécontent;
Et....

LE SERGENT.

Souffrez que j'écrive un mot.

VALERE, *à part.*

Ah! je déteſte!
(*au Sergent.*)
Si l'on le voit ici! Dépêchez, ſoyez preſte;
Car j'ai hâte.

LE SERGENT, *en écrivant.*

C'eſt fait, Monſieur: c'eſt à regret....

VALERE.

Fort bien, je vous entends.

LE SERGENT, *lui donnant les aſſignations.*

Je ſuis homme diſcret.

VALERE.

Adieu, ſortez.

LE SERGENT.

Je ſors.

SCENE XXX.

VALERE, *ſeul.*

OU diantre peut-il être ?
M'abandonner ainſi ! Tu le payeras, traître ;
Coquin, de mille coups je ſaurai te punir.
En l'état où je ſuis, que vais-je devenir ?

SCENE XXXI.

VALERE, PHILIPIN.

PHILIPIN, *revenant.*

AH ! parbleu ! pour ce coup, la Dame en a dans l'aile.

VALERE.

Hé ! d'où viens-tu, faquin ?

PHILIPIN.

Hé quoi ! l'on me querelle,
Dans un tems où j'ai fait un tour d'homme d'eſprit !

VALERE.

Eſt-ce qu'en ma faveur le Traiteur s'adoucit ?

PHILIPIN.

Vous allez voir, dans peu, l'effet de mon adreſſe.

VALERE.

Apprends-moi ce que c'eſt ; ne m'en fais point fineſſe.

PHILIPIN.

Pour vous débarraſſer, apprenez que j'ai dit
Qu'en ce lieu....

SCENE XXXII.

CÉLIDE, CIDALISE, DORISE, LISIMON, LE FRERE de Célide, VALERE, PHILIPIN.

LE FRERE, *ſortant, à Célide.*

MAis, ma ſœur....

CÉLIDE.

Mais, mon Frere, il ſuffit ;
Je n'y veux point reſter, quoi que vous puiſſiez dire.

LE FRERE.

Mais....

CÉLIDE.

Mais, encore un coup, cela vous doit ſuffire ;
C'eſt prendre peu de ſoin de la ſanté des gens.

CIDALISE, *à Valere.*

Pour donner à ſouper, prenez mieux votre tems,
Monſieur ; n'expoſez plus les Dames de la ſorte.

LISIMON, *à Cidaliſe.*

Ce n'eſt rien, demeurez.

CIDALISE, *à Lisimon.*

Non, il faut que je sorte.

(*à Célide.*)

Ah! Madame, au plutôt abandonnons ce lieu.

CÉLIDE, *à Cidalise.*

Ah! pour moi, je vous suis.

VALERE, *à Célide.*

Mais que je sache....

CIDALISE, *à Valere.*

Adieu.

(*à Lisimon.*)

Remenez-moi.

LISIMON.

D'accord.

LE FRERE, *à Célide.*

Ma sœur, cessez de craindre.

CÉLIDE.

Mon frere, là-dessus, je ne puis me contraindre.
Allons, venez.

LE FRERE.

Allons.

VALERE, *à Célide.*

Ne puis-je point savoir...?

CÉLIDE.

Ah! de plus de dix jours je ne veux point vous voir:
Éloignez-vous de moi. Dorise, allons, ma cape.

DORISE, *donnant la cape.*

La voilà.

CÉLIDE, *prenant ſon frere.*

Sortons vîte.

DORISE.

Ah! ſi l'on m'y rattrape....

VALERE.

Doriſe, apprends-moi donc....

DORISE.

Ah! ne m'approchez pas!

LES CONVIVES *ſortent.*

SCENE XXXIII.

VALERE, PHILIPIN.

PHILIPIN.

NOus voilà délivrés d'un fort grand embarras!

VALERE.

Oui, ſans doute.

PHILIPIN.

Et le tout vient de mon induſtrie:
Mais ſavez-vous comment?

VALERE.

Dis, vîte, je te prie!

PHILIPIN.

La petite vérole a ſu vous dégager;
La peur de la gagner les a fait déloger.

J'ai dit que, de ce mal, une fort belle femme;
Dans ce même logis, venoit de rendre l'ame,
Et que j'étois rentré pour les en avertir.
Ces Dames, auſſi-tôt, n'ont penſé qu'à ſortir,
Et fuir cette maiſon; vous l'avez-vu vous-même.

VALERE.

On ne pouvoit trouver un meilleur ſtratagême.

PHILIPIN.

Monſieur ſortons auſſi, ne faiſons point les fats;
Ces deux Meſſieurs pourroient revenir ſur leurs pas.

VALERE.

Ta raiſon eſt fort bonne, & je ſors tout-à-l'heure.

SCENE XXXIV, *& derniere.*

PHILIPIN, *ſeul.*

JE conſeille à chacun d'aller à ſa demeure;
Il y ſoupera mieux qu'il ne feroit ici:
Et moi, de mon côté, je vais ſouper auſſi.

FIN.

LES NOBLES
DE PROVINCE,
COMÉDIE;

Jouée pour la premiere fois en Janvier 1678.

ACTEURS.

M. & Mᵉ. DE FATENCOUR.
M. DE FONDNID.
M. DE VALREUX.
M. D'ISLMARETS, Amant d'Angélique, *en juſtaucorps de velours noir.*
ANGÉLIQUE, Fille de M. de Fatencour.
FLORINE, Suivante d'Angélique.
ARPALIS, Couſine d'Angélique.
M. DE LOISONNIERE, Couſin de M. de Fatencour, *en juſtaucorps de velours noir.*
LA TOUR, Exempt.
FABRICE, Valet de M. d'Iſlmarets.
CRISPIN, Fils du Fermier de M. de Fatencour.
GRAND-JOBE. } Payſans.
GRATIAN. }
NICOLAS. }
ROBIN. }
M. CHIROS, Chirurgien.

LES NOBLES DE PROVINCE, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FATENCOUR, VALCREUX.

FATENCOUR.

NON, Monſieur de Valcreux, il ne ſera point dit
Que ma Maiſon le cede à celle de Fondnid.
Vous m'accuſez en vain d'avoir l'humeur bouillante ;
Madame de Fondnid eſt une impertinente :
Je voudrois bien ſavoir qui lui donne l'orgueil,
Quand ma femme ſurvient, de garder le fauteuil ?

Le vouloir emporter ſur ma femme !

VALCREUX.

Hé ! de grace....

FATENCOUR.

Si l'ancienneté fait le prix d'une race,
J'en ai.... Vous le ſavez, ſi c'eſt depuis un jour
Que l'hiſtoire fait bruit du nom de Fatencour.

VALCREUX.

Je ne conteſte point ce qui ſe peut connoître :
Vous êtes Gentilhomme autant qu'on le peut être ;
D'accord. Prétendez-vous que la bonne Maiſon
Donne droit de fermer l'oreille à la raiſon ?
Modérez votre bile, & vous rendez traitable.

FATENCOUR.

J'écoute la raiſon, quand elle eſt raiſonnable ;
Et c'eſt parler raiſon, que de vous ſoutenir
Que ſur le pas devant je me dois maintenir.
Ma nobleſſe....

VALCREUX.

On le ſait, elle eſt fort ancienne.

FATENCOUR.

J'en veux dreſſer la carte, afin qu'on s'en ſouvienne.
En l'an mil quatre-cent nonante-deux, (j'en ai
De bons titres, s'il faut prouver que je dis vrai ;)
Gaſpard de Fatencour, ſeul dès-lors de ſa ſorte,
Eut l'honneur d'épouſer Claire de Branchemorte ;
Héritiere fameuſe, & qui très-noblement
Portoit, en champ de gueule, onze chevaux d'argent :
Belles armes !

VALCREUX.

Sans doute,

FATENCOUR.

Et ce fut en mémoire
De l'un de ſes aïeux qui, tout couvert de gloire,
Sur onze Turcs, montant chacun un cheval blanc,
Avant que d'expirer, vengea ſon propre ſang,
Quand, d'une belle ardeur ſuivant la noble atteinte,
Godefroi de Bouillon conquit la Terre ſainte.

VALCREUX.

Je crois qu'il eſt ainſi.

FATENCOUR.

Ce Gaſpard mit au jour
Meſſire Valentin-Blaiſe de Fatencour;
De ce Valentin-Blaiſe, & d'une Beſtenville,
Naquit un Olivier: celui-là fut fertile;
Car, d'une Cochonzac, il laiſſa huit enfans;
Savoir, Richard, Thibaut, René....

VALCREUX

C'eſt perdre tems:
Déjà, plus d'une fois, vous m'avez fait la grace
De m'éclaircir à fond ſur toute votre race;
J'en ſais les deſcendans.

FATENCOUR.

C'eſt pour vous témoigner
Que le ſang dont je ſors, n'eſt pas à dédaigner,
Et que des Fatencours la nobleſſe authentique
Eſt un peu plus que noble; & c'eſt ce qui me pique,
Qu'une femme....

VALCREUX.

Elle a tort; on ne le peut nier.

FATENCOUR.

Richard, qui fut l'aîné des huit fils d'Olivier,

De Barbe d'Arpenroc, eut Quentin....

VALCREUX.

Je vous prie,
Encore un coup, laiſſons leur généalogie;
Et, puiſque je vous trouve en ce lieu ſans témoins,
De mon zele pour vous ſouffrez les derniers ſoins.
Si vous ſortez d'un ſang conſidérable, illuſtre,
La Maiſon de Fondnid ne manque point de luſtre;
Et vouloir, de hauteur, la contraindre à céder,
C'eſt à quoi, de plus près, vous devez regarder.

FATENCOUR.

Par mes Armes, on voit de grandes alliances,
Qui, de nous aux Fondnids, font voir des différences;
D'ailleurs, par des tombeaux, comme par le blaſon,
Je puis encor prouver l'éclat de ma Maiſon.
S'il ne tient qu'à fournir des contrats, de grands titres....

VALCREUX.

Croyez-moi, faites mieux, choiſiſſez des arbitres;
Et ne commettez point, pour vos ſeuls intérêts,
Les meilleures Maiſons de tout le Vivarais:
Ou pour, ou contre vous, la Nobleſſe engagée,
Sur votre différent ſe trouve partagée;
Il peut coûter du ſang, ſi....

FATENCOUR.

Je ne prétends point
Qu'il en coûte à perſonne.

VALCREUX.

Oui, mais....

FATENCOUR.

Non, ſur ce point,

(*montrant ſon épée*)
Je ſuis ferme, & voici qui vuidera l'affaire ;
Point d'autre arbitre.

VALCREUX.

Ainſi vos amis ont beau faire ;
Leurs avis....

FATENCOUR.

Leurs avis ſont avis ſuperflus.

VALCREUX.

Quoi ! toujours....

FATENCOUR.

J'en croirai mon épée, & rien plus.

VALCREUX.

Mais vous ſavez du Roi la ſévere Ordonnance ;
Il défend les duels.

FATENCOUR.

N'étoit cette défenſe,
Déja Fondnid & moi, ſur le pré.... Mais enfin
On ſe rencontre, & lors on paſſe ſon chagrin.

VALCREUX.

Défiez-vous du vôtre ; il vous perd.

FATENCOUR.

Bagatelle.

VALCREUX.

Monſieur le Gouverneur, qui fait votre querelle....

FATENCOUR.

Monſieur le Gouverneur ſait bien que Fatencour
Eſt homme à dégaîner cinquante fois le jour ;

Et, sur le point d'honneur me connoissant sensible;
Verra, sans s'étonner, que je sois inflexible.

VALCREUX.

Deux fois il m'a mandé d'appaiser vos discords;
Et, sans y réussir, j'ai fait tous mes efforts:
Mais j'attends aujourd'hui sa réponse derniere,
Ou par un homme exprès, ou bien par l'ordinaire;
Croyez-moi comme ami, prévenez son pouvoir.

FATENCOUR.

Je connois ce qu'il peut; mais je sais mon devoir,
Et que, quand d'une offense on a l'ame frappée,
On doit, s'il est besoin, tirer cent fois l'épée.

VALCREUX.

Donc, qui vous en croira, toujours flamberge au vent?
On n'est point brave, à moins qu'on se batte souvent?
Ne vous y trompez point; la gloire en est petite:
Tous ces grands dégaineurs sont gens que l'on évite;
Et le solide honneur, dont on doit faire cas,
Ne consiste jamais à faire du fracas.
Il faut que la prudence au courage réponde.

FATENCOUR.

Tous ces raisonnemens sont les plus beaux du monde;
Mais Monsieur de Fondnid me le paiera.

SCENE II.

FATENCOUR, VALCREUX, CRISPIN.

CRISPIN, *ſortant, à Arpalis qui eſt dans la maiſon.*

COQUIN!
Moi coquin! Apprenez qu'on me nomme Criſpin,
Et que....

FATENCOUR, *à Criſpin.*

Qu'as-tu?

CRISPIN, *de même.*

Morbleu! ſi vous étiez un homme,
Je vous ferois bien voir que je reviens de Rome;
Que, dans l'occaſion, je ſuis garçon de cœur;
Sans nobleſſe, il eſt vrai; mais tout rempli d'honneur.

FATENCOUR.

Qu'as-tu donc?

CRISPIN, *à Fatencour.*

On m'a fait un déplaiſir extrême.

FATENCOUR.

Hé qui?

CRISPIN.

C'eſt votre niece.

FATENCOUR.

Arpalis?

CRISPIN.

Elle-même!
Elle m'a menacé de cent coups de bâton.

FATENCOUR.

Quel en eſt le ſujet?

CRISPIN.

C'eſt pour un violon
Que je voulois avoir.

FATENCOUR.

Elle eſt un peu mutine.
Pourquoi ce violon?

CRISPIN.

Pour porter à Florine
Un bouquet. J'ai tout fait pour la perſuader;
Mais elle n'a jamais voulu me l'accorder,
Et m'a dit bruſquement qu'elle en avoit affaire.

FATENCOUR.

Tu devois t'empêcher de te mettre en colere.

CRISPIN.

Vous ſavez que Florine eſt promiſe à ma foi;
Que l'hymen doit, dans peu, nous mettre ſous ſa loi;
Que c'eſt par votre aveu; ... que notre mariage
Doit cauſer de la joie à tout le voiſinage.
Donc, quand un Amant aime.... & qu'à l'objet aimé
Il veut plaire, il fait voir comme il en eſt charmé.
C'eſt par cent petits ſoins, qu'à la perſonne aimée
Il prouve, avec ardeur, que ſon ame eſt charmée.
Moi, voulant à Florine, avec un verd bouquet,
Lui prouver tendrement que je l'aime en effet....
Ainſi, quand il ſurvient... en pareille occurrence,
Des gens... qui... Serviteur.

SCENE III.

VALCREUX, FATENCOUR.

VALCREUX.

Il en tient.

FATENCOUR.

Je le penſe.

VALCREUX.

Revenons à Fondnid.

FATENCOUR.

Je vous quitte.

VALCREUX.

Sur vous,
Je ne pourrai donc rien ?

FATENCOUR.

Point d'accord entre nous :
Pour vous en faire voir l'entrepriſe frivole,
Je lui fais demander deux deniers une obole,
Qu'au terme de Noël il me doit tous les ans,
Pour un pré qui dépend de mon Fief des Faiſans :
J'en ai trouvé le titre ; il le veut méconnoître,
Et voilà qui....

VALCREUX.

Pourquoi tant de chaleur ? Peut-être
Que ſes amis pourront lui faire concevoir....

FATENCOUR.

Il n'eſt point de raiſon qu'il veuille recevoir;
Point d'endroits où l'orgueil de Fondnid ne paroiſſe.
Il occupe, de plus, un banc, dans la Paroiſſe,
Dont jadis mes aïeux ont été poſſeſſeurs,
Et qui ne fut jamais à ſes prédéceſſeurs:
C'eſt ce que, depuis peu, des gens m'ont fait com-
prendre.

VALCREUX.

Croyez-vous, par fierté, l'obliger à le rendre?

FATENCOUR.

Nous verrons.

VALCREUX.

Agiſſez par douceur; en tout cas,
Vous pourrez, par Juſtice....

FATENCOUR.

Ah! ne m'en parlez pas.
Par Juſtice!

VALCREUX.

Comment?...

FATENCOUR.

Eſt-il raiſon ſi bonne,
Que l'argent ne renverſe, auſſi-tôt qu'on en donne?
Et, ſur le meilleur droit, peut-on rien emporter,
Qu'autant qu'on trouve l'art de bien ſolliciter?
Qu'à mes prétenſions une femme s'oppoſe,
Qu'elle s'en mêle, adieu l'équité de ma cauſe.
D'ailleurs, il faudra croire un Procureur ſans foi,
Qui ſaura, ſur des riens, chicaner malgré moi;
Qui, de fauſſes raiſons m'accablant les oreilles,
Sur cent formalités promettra des merveilles;
Et qui, pour me piller, trouvera le moyen

De prolonger vingt ans une affaire de rien.
Moi! d'un procès vingt ans j'aurois l'ame occupée,
Quand je puis le finir par quatre coups d'épée!

VALCREUX.

Voyez mieux les périls qui ſuivent ce deſſein:
Le ſuccès des combats eſt toujours incertain;
Et de votre ennemi la valeur éprouvée....

FATENCOUR.

Ma femme, par la ſienne, auroit été bravée!

VALCREUX.

Mais....

FATENCOUR.

Devant mon logis, hier même, il eut encor
L'audace de ſonner cinq ou ſix fois du cor.
Bien lui prit que j'étois ailleurs.

VALCREUX.

La Vénerie
Donne ce privilége: un Chaſſeur....

FATENCOUR.

Je vous prie,
Finiſſons-là: je ſens ma bile s'émouvoir;
La matiere m'échauffe; & là-deſſus.... Bon ſoir.

SCENE IV.

VALCREUX, *ſeul.*

QUE de ſon propre ſens une ame prévenue,
Se rend mal-aiſément la vérité connue !
J'ai beau lui faire voir ce qu'il doit redouter
De l'aveugle courroux qu'il veut trop écouter,
Il ſuit obſtinément ce qu'il s'eſt mis en tête ;
Et, ſans examiner quels malheurs il s'apprête,
D'un fantôme d'honneur....

SCENE V.

VALCREUX, D'ISL-MARETS, FABRICE.

D'ISL-MARETS, *en juſtaucorps de velours noir.*

SEUL, à rêver ainſi !

VALCREUX.

J'allois rendre viſite à deux cents pas d'ici ;
Et, trouvant Fatencour, je l'ai mis ſur l'affaire
Qui cauſe ſa rupture avecque votre pere.

D'ISL-MARETS.

Qu'avez-vous obtenu ?

VALCREUX.

Point d'accommodement :

Il n'écoute & ne croit que ſon emportement.

D'ISL-MARETS.

Ne vous relâchez point, & lui parlez encore.

VALCREUX.

Souffrons qu'en liberté ſa bile s'évapore;
Après, cherchant le tems de le voir ſans témoins,
S'il peut être gagné, ſoyez sûr de mes ſoins.

SCENE VI.

D'ISL-MARETS, FABRICE.

D'ISL-MARETS.

TU ne dis mot, Fabrice?

FABRICE.

Hé! que pourrois-je dire?
Je vois, de jour en jour, que votre mal empire;
Et qu'en continuant, vous allez à crédit
Hypothéquer le peu que vous avez d'eſprit.

D'ISL-MARETS.

Ma folie eſt donc grande?

FABRICE.

Elle n'a point d'égale.
Quoi! vous, être entêté d'une Provinciale!
Vous qui, depuis dix ans, à la Cour attaché,
Sur les ſeules douceurs vous êtes retranché;
Et qui, ne méditant que conquêtes nouvelles,
Trafiquiez, ſans ſcrupule, avec toutes les Belles!

D'ISL-MARETS.

Il eſt vrai qu'ennemi de tout attachement,
J'ai traité, juſqu'ici, l'amour d'amuſement:
Mais la Belle Angélique, à qui je rends les armes;
N'avoit point à mes yeux fait éclater ſes charmes;
Et j'ignorois encor qu'il fût une Beauté
Si digne des ſoupirs dont je fais vanité.
Mille objets, à la Cour, ſans doute, ont de quoi plaire;
Mais tout n'eſt, là, qu'intrigue, artifice & myſtere;
Et la ruſe s'y trouve en un ſi haut crédit,
Qu'on n'y penſe rien moins que ce que l'on y dit.
Ces défauts ne ſont point dans l'aimable Angélique:
Son jeune cœur reſſent ce que ſa bouche explique;
Et, lorſqu'il ſe promet à ma fidélité,
Ses yeux me ſont garans de ſa ſincérité.

FABRICE.

De l'air dont elle eſt faite, elle en vaut bien une autre;
Il eſt vrai; mais ſon pere eſt ennemi du vôtre;
Et, quoi que vous faſſiez, Monſieur de Fatencour
De ſa fille jamais n'approuvera l'amour:
Il vous faut ſon aveu, pour devenir ſon gendre.

D'ISL-MARETS.

L'obſtacle eſt malheureux; mais devois-je l'attendre?
Depuis deux mois & plus que je ſuis en ces lieux,
Angélique par-tout s'eſt montrée à mes yeux:
Surpris de ſa beauté, j'ai tâché de lui plaire;
Et, prêt à découvrir mon amour à ſon pere,
Pouvois-je deviner qu'un mauvais point d'honneur,
Diviſant nos Maiſons, troubleroit mon bonheur?
Cependant, blâmes-tu ma paſſion extrême?
Malgré nos différents, Angélique eſt la même;
Sa tendreſſe ſubſiſte; & ſon cœur, tout à moi,
Tous les jours, en ſecret, me répond de ſa foi.

FABRICE.

Florine a de l'eſprit, & je ſais que, par elle,
Vous avez le plaiſir de voir ſouvent la Belle:
Mais on peut découvrir vos ſecrets rendez-vous;
Et, lors....

D'ISL-MARETS.

Eſpérons mieux; l'Amour ſera pour nous:
Il ne faut qu'un moment, pour bien changer des choſes.

FABRICE.

Oui; quand d'une querelle on veut peſer les cauſes;
On vient alors, ſans peine, à l'accommodement:
Mais, ici, vous perdez votre raiſonnement.
Meſſieurs les Campagnards ſont gens, ſur ces matieres,
A ne s'en rapporter qu'à leurs longues rapieres:
Qu'un mot les ait choqués, ils ſont aux champs d'abord,
Se font tenir à quatre; &, ſans leur faire tort,
Monſieur de Fatencour & Monſieur votre pere
En ſont deux auſſi francs.... ſoit dit ſans vous déplaire:
Mais, qui les en croiroit, pour un banc, chaque jour
On livreroit bataille.

D'ISL-MARETS.

Épargne mon amour:
Pourquoi lui fais-tu voir les malheurs qu'il doit craindre?

FABRICE.

Sans Monſieur de Valcreux, vous ſeriez plus à plaindre:
Pour appaiſer les gens, ſi ſes efforts ſont vains,
Il empêche, du moins, que l'on en vienne aux mains.

SCENE VII.

D'ISL-MARETS, FABRICE, FLORINE.

FABRICE.

MAIS Florine ſurvient.

D'ISL-MARETS.

Ah! ma chere Florine,
Qu'eſt-ce? hé bien! ta Maitreſſe?

FLORINE.

Elle eſt toujours chagrine,
Et doit être au jardin dans une heure, au plus tard:
Voilà ce que j'allois vous dire, de ſa part.
Vers la petite porte ayez ſoin de vous rendre;
J'ai la clef pour l'ouvrir, vous n'aurez qu'à m'attendre.

D'ISL-MARETS.

J'y ſerai. Quel malheur, qu'il faille nous cacher,
Pour jouir du bonheur qui nous eſt le plus cher!
Ne pouvoir plus nous voir qu'avec cette contrainte!

FLORINE.

Elle hazarde un peu; mais j'affoiblis ſa crainte,
Et fais ſi bien le guet....

D'ISL-MARETS.

Il eſt vrai que, ſans toi,
Je perdrois tout eſpoir.

SCENE VIII.

CRISPIN, *qui écoute*, D'ISL-MARETS, FABRICE, FLORINE.

D'ISL-MARETS, *continuant, à Florine.*

Aussi, Florine, crois
Que je n'aurai jamais bien, fortune, avantage,
Dont je ne ſois ravi....

CRISPIN, *s'approchant, à d'Iſl-marets.*

Cela va bien; courage!
Si, pour vous, la chaleur n'a rien de trop mal-ſain,
Continuez, tandis que vous êtes en train.

D'ISL-MARETS, *à Criſpin.*

Plaît-il?

CRISPIN.

Le tems eſt cher; fol eſt qui ne l'emploie.
Allons donc, pourſuivez; il n'eſt que d'être en joie.
Peut-on trop égayer la Belle que voilà?

D'ISL-MARETS.

Vas, paſſe ton chemin.

CRISPIN.

Je veux demeurer là.

FABRICE, *à d'Iſl-marets.*

Comme il ouvre les yeux!

D'ISL-MARETS.

Son inſolence extrême
Mériteroit....

FLORINE, *à Criſpin.*

Prends garde....

CRISPIN, *à Florine.*

Hé! prends garde, toi-même.
J'aurois demangeaiſon de te.... Je ne dis mot.
Qui ſont ces drôles-là?

D'ISL-MARETS.

Parlez donc, maître ſot....

CRISPIN, *à d'Iſl-marets.*

Je ne veux pas parler, moi.

D'ISL-MARETS.

Sans cérémonie,
Délogeons; autrement, je pourrois....

CRISPIN.

Oh! jarnie!
Ne vous y frottez pas; vous n'êtes point hupé
Aſſez haut, pour....

D'ISL-MARETS *pouſſe Criſpin rudement.*

CRISPIN.

Je crois que vous m'avez frappé?
Si j'en étois certain, je vous ferois connoître....

D'ISL-MARETS *lui donne un ſoufflet.*

CRISPIN.

Un ſoufflet! ſans rien dire! Ah! c'eſt frapper en traître.
Ventre! j'ai de l'honneur, &....

D'ISL-MARETS.

Si tu ne t'en vas...!

FLORINE, *à d'Isl-marets.*

Hé! pour l'amour de moi, ne le maltraitez pas.

CRISPIN, *à Florine.*

Oui! pour l'amour de toi! C'eſt bien dit: patience!
Rira bien qui rira le dernier, vas.

(*Il ſort.*)

SCENE IX.

D'ISL-MARETS, FLORINE, FABRICE.

D'ISL-MARETS.

Je penſe
Qu'il a l'eſprit perdu. (*à Florine.*) Quel eſt-il?

FLORINE.

C'eſt le fils
D'un nommé Jean Ruſtaut, le Fermier du logis.
Il revient d'Italie, & s'eſt mis dans la tête
De m'épouſer.

D'ISL-MARETS.

Ma main, à ſouffleter trop prête,
T'a déplu: mais, Florine, il faut me pardonner;
Mon bruſque emportement doit peu te chagriner;
J'en ai, je te proteſte, un déplaiſir extrême,
Et j'en veux, au plutôt, faire excuſe à lui-même.

FLORINE.

Bien que j'en ſois fâchée, il méritoit cela.

FABRICE, *à Florine.*

Ainſi, tu n'en es pas trop touchée ?

FLORINE, *à Fabrice.*

Hé ! là là.
Il aura de bon bien, & c'eſt aſſez pour plaire.

D'ISL-MARETS.

Et tu l'épouſeras ?

FLORINE, *à d'Iſl-marets.*

Pourquoi ne pas le faire ?
Il m'aime.

FABRICE.

Je t'entends. C'eſt-à-dire, en un mot ;
Que n'étant, par lui-même, encor qu'à demi ſot,
Tu le rendras complet.

FLORINE, *à Fabrice.*

Voyez !... il faut l'entendre.

FABRICE.

S'il te faut du ſecours, tu n'auras qu'à me prendre.

FLORINE.

C'eſt bien à toi, vraiment, à donner ton avis !

SCENE X.

LOISONNIERE, *dans le fond, en juſtaucorps de velours noir*, D'ISL-MARETS, FLORINE, FABRICE.

FLORINE.

MAIS, là-bas, j'apperçois un couſin du logis! Il viendra m'aborder; éloignez-vous, de grace.

DISL-MARETS, *s'en allant.*

Souviens-toi que....

FLORINE, *à d'Iſl-marets.*

Je ſais ce qu'il faut que je faſſe;
Venez au rendez-vous, ſans vous inquiéter.

SCENE XI.

LOISONNIERE, *dans le fond*, FLORINE.

FLORINE, *à elle-même.*

SI l'importun couſin ſe pouvoit éviter....
Mais il vient droit à moi. Peſte de la querelle
Qui nous attire ici cette ſotte ſequelle!
Depuis qu'elle a fait bruit, chez nous, de toutes parts;
Je vois, à tous momens, pleuvoir des Campagnards;
Celui-ci nous accable à toute heure.

LOISONNIERE.

Ah! Florine;
Comment eſt le couſin?

FLORINE.

Fort bien.

LOISONNIERE.

Et la couſine
Sa femme? hem?

FLORINE.

Hé! je crois qu'elle ſe porte bien;
N'en deplaiſe, pourtant, à ſon Chirurgien,
Qui lui ſoutient que non.

LOISONNIERE.

Je la tiens maladive.

FLORINE.

Son plus grand mal ne gît qu'en l'imaginative.

LOISONNIERE.

La couſine leur fille? hem? Tu ne m'en dis rien.

FLORINE.

Tous ont la ſanté bonne, & le chat, & le chien;
Sans compter deux Meſſieurs à panſe large & ronde,
Qui dinent au logis; tout eſt le mieux du monde.

LOISONNIERE.

Qui ſont-ils?

FLORINE.

Je ne ſais; mais ce ſont de ces gens
Qui ne craignent perſonne, & chamaillent des dents;
Et qui d'un ennemi ſe défont fort en hâte:

Il leur dure auſſi peu que fait un lievre en pâte ;
En quatre coups d'eſcrime, il eſt expédié.

LOISONNIERE.

L'intérêt du couſin nous a tous mis ſur pied.
On ſe fait voir ami, dans les grandes affaires.

FLORINE.

Vous êtes tous ſur pied, mais vous n'avancez gueres.
Pourquoi, par un accord, ne pas tout terminer,
Plutôt que d'être prêts, ſans ceſſe, à dégainer ?
Tant de Gentilhommeaux, à nourrir, embarraſſent.

LOISONNIERE.

Ce ſont des points d'honneur, Florine, qui te paſſent.

FLORINE.

Ma foi, le point d'honneur qui vous anime tous,
C'eſt de venir ici boire comme des trous :
Vous trouvez votre compte à vous voir néceſſaires,
Et ſeriez bien fâchés d'abréger les affaires.
Sur la moindre raiſon, pour vous toujours de poids,
Vous accourez ici cinq ou ſix à la fois ;
Deux mots ſur la querelle, & quatre heures à table.

LOISONNIERE.

Tout le monde n'eſt pas d'un ſentiment ſemblable ;
Les avis différens donnent à raiſonner.

FLORINE.

Et le tout n'aboutit jamais qu'à bien dîner.
Ce ſont raiſonnemens éternels, que les vôtres.
Pour deux qui s'en iront, il en revient ſix autres ;
Et vous faites bien moins la guerre, tour-à-tour,
A Monſieur de Fondnid, qu'à notre baſſe-cour.
Ces vérités, chez nous, un peu trop ſe connoiſſent :

Dès que vous paroiſſez, nos poulets diſparoiſſent;
Et vous voir arriver diſpos, frais & gaillards,
C'eſt un Arrêt de mort pour nos meilleurs canards:
Lapins, dindons, brochets, carpes, tout vous redoute.

LOISONNIERE.

Cela coûte au couſin quelque choſe, ſans doute;
Auſſi, pour le ſervir, il a de braves gens,
Tout prêts à s'égorger, quand il en ſera tems:
Comme au champ de bataille, ils courent tous en hâte.

FLORINE.

Et cependant, de peur que notre vin ſe gâte,
Ils l'entonnent toujours, à bon compte. Pour moi,
Je ſens que tout me choit, ſi-tôt que je les vois.
L'un, avalant d'abord trois ou quatre lampées,
Parle de piſtolets, de fuſils & d'épées.
L'autre, en ſon jeune tems, aſſure qu'il a mis
Plus de bretteurs à bas, que tué de perdrix.
Cet autre, en attendant l'heure de la crevaille,
Le fleuret à la main, attaque la muraille;
Et d'une telle force allonge de grands coups,
Qu'il en fait retentir & vîtres & verroux.
Celui-ci, le plus ſot, quoique le plus tranquile,
Sur le ton doucereux veut ajuſter ſon ſtyle:
Il fait le raiſonnable; &, par tout ce qu'il dit,
On voit qu'il a ſans ceſſe un travers dans l'eſprit.
Celui-ci, grand jureur, faiſant le diable à quatre,
Lorſqu'il ne voit perſonne, enrage de ſe battre:
Point d'accommodement, c'eſt ſon opinion.
Je n'ai jamais paſſé qu'un hiver à Lyon;
Mais je n'ai rien vu, là, qui ne ſoit fort contraire
A ce qu'aux Campagnards tous les jours je vois faire.
Savez-vous ce qu'on dit?

LOISONNIERE.

Moi? non.

FLORINE.

FLORINE.

On dit, tout franc,
Que tous vos conſeils vont à répandre du ſang;
Que vous êtes fâché, quand on ſe raccommode
Sans faire quelque plaie.

LOISONNIERE.

Oui, c'eſt-là ma méthode.
Pour tempérer les gens qui prennent trop d'eſſor,
Il eſt bon....

SCENE XII.

CRISPIN, LOISONNIERE, FLORINE, NICOLAS, ROBIN, GRATIAN, GRANDJOBE.

CRISPIN, *en entrant.*

AH! parbleu! je le retrouve encor.
Frappe, Gratian, frappe.

NICOLAS, *à Loiſonniere, lui jettant un ſac ſur la tête par derriere, & lui ſaiſiſſant ſon épée, tandis que les autres le frappent de leurs gaules.*

Ah! tatigué! mon drôle,
Vous ſoufflettez les gens!

LOISONNIERE, *ſe démenant.*

Qu'eſt-ce donc?

NICOLAS, *le frappant avec les autres.*

A l'école;
Margué! vous apprendrez qui je ſommes.

LOISONNIERE, *fuyant.*

Coquin!

FLORINE.

Êtes-vous poſſédés? Arrêtez-les, Robin.

NICOLAS, *pourſuivant Loiſonniere.*

Oh! jarnigué! j'aurons notre revanche.

CRISPIN, *à Nicolas.*

Aſſomme.

SCENE XIII.

CRISPIN, NICOLAS, ROBIN, GRATIAN, GRAND-JOBE, FLORINE.

CRISPIN.

Il s'enfuit. Ferme après, Grand-Jobe.

NICOLAS, *revenant.*

Voilà comme
Je traitons les batteux de gens. Oh! palſangué!
Il en a tout le ſoul.

CRISPIN, *à Nicolas.*

Grand-merci.

NICOLAS.

Ventregué!
S'il ne m'eût pas montré les talons....

FLORINE, *à Criſpin.*

Miſérable!
As-tu perdu l'eſprit? dis.

CRISPIN, *à Florine.*

J'ai perdu le diable.

FLORINE.

Je penſe qu'il eſt fou.

CRISPIN.

Si je ſuis fou, tant mieux;
C'eſt mon plaiſir.

FLORINE.

Voyez comme il roule les yeux!

CRISPIN.

Je veux les rouler, moi.

FLORINE.

Poursuis; tu fais merveilles.

CRISPIN.

Tends garde à ne pas trop m'échauffer les oreilles; pourrois bien, vois-tu!...

NICOLAS.

Tout doux, Monsieur Crispin.

CRISPIN.

Pourquoi tout doux? Jernie! ai-je tort?

NICOLAS.

Non.

CRISPIN.

Enfin,
Qu'elle s'en aille, ou bien...

FLORINE.

Je te quitte la place:
L'accès te prend, il faut attendre qu'il se passe.

SCENE XIV.

CRISPIN, NICOLAS, ROBIN, GRATIAN, GRAND-JOBE.

CRISPIN.

Elle a, morbleu, bien fait: encore un mot ou deux, J'allois....

NICOLAS.

Monſieur Criſpin, vous êtes orageux.
Mettre la main deſſus, ça n'eſt pas d'un brave homme.
Eſt-c'que vous avez vu battre une fille à Rome?

CRISPIN.

J'ai bien vu pis encor; ce n'eſt rien que cela:
Pour la moindre fredaine, on vous les traite, là....
Pour elles, en ce lieu, point de miſéricorde.

NICOLAS.

Oui, ce ſont gens malins; car, quand je me recorde,
On dit qu'il faut toujours être en garde avec eux;
Que naturellement ils ſont gens venimeux;
Que.... Mais ſi ce Monſieur, dont j'ons frotté l'échine,
Nous ramenoit des gens, j'aurions, margué! la mine
De tâter du bâton.

CRISPIN.

Il ne reviendra pas;
Il ſait trop bien comment....

NICOLAS.

N'importe, je m'en vas.

J'ai peur que, de ſa part, on ne vienne à nos trouſſes
On pourroit, nous trouvant, nous ſangler des *eſcouſſe*
Qui nous.... Mais écoutons; j'entends quelqu'un. Adie

CRISPIN.

Allons; il ne faut pas demeurer en ce lieu.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, FLORINE.

ANGÉLIQUE.

QUOI! riras-tu toujours ?

FLORINE.

Ma foi, les coups de gaules
Ont méthodiquement applati ſes épaules :
On eût dit qu'à frapper ils ſe donnoient leçon :
Ils l'ont évergeté de la bonne façon ;
Son juſtaucorps, ſans doute, étoit net par derriere.

ANGÉLIQUE.

L'accident eſt fâcheux ; je plains de Loiſonniere.

FLORINE.

Je ne ſaurois le plaindre ; &, puiſque le hazard
A fait le *qui-pro-quo*, c'eſt un bon Campagnard :
Son eſprit mal-faiſant commence à me déplaire ;
Toujours contre Fondnid il aigrit votre pere :
Ses conſeils ſont méchans ; & je crois que, ſans eux,
Tout ſeroit terminé par Monſieur de Valcreux.
Son dos méritoit bien une telle aventure.

ANGÉLIQUE.

Qu'il n'ait pas reconnu Criſpin !

FLORINE.

Je vous l'aſſure;
Tant de bras ont chargé ſur lui tous à la fois,
Que, ſans tourner viſage, il s'eſt ſauvé du bois.
L'un l'affublant d'un ſac, & ſaiſiſſant ſa brette....
S'il n'eût eu le pied bon, ſa fortune étoit faite;
Ils l'alloient étriller tout du long.

ANGÉLIQUE.

Mais, enfin,
Tout Campagnard qu'il eſt, c'eſt toujours mon couſin.

FLORINE.

Que fait la parenté, quand on eſt ridicule?

ANGÉLIQUE.

Tu parles franchement.

FLORINE.

Moi! que je diſſimule!
A quoi bon? Qui voudroit vous faire, pour époux,
Prendre un de Loiſonniere, y conſentiriez-vous?

ANGÉLIQUE.

Quoique née en Province, il faut que je confeſſe
Que j'aurois, ſur ce choix, plus de délicateſſe;
Et qu'en mon cœur, le bien n'a pas aſſez de part,
Pour me faire épouſer jamais un Campagnard.
Ne t'ai-je pas, cent fois, fait voir la différence
De ceux qui du beau monde ont quelque expérience?
Ils ont je ne ſais quoi de ſi noble, en parlant;
Un certain air, en tout, aimable, doux, galant;
Un eſprit libre, aiſé, qui plaît, qui s'inſinue.

FLORINE.

Les ſix mois qu'à Lyon on vous a retenue,
Vous ont toute changée. Il eſt vrai que toujours
Vous avez des romans tiré de grands ſecours :
Moi-même, je m'en ſens toute autre ; & je m'admire,
Depuis un an ou deux que vous m'en faites lire.

ANGÉLIQUE.

La lecture, ſans doute, aide fort à l'eſprit ;
C'eſt un mets ſavoureux, dont le ſuc le nourrit :
La converſation, dont il prend l'habitude,
Lui ſert, pour le polir, d'une agréable étude :
Elle en ôte, à la fin, tout le matériel ;
Mais il faut, pour cela, beaucoup de naturel.

FLORINE.

Moi, j'ai du naturel, Madame.

ANGÉLIQUE.

Il n'en eſt gueres
Qui ſachent, au beſoin, ſe mieux tirer d'affaires :
Auſſi, Florine, auſſi, tu ſais tous mes ſecrets.

FLORINE.

Hé ! ce n'eſt pas tant pis. Mais Monſieur d'Iſl-marets ?
Il eſt au rendez-vous, peut-être, à vous attendre.

ANGÉLIQUE.

Voici l'heure donnée, il eſt tems de s'y rendre :
Mais, hélas ! que je crains !

FLORINE.

Vous doutez de ſa foi ?
Il vous adore, allez ; fiez-vous-en a moi :
Il eſt auſſi-bien pris qu'un Amant puiſſe l'être.

ANGÉLIQUE.

Tous ſes empreſſemens me le font trop connoître:
Il m'aime, je le ſais; mais de ſi tendres feux
Ne ſervent qu'à nous rendre encor plus malheureux.
De ſon pere & du mien, par où forcer l'obſtacle?

FLORINE.

L'Amour, à point nommé, ſaura faire un miracle;
Mettez-vous en repos. Combien, dans le Cyrus,
D'Amans infortunés tout-à-coup ſecourus!
Leurs malheurs, cependant, paroiſſoient ſans remede.
Quand le deſtin s'en mêle, il faut que tout lui cede:
Ce qu'il a fait pour eux, il le fera pour vous.

ANGÉLIQUE.

L'eſpoir eſt, aux Amans, quelque choſe de doux;
On aime à ſe flatter: mais, Florine....

FLORINE.

Allez vite.
S'il alloit ſurvenir quelque ſotte viſite,
Qui ne vous laiſſât pas.... Votre pere ſurvient:
Du régal de Criſpin, ſans doute, on l'entretient;
Laiſſez-moi l'écouter.

SCENE II.

LOISONNIERE, FATENCOUR, FLORINE, *les écoutant.*

LOISONNIERE, *à Fatencour.*

OUI, dans cette ſurpriſe,
J'ai cherché mon épée, & l'on me l'avoit priſe.
Ainſi, tout étourdi des coups que j'ai reçus,
J'ai vu des Payſans, & n'ai rien vu de plus:
Je n'ai d'aucun d'entre eux remarqué le viſage.

FATENCOUR, *à Loiſonniere.*

Affronter mon Couſin! Je prends part à l'outrage,
Et ferai, là-deſſus, pour vous, ce que je dois.

LOISONNIERE.

Peut-être que Florine en ſaura plus que moi;
Elle a vu l'inſolence, & de quelle maniere....

FLORINE, *s'approchant, à Loiſonniere.*

N'êtes-vous point bleſſé, Monſieur?

LOISONNIERE, *à Florine.*

Non; par derriere,
Je me ſens ſeulement....

FLORINE.

Ils avoient le bras bon;
Jamais je ne vis mieux allonger un bâton.
Vous avez fort bien fait de gagner au pied.

LOISONNIERE.

Peste!
C'étoit à qui, sur moi, joueroit mieux de son reste;
Ils ne me laissoient pas le tems de respirer.

FATENCOUR.

(*à Florine.*)
Les marauds! Qui sont-ils? tu ne peux l'ignorer.

FLORINE, *à Fatencour.*

Je ne les connois point.

FATENCOUR.

Toi?

FLORINE.

Non.

FATENCOUR, *à Loisonniere.*

Ce sont, sans doute,
Quelques gens de Fondnid.

LOISONNIERE, *à Fatencour.*

Pour moi, je n'y vois goutte:
Mais, durant vos débats, je vous jure ma foi
De ne marcher jamais, qu'un fusil avec moi.

FLORINE, *à Loisonniere.*

Si vous l'eussiez eu là, je doute que ces drôles
Eussent si fièrement attaqué vos épaules.

FATENCOUR, *à Florine.*

Ne crois-tu pas qu'ils soient des environs?

FLORINE, *à Fatencour.*

Eux? non.

LOISONNIERE, *à Florine.*

Je pense d'un Robin avoir ouï le nom.

FLORINE, *riant, à Loiſonniere.*

Il eſt tant de Robins, que c'eſt-là ne rien dire.
Ce ſont Robins par-tout.

LOISONNIERE.

Voilà bien de quoi rire!

FLORINE.

Eh! quand j'en pleurerois, auriez-vous de Robin
Senti moins le bâton?

FATENCOUR, *à Loiſonniere.*

Excuſez, mon couſin;
C'eſt une impertinente, à rire accoutumée:
Elle en eſt quelquefois, pour rien, toute pâmée.
Je la voyois hier ſe tenir les côtés,
De deux coqs qui s'étoient l'un ſur l'autre jettés.

FLORINE.

J'ai l'ame gaie; hé bien! eſt-ce un crime de rire?

FATENCOUR, *à Florine.*

Oui; mais au nez des gens, qu'eſt-ce qu'on en peut dire?

FLORINE, *à Fatencour.*

Par ma foi, ces frappeurs frappoient ſi rondement,
Que vous en auriez ri vous-même, aſſurément.

FATENCOUR.

J'en aurois ri!

FLORINE.

C'étoit un accord....

FATENCOUR.

La coquine!

SCENE III.

LOISONNIERE, FATENCOUR, CRISPIN, FLORINE.

CRISPIN, *à Fatencour.*

PUISQU'ICI, tout à point, je rencontre Florine,
Monſieur, c'eſt devant vous que je lui fais ſavoir
Que, n'étant point mon fait, elle peut ſe pourvoir:
Je devois l'épouſer; mais je ne veux plus d'elle.

FLORINE.

Plus de moi!

FATENCOUR.

Quoi, Criſpin!

CRISPIN.

Elle fait la donzelle,
Monſieur; &, s'il vous plaît, je ne ſuis point un ſot;
Je viens de Rome, & c'eſt tout dire en un ſeul mot.

FLORINE.

Il a le cerveau creux.

CRISPIN, *à Florine.*

Creux ou non, que t'importe?
Laiſſe là mon cerveau.

FATENCOUR.

La colere t'emporte.

CRISPIN.

(*à Fatencour.*)

On ſe colere à moins. Je l'ai trouvée....

FLORINE, *faiſant ſigne à Criſpin.*

Hé bien?

CRISPIN, *à Florine.*

Les ſignes que tu fais, ne ſerviront de rien.

FLORINE.

Je te fais ſigne, moi? Voyez ce qu'il veut dire!
Je te crains bien!

CRISPIN.

Tu ris; mais je ne veux point rire;
Je ſuis fâché.

FLORINE.

Le grand dommage que voilà!

CRISPIN.

Je ne t'ai point, tantôt, trouvée...?

FLORINE.

Acheve, là;
Monſieur t'écoute, parle; allons donc.

CRISPIN.

Bonne bête!
Tu voudrois bien....

FATENCOUR.

Dis donc ce qui te tient en tête.
Qu'a-t-elle fait? qu'as-tu? quel eſt ton embarras?

CRISPIN, *à Fatencour.*

Monſieur, elle m'entend.

FATENCOUR.

Mais je ne t'entends pas!
De quoi l'accuſes-tu ?

FLORINE, *à Fatencour.*

Que peut-il vous répondre ?
C'eſt un garçon, Monſieur, qui devient hypocondre.

FATENCOUR, *à Florine.*

Hypocondre !

FLORINE.

Oui, Monſieur, hypocondre.

CRISPIN, *à Florine.*

Moi ?

FLORINE, *à Criſpin.*

(*à Fatencour.*) Toi.
Vous le pourrez ſavoir de Monſieur Chiros.

FATENCOUR.

Quoi !
Notre Chirurgien en aſſure ?

FLORINE.

Lui-même ;
Et tient que ce mal eſt d'une importance extrême.

CRISPIN, *à Fatencour.*

Quels menſonges, Monſieur !...

FATENCOUR.

Hé ! quelle marque a-t-on
Qu'il ſoit ce que tu dis ? Eſt-il furieux ?

FLORINE.

Non ;

Mais pour des visions, oh ! sa tête en est pleine.
L'autre jour, à l'entendre, il étoit un grand chêne ;
Et, dès qu'on l'approchoit, il se laissoit pâmer,
Croyant qu'avec la hache on l'alloit entâmer.

CRISPIN.

L'effrontée !

LOISONNIERE.

A ses yeux, sans en savoir la cause,
J'avois déja bien vu qu'il avoit quelque chose.

FATENCOUR.

Où diable a-t-il donc pris ce vilain mal ?

FLORINE.

On dit
Que tous les voyageurs se barbouillent l'esprit.

LOISONNIERE.

Il est vrai qu'on prétend que toujours la folie
Vient à ceux qui vont loin.

FLORINE.

Sur-tout en Italie :
Le pays étant chaud, on en est pris d'abord ;
Et ce mal, qui pis est, se communique fort.

FATENCOUR.

Il se gagne ?

FLORINE.

Oui, Monsieur ; à moins qu'un prompt remede
N'empêche....

CRISPIN, *à Florine, avec colere.*

Dis-moi donc quel diable te possede.

FLORINE.

Voyez.

FATENCOUR, *à Criſpin.*

Si promptement tu ne te fais panſer....

CRISPIN, *à Fatencour.*

De quoi ?

FATENCOUR.

Comment ! de quoi ?

LOISONNIERE, *à Fatencour.*

Vous devez le chaſſer ;
Il vous gâtera tous.

FATENCOUR, *à Loiſonniere.*

C'eſt ce que j'appréhende.

CRISPIN.

Vous me croyez donc fou, Monſieur ?

FATENCOUR, *à Criſpin.*

Belle demande !
J'en crois Monſieur Chiros, qui ne ſe trompe en rien :
Il faut que tu le ſois, puiſqu'il le dit.

CRISPIN.

Fort bien.
Mais vous ſaurez....

FLORINE, *à Criſpin.*

Tais-toi.

CRISPIN, *à Florine.*

Tu n'es pas où tu penſes :
Quand j'aurai dit du fait toutes les circonſtances ;
On ſaura que Criſpin.... Oh, oh ! tu m'avois pris

Pour un ſouffre-douleur?

FLORINE, *à Fatencour.*

Toujours de mal en pis;
Écoutez.

LOISONNIERE.

Il faudroit, ſans tarder davantage,
Le bien faire purger; car ce ſeroit dommage
Que, faute d'y pourvoir, ou la couſine, ou vous....
Que fait-on?

FLORINE.

J'ai toujours appréhendé les fous;
C'eſt une maladie auſſi contagieuſe....

FATENCOUR.

Sors, coquin; ou....

CRISPIN, *à Fatencour.*

Monſieur, Florine eſt une gueuſe;
Que j'ai, tantôt, ſurpriſe avec un étourneau,
Qui la faiſoit ſiffler ſur quelque ton nouveau;
Car elle en paroiſſoit toute ragaillardie.
Ils étoient dans les champs, où, d'une main hardie,
Le drôle s'efforçoit....

FLORINE, *à Criſpin.*

Quels contes il fait là!
(*montrant Loiſonniere.*)
Je n'ai vu, d'aujourd'hui, que Monſieur que voilà.

LOISONNIERE.

Oui, tantôt, dans les champs, j'ai rencontré Florine.

CRISPIN, *à Loiſonniere.*

Oh! ce n'étoit pas vous; c'eſt bien une autre mine.

(*à Florine.*)
Peſte ! il a le teint frais, vermeil : hem ! qu'en dis-tu ?
Eſt-ce un conte ?

FLORINE, *à Criſpin.*

Oui, ſans doute.

CRISPIN.

Et quand il m'a battu ?

FLORINE.

Qui pourroit rien comprendre à ce que tu veux dire ?

CRISPIN.

Je dois m'en conſoler, ce n'étoit que pour rire ;
Mais pourtant tu ſais bien qu'il m'a, pour tes beaux yeux,
Fait préſent d'un ſoufflet, on ne peut rien de mieux.

FATENCOUR.

D'un ſoufflet ?

CRISPIN, *à Fatencour.*

(*à Florine.*)
D'un ſoufflet. Réponds.

FLORINE.

Autre chimere.

CRISPIN.

Quoi ! tu m'oſes encor ſoutenir le contraire !

FATENCOUR.

S'il eſt vrai, tu devois....

CRISPIN.

Oh ! nous n'y ſommes pas.
J'ai vîte été chercher Gratian, Nicolas,

Robin, avec Grand-Jobe : ils ont tous la main forte :
Auſſi l'ont-ils gaulé d'une diable de ſorte.
J'en garde ſon épée ; ils l'ont priſe d'abord.

LOISONNIERE, *voulant prendre Criſpin à la gorge.*

Ah ! coquin, c'eſt donc toi qui m'as fait...?

CRISPIN, *à genoux, à Fatencour.*

Je ſuis mort !
Pardon, pardon, Monſieur.

FATENCOUR, *à Loiſonniere, le retenant.*

Mon couſin, je vous prie,
Ne vous emportez point.

LOISONNIERE.

Avoir l'effronterie
(*s'élançant ſur lui.*)
De faire maltraiter...! Je lui veux....

FLORINE, *à Loiſonniere, le retenant.*

Doucement ;
Il faut avoir pitié de ſon égarement ;
C'eſt un fou qui ne ſait ce qu'il fait.

CRISPIN, *ſe relevant.*

Comment diable !
Parce que je dis vrai, je ſuis fou ?

FLORINE, *à Criſpin.*

Miſérable !
J'ai voulu ne rien dire, & ne pas t'accuſer,
Et, pour ton intérêt, t'empêcher de jaſer :
C'eſt lui qu'à coups de gaule, il t'a plu,...

CRISPIN, *à Florine.*

Lui ?

FLORINE.

Lui-même!

CRISPIN.

Lui! cela ne ſe peut.

LOISONNIERE.

L'impudence eſt extrême:
(*à Criſpin.*)
Vouloir encor nier.... Tu mourras de ma main.

CRISPIN.

Criez, menacez-moi d'ici juſqu'à demain,
Vous n'avez pas reçu les coups de bâton.

LOISONNIERE.

Traître!

FLORINE, *à Loiſonniere.*

Quand la ſottiſe eſt faite, on la veut méconnoître.

CRISPIN, *à Florine.*

Je l'aurois fait roſſer, quand il ne m'a rien fait?

FLORINE.

Hé! tu ſoutiens qu'il t'a régalé d'un ſoufflet.

CRISPIN.

Lui? non pas.

FATENCOUR, *à Criſpin.*

Hé! qui donc?

CRISPIN.

Moi, le ſais-je? Florine
Le diroit mieux que moi: mais, morbleu! la coquine....

FLORINE.

Courage.

CRISPIN.

Si....

FATENCOUR.

(*à Loisonniere.*)

Tais-toi. Mon cousin, j'ai regret
Qu'on vous ait donné lieu d'être mal satisfait:
Mais, comme enfin les fous ont toujours la main prompte,
Un pareil accident ne vous fait point de honte:
Tout autre y seroit pris.

FLORINE, *à Loisonniere.*

A parler tout de bon;
Ayant à recevoir quelques coups de bâton,
Il vaut mieux que ce soit un fou qui nous les donne.

LOISONNIERE, *à Florine.*

Mais il faut châtier les fous: qu'on lui pardonne,
Ce sera pis encor.

FLORINE.

Quand vous l'assommeriez,
C'est son mal seulement que vous redoubleriez:
Je demande sa grace.

LOISONNIERE.

Hé bien, je te l'accorde;
Mais, pour les Paysans, point de miséricorde

FATENCOUR.

Ils vous seront livrés, mon cousin, & dans peu.
Si c'eût été Fondnid, il auroit vu beau jeu;
J'aurois tout hazardé, pour en tirer vengeance.

LOISONNIERE.

Lui! Par la mort....

FATENCOUR.

Allons; qui vous choque, m'offenſe.

SCENE IV.

CRISPIN, FLORINE.

CRISPIN.

PArlons à cœur ouvert. Eſt-ce à lui, tout de bon,
Que Robin a donné tant de coups de bâton?

FLORINE.

A lui, te dis-je.

CRISPIN.

Mais en es-tu bien certaine?

FLORINE.

Comme d'être avec toi.

CRISPIN.

Cela me met en peine!
Seroit-ce qu'en effet j'aurois l'eſprit...?

FLORINE.

Comment!
Tu veux douter encor que tu ſois fou? Vraiment,
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que tu t'en ſens.

CRISPIN.

J'enrage.
Mais

Mais tu m'as vu donner un ſoufflet.

FLORINE.

Es-tu ſage,
Avecque ton ſoufflet?

CRISPIN.

Quoi! pour tout aſſuré,
Je ne l'ai point reçu?

FLORINE.

Non.

CRISPIN.

J'en aurois juré.
Mais, pourtant, il faut bien qu'on m'ait fait quelque choſe,
Pour les coups de bâton dont le ſoufflet eſt cauſe.
D'où vient m'être aviſé de me fâcher?

FLORINE.

D'où vient?
C'eſt que l'on donne à tout, quand la viſion tient.

CRISPIN.

Je ne me croyois pas la tête ſi mal-ſaine.
Tu dis que, l'autre jour, je croyois être un chêne?

FLORINE.

Oui, qu'on vouloit couper: c'étoit ton embarras;
Le feu te faiſoit peur. Tu ne t'en ſouviens pas?

CRISPIN.

Point du tout, ou ſi peu que rien.

FLORINE.

Il eſt à croire

Que le trouble d'eſprit emporte la mémoire.

CRISPIN.

Il faut que cela ſoit; car, ſans toi qui le dis,
Je ne croirois jamais que cela fût.

FLORINE.

Tant pis;
On eſt deux fois encor plus fou, quand il ne reſte
Aucune impreſſion du paſſé.

CRISPIN.

Malepeſte!
Il faut ſonger bien vîte à me médeciner.

FLORINE.

Tu feras bien; ton mal....

CRISPIN.

Je veux le détourner.
Mais j'en reviens toujours à ce ſoufflet: j'ai peine
A ne le croire pas une choſe certaine;
Et même ſur la joue encore, à tous momens,
Il me ſemble ſentir certains fretillemens.

FLORINE.

Fadaiſe. Je te dis....

CRISPIN.

Hé! ce n'eſt point fadaiſe.

FLORINE.

Si tu veux être fou, ſois-le tout à ton aiſe.
Ne te fais point guérir; que m'importe?

CRISPIN.

Hé bien! non;

On ne m'a point battu; mais les coups de bâton,
Si ce ſoufflet eſt faux, doivent l'être de même.
Pourquoi croirai-je l'un, ſans l'autre?

FLORINE.

Abus extrême!
Si les coups ont ſuivi le ſoufflet prétendu,
C'eſt....

CRISPIN.

J'avois tant d'eſprit! faut-il l'avoir perdu?

FLORINE.

Ce n'eſt qu'en certains tems.

CRISPIN.

Hé! ce n'eſt rien?

SCENE V.

CHIROS, FLORINE, CRISPIN.

FLORINE, *continuant, à Criſpin.*

ESPERE;
Voici Monſieur Chiros, qui fera ton affaire.

CHIROS, *à Florine.*

Comment, depuis trois jours, s'eſt-on ici conduit?
Madame a-t-elle bien repoſé cette nuit?
A-t-elle de la joie? eſt-elle ſans triſteſſe?
Prend-elle, tous les jours, encor du lait d'ânesſe?
Mon remede a-t-il fait ſon opération?
N'a-t-il point adouci ſon inflammation?

A-t-elle l'appétit meilleur qu'à l'ordinaire ?
A-t-elle un bon dormir, qu'aucun ſonge n'altere ?
Réponds donc, ſi tu veux : as-tu perdu la voix ?

FLORINE, *à Chiros.*

Hé ! vous me demandez vingt choſes à-la-fois :
Comment fournir à tout, en même tems ?

CHIROS.

Florine ;
Tous les momens ſont chers, en fait de Médecine ;
Sur-tout à moi, qui ſuis tellement accablé,
Que tout autre en auroit l'eſprit un peu troublé.

FLORINE.

Vous avez donc beaucoup de malades ?

CHIROS.

Je penſe
En avoir plus de cent, la plupart d'importance :
Tous les jours, Dieu merci, quelqu'un perd la ſanté.

FLORINE.

Cela vous accommode ?

CHIROS.

Oui ; mais, en vérité,
On ſe fatigue bien à courir. Sur mon ame,
Quelquefois....

FLORINE.

Écoutez. Avant de voir Madame,
Dont vos raiſonnemens ſont tout le mal qu'elle a....

CHIROS.

Si je la vois ſouvent, c'eſt....

FLORINE.

Elle en veut, par-là,
Toujours drogue ſur drogue; il faut la ſatisfaire.
Quatre mots pour Criſpin.

CHIROS.

Hé bien! que faut-il faire?
Qu'a-t-il?

FLORINE.

Il a ce mal que vous nous avez dit.

CHIROS.

Quel mal?

FLORINE.

Ces vertigos qui lui tournent l'eſprit.
Vous nous diſiez, tout bas, qu'il étoit hypocondre.

CHIROS.

Je ne m'en ſouviens pas; mais je puis vous répondre
(*Il le regarde.*)
Que, ſi j'ai dit qu'il l'eſt, il doit l'être. En effet,
Je vois, par ſes regards, qu'il a l'eſprit mal fait:
Il a les yeux roulans, effarés.

CRISPIN, *à Chiros.*

Je vous prie,
Croyez-vous que je ſois en péril de ma vie?

CHIROS, *à Criſpin.*

Non, à moins qu'à ce mal quelque autre ne ſoit joint.

CRISPIN.

Hé! quel eſt donc ce mal que je ne connois point?

CHIROS.

C'eſt, ſans en rien ſentir, que le cerveau s'attaque;

Mais on ne laiſſe pas d'être hypocondriaque :
L'eſprit, quoiqu'agité, paroît être en repos.
Or Hypocondrion, *id eſt*, Lagonopos,
Vel præcordiorum inflammatio.

CRISPIN.

Peſte !
C'eſt être bien malade.

CHIROS.

Écoute donc le reſte.
De ce qu'une humeur noire a cauſé de chaleur
Aux viſceres qui ſont les plus voiſins du cœur
Il ſe porte au cerveau des vapeurs, dont enſuite
L'imagination, échauffée & ſéduite,
Se forme des objets qui, pleins d'inanité,
Lui tiennent lieu d'eſpece & de réalité :
Elle en eſt maitriſée ; &, ſe trouvant capable
D'une apprèhenſion active, invariable,
Elle engage ſi bien le malade à rêver,
Qu'il va juſqu'au délire, & ne s'en peut ſauver.

FLORINE.

Tu vois, Criſpin.

CRISPIN.

J'entends à-peu-près.

FLORINE.

La folie
Vient comme il l'a conté.

CRISPIN.

Sans doute, en Italie,
J'ai bien vu de ces maux de trop de chaleur.

CHIROS.

Vas,

Je prétends te guérir, & dans peu.

CRISPIN.

Touchez là;
Faites de votre mieux. S'il vous faut la piſtole,
C'eſt comme ſi déja vous l'aviez.

SCENE VI.

CRISPIN, FLORINE.

FLORINE.

LA parole
Te revient, ſur le point de te voir ſecouru.

CRISPIN.

Je ſuis beaucoup plus mal que je ne l'avois cru,
Je le vois bien.

FLORINE.

Tu dois ſonger à tes affaires.

CRISPIN.

Les voyages m'ont trop échauffé les viſceres;
Et, depuis mon retour, ces inflammations
M'ont, par trop de repos, fait des obſtructions.

FLORINE.

Qui t'en a tant appris? Tu parles comme un homme.

CRISPIN.

Penſes-tu que les gens aillent, pour rien, à Rome?
A mon âge, être fou! quelle pitié!

FLORINE.

Crispin ;
Console-toi.

CRISPIN.

Trois fois, pour rebrousser chemin,
J'eus la jambe tournée. O le maudit voyage,
Où l'hypocondrion m'a fait le tour !

FLORINE.

Courage :
Puisque Monsieur Chiros t'entreprend, tout va bien.

CRISPIN.

Mais puis-je être si mal, sans que j'en sente rien ?
Car, à te parler franc, Florine, je t'avoue
Que, si j'ai senti, c'est....

FLORINE.

Tu te frottes la joue ?

CRISPIN.

Il me semble toujours qu'on a la main dessus ;
Et je tâte si rien ne m'y fretille plus.

FLORINE.

Encor sur le soufflet ?

CRISPIN.

En bonne conscience ;
Est-ce à tort que je crois... ?

FLORINE.

Marque d'extravagance.
Quand un fou dans l'esprit s'est mis certains objets,
Il s'attache, il s'obstine, & n'en démord jamais.

CRISPIN.

Je ne croirai plus rien, si je puis, vas.

SCENE VII.

D'ISL-MARETS, CRISPIN, FLORINE.

D'ISL-MARETS, *en entrant.*

FLORINE !

FLORINE, *bas à d'Isl-marets.* (*à part.*)

Où venez-vous ? S'il faut que Crispin l'examine....

D'ISL-MARETS.

Monsieur de Fatencour tout-à-l'heure est entré
Au jardin, où sans doute il m'auroit rencontré ;
Si je n'avois gagné promptement cette porte.

CRISPIN.

C'est ici mon donneur de soufflets ! Oui ; main forte !
Accourez vîte ! à moi !

D'ISL-MARETS, *mettant l'épée à la main, à Crispin.*

Maraud ; si tu....

FLORINE, *à d'Isl-marets.*

Sortez ;
Vous perdez Angélique.

CRISPIN.

Au voleur ! arrêtez !

D'ISL-MARETS *se retire.*

SCENE VIII.

CRISPIN, FLORINE.

FLORINE.

QU'AS-TU donc à crier ?

CRISPIN.

Ce que j'ai ? Laiſſe faire;

FLORINE.

Adieu. Je hais les fous, mais je ne les crains guere.

SCENE IX.

CRISPIN, *ſeul.*

OH, oh ! c'eſt donc à moi que tu fais de ces tours !
On me donne un ſoufflet à rendre les gens ſourds ;
Et, quand j'en viens porter la plainte à notre Maître,
On me garantit fou ! Mais ne faut-il pas l'être,
Pour avoir pu le croire, & m'être imaginé
Que ce fût un ſoufflet qu'on ne m'eût pas donné ?
Vas, tu me le paieras, & tout du long.

SCENE X.

CHIROS, CRISPIN.

CHIROS.

MADAME
Eſt, dit-on, occupée; & moi, pour fuir le blâme
De négliger ton mal, je te viens....

CRISPIN.

Serviteur.

CHIROS.

Ton pouls aſſurément n'aura point de lenteur:
Voyons comme il te bat.

CRISPIN.

Hé! oui-dà!

CHIROS, *tirant ſon étui.*

La ſaignée
Jamais, dans un tel mal, ne doit être épargnée:
Pour t'en guérir plutôt, nous ne ferons point mal
De te tirer d'abord du ſang artérial;
Comme il eſt fort ſubtil, c'eſt ſon intempérie
Qui cauſe les vapeurs....

CRISPIN.

Vapeurs? ſoit. Je vous prie....

CHIROS.

Bois-tu ſouvent?

CRISPIN.

Selon que j'ai ſoif.

CHIROS.

L'appétit,
L'as-tu bon, bien ouvert?

CRISPIN.

J'en ſuis content, ſuffit.

CHIROS.

Dors-tu?

CRISPIN.

Si je dors? Non; vous voyez que je veille.

CHIROS.

N'as-tu point quelquefois des tintoins dans l'oreille?
Car, en fait d'hypocondre....

CRISPIN.

Ah! plus de queſtions;
Je pourrois envoyer vos hypocondrions....

CHIROS.

L'accès te prend! Il faut, afin qu'il ſoit moins rude,
Te ſaigner promptement. Par ton inquiétude,
Je vois bien que tu vas....

CRISPIN.

Ma foi, Monſieur Chiros,
Vous ferez ſagement de me tourner le dos;
Dans l'humeur où je ſuis, il n'en faudroit plus guere,
Pour vous faire appliquer....

CHIROS.

Tu te mets en colere!

Çà, donne-moi la tempe, afin qu'un peu plus bas,
Je t'ouvre le vaiſſeau....

CRISPIN.

Ne vous y frottez pas;

CHIROS.

Écoute, on ſait par où te rendre plus traitable;
Il eſt des biſtouris....

CRISPIN.

Des biſtouris! Au diable:
Cherche qui tu voudras, pour les biſtouriſer.

SCENE XI.

CHIROS, *ſeul.*

LEs fous, par la douceur, ne peuvent s'appaiſer;
On n'en vient point à bout, ſi l'on ne les gourmande.
Le mal de celui-ci ne veut pas qu'on attende;
Et, comme la ſaignée en peut rompre le cours,
Je dois uſer de force, & prendre du ſecours.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, FLORINE.

ANGÉLIQUE.

CRISPIN l'a vu ſortir ?

FLORINE.

S'il n'avoit que vu, paſſe ;
Il importeroit peu ; mais, ce qui m'embarraſſe,
C'eſt qu'il l'a reconnu pour celui qu'avec moi
Il a trouvé tantôt. Que diantre, auſſi, pourquoi
Ne s'être pas tiré par la porte ordinaire ?

ANGÉLIQUE.

Comment, l'auroit-il pu, ſans rencontrer mon pere ?
C'eſt du côté du bois qu'il eſt venu.

FLORINE.

Criſpin
Se croyoit déja fou, c'étoit fait ; mais enfin,
Sur Monſieur d'Iſl-marets ayant jetté la vue,
Sa mémoire, au beſoin, eſt ſoudain revenue ;
Il s'eſt remis d'abord le ſoufflet.

ANGÉLIQUE.

Il ira

Dire tout à ma mere.

FLORINE.

Et, quand il jasera ;
Quel péril courez-vous ? ce n'eſt point votre affaire.

ANGÉLIQUE.

Elle eſt impétueuſe ; & la moindre chimere
Qui lui vient dans l'eſprit, lui fait imaginer....

FLORINE.

Juſtement vous voulez qu'elle aille deviner !

ANGÉLIQUE.

Il eſt vrai ; s'agiſſant d'un ſecret qui nous touche,
On croit que le front parle, au défaut de la bouche.

FLORINE.

Je vous réponds du vôtre ; allons, ne craignez rien.

ANGÉLIQUE.

Mais s'il faut que Criſpin t'ait accuſée ?

FLORINE.

Hé bien !
Je prétends tenir bon ſur l'hypocondre, & faire
Que ce que j'en ai dit ſoit cru de votre mere.

ANGÉLIQUE.

On ne l'éblouit point par des contes en l'air.

SCENE II.

Mᵉ. FATENCOUR, ANGÉLIQUE, FLORINE.

FLORINE, *bas à Angélique.*

LA voici; taiſons-nous, & la laiſſons parler.

Mᵉ. FATENCOUR.

Florine, dites-moi; qu'eſt-ce qu'un certain homme
Que Criſpin....

FLORINE, *à Mᵉ. Fatencour.*

Ah! voilà mes gens qui vont à Rome!
Avec ſon beau voyage, il a bien opéré!

Mᵉ. FATENCOUR.

Comment?

FLORINE.

Le malheureux a l'eſprit égaré:
Ne le ſaviez-vous pas?

Mᵉ. FATENCOUR.

Criſpin?

FLORINE.

Criſpin, Madame!
Il a cent viſions qui lui tourmentent l'ame;
Mais, ſur-tout, il s'eſt mis en tête qu'en ces lieux,
Un Galant, avec moi, ſe préſente à ſes yeux.
Si j'entre dans le bois, ou ſors à la campagne,

Ce Galant ſuit mes pas, par-tout il m'accompagne;
Et, s'il me rencontroit avec vous aujourd'hui,
Je penſe qu'au beſoin, il vous prendroit pour lui;
Tant il a, ſur ce point, la cervelle démiſe.

Me. FATENCOUR.

Il eſt vrai qu'il s'eſt plaint de vous avoir ſurpriſe
Avec un inconnu; mais il ne m'a rien dit
Qui faſſe préſumer qu'il ait perdu l'eſprit.

FLORINE.

C'eſt un fou ſérieux, qui, dans ce qu'il avance,
Ne fait rien ſoupçonner de ſon extravagance:
Mais ne m'en croyez pas; Monſieur Chiros l'a vu,
Parlez-lui; ſon rapport peut-être ſera cru.
S'il ne doit pas....

Me. FATENCOUR.

Comment! Monſieur Chiros, Florine...

FLORINE.

Le maintient hypocondre; &, pour couper racine
A ce mal, que le tems rendroit contagieux,
Il prétend le traiter au plus vîte.

Me. FATENCOUR.

Tant mieux.
Un mal ſi prompt m'étonne; & je ne ſaurois taire
Que, ſans Monſieur Chiros, j'y croirois du myſtere.

FLORINE.

Quel myſtere? & pourquoi vouloir diſſimuler?
Si quelque homme en effet m'étoit venu parler,
Ce n'eſt pas, ce me ſemble, un crime ſi terrible.
Monſieur de Tronc-lourdaut, de Bois-ſec, de Haut-

Et d'autres dont j'ai peine à retenir le nom,
Me parlent tous les jours : s'en ſcandaliſe-t-on ?

Mᵉ. FATENCOUR.

C'eſt hazard, ſi jamais vous manquez de défaites.
(*à Angélique.*)
Ma fille ne dit mot.

ANGÉLIQUE, *à Mᵉ. Fatencour.*

Moi, Madame ! Où vous êtes,
Eſt-ce à moi de parler ?

Mᵉ. FATENCOUR.

C'eſt être ſage. Mais,
A propos de parler, n'écrivez-vous jamais ?

ANGÉLIQUE.

Oui ; j'écris quelquefois à des Religieuſes.

Mᵉ. FATENCOUR.

Les lettres du Couvent ne ſont point dangereuſes ;
Et, tant qu'on n'écrit point à des hommes....

ANGÉLIQUE.

Qui ? moi ;
A des hommes ! Je ſais qu'ils n'ont honneur, ni foi :
Vous m'avez dit cent fois qu'aucun d'eux n'eſt ſincere.

Mᵉ. FATENCOUR.

Une fille toujours n'en croit pas une mere.

ANGÉLIQUE.

A ſuivre vos leçons, je mets tout mon ſouci.

Mᵉ. FATENCOUR.

Et que veut dire donc la lettre que voici ?
Elle eſt de votre main, & fort paſſionnée ;

Sans adreſſe, il eſt vrai. Vous êtes étonnée !

ANGÉLIQUE, *bas à Florine.*

Il a laiſſé tomber cette lettre, en fuyant.

Me. FATENCOUR.

Quoi ! pour toute réponſe, un ſilence ennuyant !

FLORINE, *à Me. Fatencour.*

Montrez.

ANGÉLIQUE.

Madame....

Me. FATENCOUR.

Hé bien ?

ANGÉLIQUE.

Je ne puis que vous dire ;
Et ne ſais....

Me. FATENCOUR.

Croyez-vous que cela doit ſuffire ?

FLORINE, *à Angélique.*

Bon ! Et c'eſt ce billet.... Il ne vous ſouvient plus
De l'avoir copié d'un tome de Cyrus ?

Me. FATENCOUR.

Vous l'avez copié ?

ANGÉLIQUE.

Je n'ai pas cru mal faire ;
Pour m'apprendre à former, par-là, mon caractere.

Me. FATENCOUR.

Non ; mais qu'en fites-vous, après l'avoir tranſcrit ?

ANGÉLIQUE.

Ma couſine Arpalis ſurvint, qui me le prit.

Me. FATENCOUR.

A quoi lui pouvoit-il être ſi néceſſaire ?

ANGÉLIQUE.

Je ne demandai pas ce qu'elle en vouloit faire.

Me. FATENCOUR.

Il eſt tendre, & n'a point de termes ambigus :
Mais, puiſque vous l'avez copié de Cyrus,
Voyons un peu ce tome.

ANGÉLIQUE.

Apporte-le, Florine.

FLORINE, *à Angélique.*

Je l'avois, l'autre jour, laiſſé dans la cuiſine ;
Y croyant achever l'hiſtoire d'Ameſtris ;
Je le demande, on veut que le diable l'ait pris ;
Il ne ſe trouve plus.

Me. FATENCOUR.

Paſſons. Cette autre lettre,
Qu'exprès, avec la vôtre, on a pris ſoin de mettre ;
Et qu'enſemble attachoit ce tiſſu de cheveux,
Pourroit inquiéter un eſprit ſoupçonneux.
Elle n'eſt pas de vous, mais l'adreſſe m'étonne ;
Et, ſi la vôtre étoit pour la même perſonne,
L'amour vous feroit bien trahir nos intérêts.
Liſez-en le deſſus : « Pour Monſieur d'Iſl-marets »
Ce nom vous fait rougir !

ANGÉLIQUE.

Moi ! c'eſt donc de colere :

Eſt-ce que j'aimerois l'ennemi de mon pere ?

Me. FATENCOUR.

Je vous crois trop de cœur, pour cela ; mais, enfin,
Je viens de les trouver l'une & l'autre au jardin.

ANGÉLIQUE.

Je m'y promenois hier avecque ma couſine.

Me. FATENCOUR.

D'Iſl-marets lui plaît-il ?

FLORINE, *à Me. Fatencour.*

Il en a bien la mine ;
Car elle dit ſouvent que de foibles raiſons
Maintiennent la diſcorde entre vos deux Maiſons ;
Et, de l'air dont, pour lui, je vois qu'elle s'exprime ;
S'il n'a part dans ſon cœur, il l'a dans ſon eſtime.

Me. FATENCOUR.

Elle fait pourtant bien, me touchant de ſi près,
Qu'en vain elle voudroit prétendre à d'Iſl-marets :
Et pere, & mere, & fils, je hais toute la race ;
Ils m'ont trop....

FLORINE.

Vous penſez qu'elle s'en embarraſſe ?
C'eſt une fille bruſque, attachée à ſon ſens,
Qui, pour toute raiſon, croit ſa tête en tout tems,
Suit ſon caprice, & veut....

Me. FATENCOUR.

Je la vois qui s'avance ;
Il faut adroitement ſavoir ce qu'elle penſe.

FLORINE.

Quoi que vous lui diſiez, elle vous niera tout ;

Et....

Me. FATENCOUR.

Je ſais qu'aiſément on n'en vient pas à bout.

SCENE III.

Mlle. ARPALIS, Me. FATENCOUR, ANGÉLIQUE, FLORINE.

ANGÉLIQUE, *bas à Florine.*

Elle va tout gâter, n'étant pas avertie.

FLORINE, *bas à Angélique.*

Il n'eſt pas tems encor de quitter la partie; Patience.

ARPALIS, *à Me. Fatencour.*

Bon jour, ma tante.

Me. FATENCOUR, *à Arpalis.*

Ah! vous voici, Ma niece.

ARPALIS.

Savez-vous ce qui m'amene ici?

Me. FATENCOUR.

Vous y venez chercher, peut-être, quelque choſe Que vous perdites hier?

ARPALIS.

Moi?

Me. FATENCOUR.

Je le dis, pour cauſe.

ARPALIS.

Vous me l'apprendrez donc, quand vous voudrez.

Me. FATENCOUR.

Comment!
Vous n'avez rien perdu ?

ARPALIS.

Non. Je viens ſeulement
Vous dire, en peu de mots, que, comme je m'apprête
A payer aujourd'hui le bouquet de ma fête,
Elle n'iroit pas bien ſans ma couſine; ainſi,
Vous me la donnerez, s'il vous plaît.

Me. FATENCOUR.

Ce ſouci
Eſt obligeant pour elle; & quand....

ARPALIS.

Monſieur mon pere
M'a fort recommandé de l'amener; j'eſpere
Que vous m'en voudrez bien accorder le pouvoir.
Nous avons réſolu de danſer tout le ſoir;
Et bientôt vous verrez les garçons du village,
Avec les violons, ſeconder mon meſſage;
Ils doivent tous venir ici, dans un moment.

Me. FATENCOUR.

C'eſt, à votre ordinaire, en uſer galamment.
Mais, ma nièce, ſouffrez que je vous entretienne
De Monſieur d'Iſl-marets.

ARPALIS.

Oh! qu'à cela ne tienne;
Parlons-en,

Parlons-en, volontiers.

Me. FATENCOUR.

J'entends dire tout bas,
Qu'il vous trouve bien faite, & qu'il ne vous hait pas.

ARPALIS.

Cela ſe peut; la choſe eſt aſſez vraiſemblable;
Et je ne penſe pas être fort haiſſable.

Me. FATENCOUR.

Et ne ſentez-vous point, pour lui, je ne ſais quoi?

ARPALIS.

Rien du tout, ou mon cœur ſe cache bien de moi:
Mais, quand, pour ce qu'il vaut, j'aurois pris quelque eſtime,
Je ne prétendrois pas avoir fait un grand crime.

Me. FATENCOUR.

Le voyez-vous ſouvent?

ARPALIS.

Madame du Groſſier,
Fort rarement, ſans lui, paſſe un jour tout entier;
Je l'y vois quelquefois.

Me. FATENCOUR.

Fort bien. Et, dans l'abſence,
Ne vous écrit-il point?

ARPALIS.

Non.

Me. FATENCOUR.

Non?

ARPALIS.

Non, d'assurance;
Pourquoi, s'il m'écrivoit, voudrois-je le céler ?

Me. FATENCOUR.

Vous auriez vos raisons pour le dissimuler.
Le bruit court, néanmoins, qu'il vous écrit.

ARPALIS.

Ma tante;
Vous êtes, aujourd'hui, d'humeur questionnante.

Me. FATENCOUR.

Quand on craint de répondre, on hait les questions.

ARPALIS.

Il suffit que l'honneur regle mes actions;
Par-tout, après cela, je vais tête levée.
Moi, craindre ! moi ! vraiment, vous m'avez bien trouvée !
J'ignore l'art de feindre; &, quand on m'écrira....

Me. FATENCOUR.

On dit pourtant....

ARPALIS.

On dit tout ce qu'il vous plaira;
S'il falloit s'arrêter à ce que, d'ordinaire,
On dit de tout le monde, on auroit bien à faire;
Personne n'en échappe; & je connois des sots
Qui médiroient de vous, & de Monsieur Chiros.

Me. FATENCOUR.

De mon Chirurgien ! Ah ! ma niece !

ARPALIS.

Ma tante;

Chacun, ſur la ſatyre, à ſon gré ſe contente;
Et les plus circonſpects, avec tous leurs grands ſoins,
Sont ceux, le plus ſouvent, qu'on reſpecte le moins.
Vivons comme le veut certaine bienſéance,
Qui, ſans trop nous gêner, fuit tout ce qui l'offenſe:
Ne nous reprochons rien; & le qu'en dira-t-on,
S'il eſt impertinent, traitons-le de chanſon.

Me. FATENCOUR.

Mais la ſeule vertu doit régler la méthode....

ARPALIS.

Mon dieu! chacun ſe fait des vertus à ſa mode;
Et tel qui blâmeroit ſes défauts en autrui,
Trouve à les excuſer, quand il les voit en lui.

Me. FATENCOUR.

Mais cela ne doit point, ce me ſemble, conclure
Qu'une lettre....

ARPALIS.

Il n'eſt point queſtion d'écriture;
Il s'agit ſeulement de me faire ſavoir
Si je puis emmener ma couſine, & bon ſoir.

Me. FATENCOUR.

Expliquez-vous un peu ſur ces lettres.

ARPALIS *lit.*

ANGÉLIQUE, *bas à Florine.*

Je tremble.

Me. FATENCOUR.

Ce tiſſu de cheveux les attachoit enſemble.

ARPALIS, *après avoir lu.*

Hé! l'une eſt d'une Amante, & l'autre, d'un Ami.

Me. FATENCOUR.

Oui; mais il ne faut pas s'expliquer à demi.
On m'a dit qu'au jardin vous les aviez perdues.

ARPALIS.

Moi! je ne penſe pas les avoir jamais vues.

Me. FATENCOUR *regarde ſa fille.*

FLORINE, *bas à Arpalis.*

(*haut à la même.*)
Sortez. Si vous aimez, dites-le ſans façon;
Car Madame a conçu je ne ne ſais quel ſoupçon
De Monſieur d'Iſl-marets, avec votre couſine,
Sur ces lettres.

ARPALIS, *après avoir un peu rêvé, à Me. Fatencour.*
Adieu.

Me. FATENCOUR, *l'arrêtant.*
Quoi! cela vous chagrine,
Ma niece?

ARPALIS.

Mais, auſſi, pourquoi tant de propos?
Voulez-vous m'accorder ma couſine, en deux mots?

Me. FATENCOUR.

Vous êtes prompte.

ARPALIS.

Soit; je ſuis comme on m'a faite.
Mais, ſans vous expliquer ſur ce que je ſouhaite,
Vous me feriez ici demeurer tout le jour;
Ainſi, je vais chercher Monſieur de Fatencour:
Si, par hazard, il eſt d'humeur peu complaiſante,
Du moins il répondra. Je ſuis votre ſervante.

SCENE IV.

FLORINE, ANGÉLIQUE; Mᵉ. FATENCOUR.

ANGÉLIQUE, *à Mᵉ. Fatencour.*

MADAME, vous voyez, quand on la preſſe un peu;
Comme elle s'embarraſſe, & comme elle prend feu.

Mᵉ. FATENCOUR, *à Angélique.*

Il eſt vrai: cependant, ces lettres doivent être
Au pouvoir de celui qu'elles me font connoître;
Et quand, d'ailleurs, Criſpin aſſure qu'il a vu
Un homme avec Florine....

FLORINE, *à Mᵉ. Fatencour.*

Et Criſpin ſera cru?
Un hypocondre, un fou?

Mᵉ. FATENCOUR, *à Florine.*

C'eſt me faire une hiſtoire.

FLORINE.

Monſieur de Loiſonniere a ſujet de le croire;
Il a, par-devers lui, certains coups de bâton....

Mᵉ. FATENCOUR.

Viendroient-ils de Criſpin?

FLORINE.

De lui.

Me. FATENCOUR.

Quoi! tout de bon?

FLORINE.

De lui-même: d'abord, j'ai voulu vous le taire,
Sachant que ce rapport vous mettroit en colere;
Mais, comme il a l'eſprit de travers, il n'a pu
S'empêcher de parler de ce que j'avois tû.
Le voici.

SCENE V.

Me. FATENCOUR, ANGÉLIQUE, FLORINE, CRISPIN.

Me. FATENCOUR, *à Criſpin.*

CONNOIS-TU Monſieur de Loiſonniere?
Dis, coquin.

CRISPIN, *à Me. Fatencour.*

Là-deſſus, Florine fait la fiere,
Madame, & vous a dit que je l'ai fait roſſer;
Lui-même il le ſoutient; mais c'eſt pour ſe gauſſer:
Ils ſont d'intelligence à vous le faire croire;
Et les coups de bâton, dont j'ai bonne mémoire,
Ne ſe ſont, moi préſent, appliqués qu'à celui
Que j'ai trouvé, deux fois, avec elle aujourd'hui:
C'eſt le remerciement de quelque courtoiſie
Que j'en avois reçue.

FLORINE.

Hé bien! ſa fantaiſie

Eſt la même toujours.

CRISPIN, *à Florine.*

Oh ! je ſuis ton valet.
(*à Me. Fatencour.*)
Elle m'avoit quaſi fait douter du ſoufflet ;
Mais j'ai revu mon drôle ; & je ſais fort bien comme
C'eſt lui qu'on a frotté.

FLORINE, *à Criſpin.*

Si bien qu'un Gentilhomme,
Le couſin de Madame, avouera, ſans façon,
Pour me faire plaiſir, de faux coups de bâton ?
Quand ils ſont pour un autre, il les prend pour ſon compte ?

CRISPIN.

Ce qu'on n'a point reçu, ne peut faire de honte.

Me. FATENCOUR, *à Criſpin.*

Mais mon couſin ſe plaint ; & je ne penſe pas
Qu'il voulût....

SCENE VI.

NICOLAS, Me. FATENCOUR, ANGÉLIQUE, CRISPIN, FLORINE.

CRISPIN.

DEMANDEZ, Madame, à Nicolas;
Lui, Grand-Jobe & Robin, ont pu voir le visage
(*à Nicolas.*)
Du donneur de soufflets. Çà, viens.

NICOLAS, *à Crispin.*

La male-rage
Te puisse accueillir, vas.

Me. FATENCOUR, *à Nicolas.*

Qu'as-tu donc ?

NICOLAS, *à Me. Fatencour.*

Ce que j'ai ?
J'en venons de tâter tout notre sou. Margué !
J'avons été pris là, comme dans un bled.... Peste !
C'Monsieur a la main rude.

Me. FATENCOUR.

Il t'a battu ?

NICOLAS.

De reste ;
J'espérons, parguoi, bien nous en sentir long-tems.
Crispin en est la cause ; il nous a mis dedans.
Comme je sommes bons, tantôt, à sa priere,

J'avions un peu chargé Monſieur de Loiſonniere.

FLORINE, *à Criſpin.*

Hé bien! ce n'eſt pas lui?

CRISPIN, *à Florine.*

Non; tu l'as ſuborné,
Pour venir....

FLORINE, *à Me. Fatencour.*

Vous voyez s'il a l'eſprit tourné.

CRISPIN.

Je l'ai tourné!

Me. FATENCOUR, *à Criſpin.*

Tais-toi; je ne veux plus t'entendre.

NICOLAS.

Je ne ſongions à rien; il nous eſt venu prendre,
Et nous a dit, pleurant, qu'un certain inconnu
Venoit de le frotter; &, nous, je l'avons cru.
Auſſi-tôt, nous avons écouté ſa priere,
Et ſuivi ſon courroux, à cauſe de ſon pere.
Voyant, avec Florine, un Monſieur à l'écart,
Il nous a dit: « Frappez, chacun pour votre part »:
Sans ſavoir qui c'étoit, (car la colere emporte)
J'avons, ſur le Monſieur, ſtaubé de bonne ſorte.
Mais je nous ſomm', auſſi, trouvés bien ébaubis,
Quand je l'ons reconnu, tout-à-l'heure, aux habits.
Il a pris un gourdin d'une taille.... Ah! l'épaule!
Il en ſait plus que nous à manier la gaule:
Comme il la fait aller, & par haut, & par bas!
(*à Florine.*)
Tire, Florine; il m'a, je crois, rompu le bras.

Me. FATENCOUR, *à Nicolas.*

Mais d'où vient que Criſpin lui faiſoit cet outrage ?

NICOLAS.

Que ſavons-je ? il eſt fou.

CRISPIN.

Me voilà bien ! j'enrage.

(*à Me. Fatencour.*)

Madame, ſi....

Me. FATENCOUR, *à Criſpin.*

Coquin !

NICOLAS.

Ah ! morgué ! faites-lian

Donner ſi bian & biau, qu'il s'en ſouvienne un an ;

Ou bien, ſi vous voulez, tout en votre préſence,

Je vas, à coups de poing, lui ſigner ſa quittance.

Tout franc, je le cherchois, pour me venger de lui.

Me. FATENCOUR, *à Nicolas.*

Vas, tu ſeras content, même dès aujourd'hui.

NICOLAS.

Pourvu qu'il ſoit roſſé comme nous. C'eſt folie ;...

Si j'en engendrions queuque mérancolie !

Me. FATENCOUR.

Il verra ce que c'eſt qu'avoir affaire à moi.

NICOLAS.

Dans le mal que je ſens, morgué ! ſi j'étois Roi ;

Il en ſeroit pendu.

FLORINE.

Fort bien.

NICOLAS.

J'ai l'ame fiere ;
Et.... Je décampe.
(*Il ſort, appercevant Loiſonniere.*)

SCENE VII.

LOISONNIERE, Me. FATENCOUR, ANGÉLIQUE, CRISPIN, FLORINE.

FLORINE, *à Me. Fatencour.*

Il fuit Monſieur de Loiſonniere?

Me. FATENCOUR, *à Florine.*

(*à Loiſonniere.*)
Il n'a pas tout le tort. On m'apprend, mon couſin,
Que les coups de bâton viennent de ce coquin.

LOISONNIERE, *à Me. Fatencour.*

J'ai ſenti, par malheur, un trait de ſa folie.

Me. FATENCOUR.

Je ne dois pas laiſſer cette offenſe impunie ;
Bientôt le châtiment s'en fera devant vous.
(*à Florine.*)
Qu'on me cherche des gens, pour lui donner cent coups.
(*à Criſpin.*)
C'eſt donc à mon couſin, maraud, que tu t'adreſſes ?

CRISPIN.

Je n'entends rien, Madame, à toutes leurs fineſſes ;

Mais je ſais qu'on vous trompe, & que Florine a tort
Monſieur de Loiſonniere avec elle eſt d'accord;
On ne l'a point battu, mais un Jean-de-Nivelle
Que j'ai trouvé, tantôt, cajolant avec elle;
Il m'a donné d'abord ſur la joue, & ſon dos
A payé le ſoufflet: c'eſt la choſe en deux mots;
Ce qu'on dit par-delà, fauſſeté.

FLORINE, *à Criſpin.*

Bon! acheve.

Me. FATENCOUR.

Sans doute on te croira!

CRISPIN.

Que la peſte me creve!
Que le diable....

FLORINE, *à Me. Fatencour.*

Madame, il devient furieux.

Me. FATENCOUR.

Ah! ne m'approche pas.

FLORINE.

Comme il roule les yeux!

CRISPIN, *à Florine.*

Quoi! l'homme qu'avec toi j'ai....

Me. FATENCOUR.

Tu n'as vu perſonn

CRISPIN, *à Me. Fatencour.*

Il vous plaît, contre moi, d'en croire une fripponne.
Puiſqu'en vous diſant vrai, les gens vous ſemblent fou
Je verrois, à préſent, mettre le feu chez vous,

Que je n'en dirois pas un ſeul mot.

Me. FATENCOUR.

Quelle audace !

Un bâton.

LOISONNIERE.

Excuſez-le ; il eſt fou.

Me. FATENCOUR.

Non....

ANGÉLIQUE, *à Me. Fatencour.*

De grace,
Madame, n'allez point vous fâcher à crédit ;
C'eſt un extravagant, qui ne ſait ce qu'il dit.

CRISPIN, *à Angélique.*

Je ne le ſais pas ?

ANGÉLIQUE.

Sors, mon ami ; j'appréhende
Qu'à la fin....

CRISPIN.

Si je ſors, je veux que l'on me pende :
Diſant ce que j'ai vu, rien ne doit m'alarmer ;
Je demeurerai là, me dût-on aſſommer.
Florine a bonne langue ; & me fait hypocondre,
Pour m'ôter les moyens de la pouvoir confondre :
Mais....

SCENE VIII.

Me. FATENCOUR, LOISONNIERE, CHIROS, ANGÉLIQUE, FLORINE, CRISPIN, PAYSANS *dans le fond.*

CRISPIN, *appercevant Chiros.*

AH! voici bien pis.

Me. FATENCOUR.

Bon jour, Monſieur Chiros.

CHIROS.

Madame....

Me. FATENCOUR.

Vous venez ici fort à propos.

LOISONNIERE, *à Me. Fatencour.*

Ma couſine, ſouffrez qu'avec votre licence,
J'aille dire au couſin un mot de conſéquence,
Sur un point délicat, touchant Fondnid & lui.

Me. FATENCOUR.

Allez.

LOISONNIERE *ſort.*

SCENE IX.

Me. FATENCOUR, CHIROS, ANGÉLIQUE, CRISPIN, FLORINE, PAYSANS *dans le fond.*

ANGÉLIQUE, *à Florine.*

AH! qu'un tel ſoin redouble mon ennui!

CHIROS, *à Me. Fatencour.*

Comment va la ſanté?

Me. FATENCOUR, *à Chiros.*

Pas trop bien; j'ai, ſans ceſſe,
Des aigreurs....

CHIROS.

Cela vient de votre lait d'âneſſe;
Qui, vous débilitant l'eſtomac, vous y peut
Laiſſer des crudités dont la bile s'émeut;
Delà naît les aigreurs....

Me. FATENCOUR.

Cela pourroit bien être.
(*appercevant les Payſans.*)
Mais pourquoi tous ces gens qu'ici je vois paroître?

CHIROS.

Je les amene exprès; parce que, ſi Criſpin
N'eſt au plutôt ſaigné, j'en déſeſpere.

Me. FATENCOUR.

Enfin,

Il eſt donc fou ?

CHIROS.

Très-fou. Si la ſaignée opere....
Car, de force ou de gré, Madame, il la faut faire.

CRISPIN.

Au diable !

CHIROS.

Dès tantôt, j'ai fait quelques efforts ;
Pour l'obliger....

CRISPIN.

Le traître ! il a le diable au corps.

CHIROS.

D'un délire aſſez calme, en moins de rien, il paſſe
Juſques à la fureur ; marque d'une humeur craſſe,
Qui, ſpongieuſement lui montant au cerveau,
Lui cauſe, à tous momens, un déſordre nouveau :
A cela, la ſaignée, au plus vîte.

FLORINE, *à Me. Fatencour.*

Et le pire,
C'eſt que Monſieur Chiros connoît que ſon délire
Eſt un mal qui ſe peut fort aiſément gagner.

CHIROS.

Oui, ſans doute.

Me. FATENCOUR.

Il faut donc promptement le ſaigner.

CRISPIN.

Quoi ! l'on me fera fou malgré moi !

CHIROS, *à Criſpin.*

Laiſſe faire ;

Je te l'ai déja dit, dès qu'en t'ouvrant l'artere....

CRISPIN.

M'ouvrir l'artere ! Allez au diable. Il y va doux ! Bon soir.

(*Il ſe ſauve.*)

SCENE X.

Me. FATENCOUR, CHIROS, ANGÉLIQUE, FLORINE, PAYSANS.

CHIROS.

QU'ON a de peine à gouverner les fous ! (*aux Payſans.*) Courez vîte après lui, de peur qu'il ne s'échappe.

SCENE XI.

Me. FATENCOUR, CHIROS, ANGÉLIQUE, FLORINE.

CHIROS, *à Me. Fatencour.*

IL aura le pied bon, ſi quelqu'un ne l'attrape.

Me. FATENCOUR, *à Chiros.*

Mais comment le réduire à nous donner ſon bras ?

CHIROS.

Il faudra le lier, s'il ne le donne pas.

Me. FATENCOUR.

Allez, Monſieur Chiros, faites pour lui, de grace,
Ce qu'en un pareil mal, votre art veut que l'on faſſe....
Je vous attends enſuite, ayant à vous parler
Sur ma rate, qui veut, je crois, me déſoler;
Je ferai dans ma chambre.

CHIROS.

Après notre ſaignée,
Je ſuis à vous.

SCENE XII.

ANGÉLIQUE, FLORINE.

FLORINE.

ENFIN, la victoire eſt gagnée!
Nous venons de ſortir de preſſans embarras.

ANGÉLIQUE.

Il faut voir ma couſine.

FLORINE.

On n'y manquera pas.

ANGÉLIQUE.

Mais par où, plus long-tems, ſans te laiſſer confondre;
Crois-tu faire paſſer Criſpin pour hypocondre?
Car je ne comprends point par où Monſieur Chiros
A pu le juger fou.

FLORINE.

Je le connois: deux mots
L'ont convaincu du mal qui nous tire d'affaires.
C'eſt un fou, jargonnant ſur ce qu'il n'entend gueres;
Et ſi fort amoureux de ſes opinions,
Qu'il n'y ſouffre jamais de contradictions:
Ainſi, court de ſcience, ainſi que de mémoire,
Il croit facilement tout ce qu'on lui fait croire;
Et quand on lui ſoutient, « c'eſt vous qui l'ayez dit »,
La choſe, en même tems, n'a plus de contredit;
C'eſt un Arrêt donné.

ANGÉLIQUE.

Mais, quoi qu'il en publie ;
Criſpin, ne diſant rien qui ſente la folie....

FLORINE.

Voulez-vous pour Criſpin agir en ſûreté ?
Confions-nous, Madame, à ſa fidélité.
Ce coup, pour votre amour, eſt un coup d'importance ;
Et, s'il eſt une fois de notre intelligence....

ANGÉLIQUE.

Lui découvrir que j'aime ?

FLORINE.

Et pourquoi non ? Par lui,
Vous vous épargnerez mille ſujets d'ennui :
Il verra votre Amant en ſecret.

ANGÉLIQUE.

Mais, Florine ;
Songes-tu...?

FLORINE.

Fais-je rien, que je ne l'examine ?
Criſpin m'aime, il ſuffit.

ANGÉLIQUE.

Je fais ce que tu veux :
Tâche à le rendre donc favorable à mes feux.

FLORINE.

Ne craignez rien pour lui ; j'oſe tout vous promettre.
Allez ; dans ſon eſprit je vais me bien remettre ;
Et, pour y réuſſir, empêcher, au plutôt,
Qu'on ne le ſaigne.

ANGÉLIQUE, *s'en allant.*

Songe à faire ce qu'il faut.

SCENE XIII.

FLORINE, *seule.*

JE vais joindre Crispin; car, enfin, j'appréhende....

SCENE XIV.

LA TOUR, FLORINE.

FLORINE, *appercevant La Tour.*

QUEL eſt cet inconnu ? qu'eſt-ce qu'il nous demande ?

LA TOUR.

Monſieur de Fatencour eſt-il au logis ?

FLORINE.

Oui.

LA TOUR.

Pourrois-je lui parler ?

FLORINE.

Il ne tiendra qu'à lui :
Il faut ſavoir s'il peut vous donner audience.

LA TOUR.

Sachez-le, s'il vous plaît, & j'aurai patience.

FLORINE.

Pour avoir plutôt fait, ſuivez-moi là-dedans ;
Je vous ferai parler à quelqu'un de ſes gens.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FATENCOUR, LA TOUR.

LA TOUR, *le chapeau à la main, fait mine de prier Fatencour.*

FATENCOUR, *auſſi le chapeau à la main, montre, par ſes geſtes, qu'il le refuſe.*

LA TOUR.

C'Est vous donner, Monſieur, une peine inutile:
Hé! retournez chez vous.

FATENCOUR.

Moi, d'une ame incivile,
Je pourrois vous laiſſer ſans vous accompagner!
Non, non.

LA TOUR.

Mais de chez vous pourquoi tant s'éloigner?
Il ſuffiſoit, Monſieur, de venir en la rue.

FATENCOUR.

Votre commiſſion ne m'eſt que trop connue;
Et je dois....

SCENE II.

FONDNID, FATENCOUR, LA TOUR.

LA TOUR.

Qu'avez-vous ? vous êtes interdit,
Vous changez de couleur.

FATENCOUR.

C'eſt que voilà Fondnid.

FONDNID.

C'eſt moi-même.

LA TOUR, *à Fatencour.*

Hé ! Monſieur, retirez-vous, de grace.

FATENCOUR, *à La Tour.*

Quoi, Monſieur ! le premier je quitterois la place ;
Moi ! Plutôt, tout ce jour, j'occupe le terrein.

FONDNID, *à La Tour.*

Et moi, j'y reſterai plutôt juſqu'à demain,
Que partir avant lui.

FATENCOUR.

J'y paſſe la ſemaine.

FONDNID.

Moi, le mois tout entier.

LA TOUR, *à Fondnid.*

Souffrez qu'on vous emmene...

FONDNID.

FONDNID.

Non, à moins qu'il ne parte.

FATENCOUR.

Oh ! j'y demeure un an ;
Un an.

FONDNID.

Et moi, juſqu'au premier arriere-ban ;
N'en dût-il arriver de trente-cinq années.

LA TOUR, *à tous deux.*

A quoi bon, ſur un rien, ces humeurs obſtinées ?
Vous ſavez ce que veut Monſieur le Gouverneur.

FATENCOUR.

On ſait ce qu'on ſe doit, en matiere d'honneur ;
J'en ſais le délicat, au moins il me le ſemble.

LA TOUR.

Pour finir vos débats, partez tous deux enſemble.

FATENCOUR & FONDNID.

D'accord.

LA TOUR.

En même tems, faites chacun un pas.
Çà, commençez. Fort bien.

FATENCOUR.

Mais il n'avance pas ;
Les trois pas que j'ai faits valent, pour le moins, quatre
Des ſiens.

LA TOUR, *à Fatencour.*

Mon Dieu ! ſur quoi vous allez-vous débattre ?
Comme il eſt plus petit, tous ſes pas ſont moins grands.

FATENCOUR.

On ne peut, ſur l'honneur, trop pénétrer les gens.

FONDNID.

Monſieur voudroit peſer juſques à la penſée.

FATENCOUR.

Je prétends, en ce cas, qu'elle ſoit balancée.

LA TOUR, *les ſéparant en même tems.*

Oh! c'eſt trop chicaner: vous vous ſéparerez.

FATENCOUR.

Vous le voulez? je fais ce que vous deſirez.
(*ſe retournant.*)
Mais voyez, il ne bouge.

LA TOUR.

Hé! c'eſt-là mon affaire.
Monſieur, partez.

FONDNID, *regardant Fatencour.*

Je pars; mais c'eſt pour vous complaire.

SCENE III.

FATENCOUR, CRISPIN.

FATENCOUR.

QU'EST-CE ?

CRISPIN, *voulant ſe retirer.*

Je me promene.

FATENCOUR, *s'en allant.*

Hé bien ! promene-toi.

SCENE IV.

CRISPIN, *ſeul.*

BELLE réponſe ! oyez !

SCENE V.

FLORINE, CRISPIN.

FLORINE, *en entrant.*

CRISPIN!

CRISPIN, *faiſant mine de s'en aller.*

Vas, laiſſe-moi.

FLORINE.

Arrête : un mot, mon cher. Où donc, par cette plaine,
Adreſſes-tu tes pas ?

CRISPIN.

Ne t'en mets point en peine ;
Chacun, comme tu ſais, a ſes divers penchans.
Tu veux que je ſois fou ; les fous courent les champs ;
Je m'en acquitte. Adieu.

FLORINE.

J'ai deux mots à te dire.

CRISPIN.

Bon ſoir.

FLORINE.

Écoute-moi.

CRISPIN.

Non.

FLORINE.

Non ?

CRISPIN.

J'entre en délire ;
L'hypocondre me prend.

FLORINE.

Quoi ! ce que j'en ai dit
Te tiendroit au cœur ?

CRISPIN.

Bon ! le moyen ?

FLORINE.

Quand on rit,
Il me ſemble qu'on doit entendre raillerie.

CRISPIN.

En effet !

FLORINE.

Qu'eſt-ce à dire en effet ?

CRISPIN.

Je te prie ;
Combien vaut la ſaignée à ton Monſieur Chiros ?
Je l'y crois fort expert, quand il trouve des ſots.

FLORINE.

Pour avoir demandé ton bras....

CRISPIN.

La grande affaire !
On veut lier les gens, pour leur ouvrir l'artere,
C'eſt une bagatelle ; &, qui s'en fâcheroit....

FLORINE.

Se fâcher de cela ?

CRISPIN.

Le grand tort qu'on auroit !

FLORINE.

Mais, quand on l'a voulu tout à bon entreprendre,
J'ai parlé fiérement, afin de te défendre ;
On ne t'a point saigné.

CRISPIN.

Tu devois le souffrir ;
Ma folie eût été plus facile à guérir.

FLORINE.

Vas, tu te portes bien ; ne sois plus en colere.

CRISPIN.

Oh ! j'y serai long-tems.

FLORINE.

Tu voudrois me déplaire,
A moi, Crispin, à moi, que tu nommois toujours
Ton bec, ton petit bec, ton tou-tou, tes amours ?

CRISPIN.

Franchement, j'étois fou de ta peau.

FLORINE.

Qui t'empêche
De l'être encore autant ? Ai-je l'humeur revêche ?

CRISPIN.

Et non, de par le diable ! & c'est-là mon malheur.

FLORINE.

Quoi ! tu serois jaloux ?

CRISPIN.

Et ce beau cajoleur ;

Avec qui je t'ai vue en douce confidence ;
Pour m'être fait de fête, il m'a.... Mais patience.

FLORINE.

J'ai donc fait un grand crime à l'avoir écouté ?

CRISPIN.

Non ; ce n'eſt, aujourd'hui, que curioſité ;
Mais inſenſiblement les tendreſſes ſe gliſſent.
Avec le tems, la paille, hom ! les neſles mûriſſent,
Dit le proverbe à Rome.

FLORINE.

Il ſe peut que Criſpin,
Après avoir vu Rome, ait l'eſprit ſi peu fin ?
Il ſe peut....

CRISPIN.

Que veux-tu ? c'eſt peut-être bêtiſe,
De croire ce qu'on voit ; mais j'ai cette ſottiſe.

FLORINE.

Un galant avec moi s'eſt tantôt arrêté,
Il eſt vrai, tu l'as vu.

CRISPIN.

Cauſa di niente.

FLORINE.

Si de notre entretien je te dis le myſtere ;
Criſpin, m'aſſures-tu que tu te pourras taire ?

CRISPIN.

Oui, ſi tu me dis vrai ; mais tu me tromperas.

FLORINE.

Non. Tu n'en diras mot ?

CRISPIN.

Pas un mot.

FLORINE.

Tu ſauras
Que le jeune blondin pour qui je m'intéreſſe....
Fais-moi donc un ſerment.

CRISPIN.

Suffit de ma promeſſe;
Parle.

FLORINE.

Hem! je crains trop....

CRISPIN.

Non, je n'en parlerai pas
Ou la peſte m'étouffe.

FLORINE.

Hé bien donc! tu ſauras
Que le jeune blondin pour qui je m'intéreſſe,
Brûle pour les appas de ma jeune Maitreſſe;
Il adore Angélique.

CRISPIN.

Angélique? & pourquoi
Faut-il que cet amour ne ſoit ſu que de toi?
Quel beſoin ſi preſſant de me faire hypocondre,
Quand j'ai dit....

FLORINE.

A cela je m'en vais te répondre.
Il faut, pour quelque tems, tenir leurs feux ſecrets;
Parce que le blondin eſt Monſieur d'Iſi-marets.

CRISPIN.

Quoi! le fils de Monſieur de Fondnid?

FLORINE.

Lui.

CRISPIN.

Sans doute,
L'hypocondre eſt venu fort à propos.

FLORINE.

Écoute.
Il falloit me tirer d'embarras; & par où
M'en bien tirer, à moins que de te rendre fou?
Plus je te faiſois ſigne, & retenois ta langue,
Et plus tu t'égayois à pouſſer ta harangue;
Il falloit bien trouver moyen de l'accourcir.

CRISPIN.

Tout franc, on eût eu peine, alors, à m'adoucir;
Les vapeurs du ſoufflet me montoient à la tête.

FLORINE.

Vas, Monſieur d'Iſl-marets ſait vivre; il eſt honnête;
Et, ſi tu l'obligeois, je ſais que du ſoufflet
On te feroit raiſon.

CRISPIN.

Touche; cela vaut fait;
Tu n'as qu'à dire.

FLORINE.

Il faut lui rendre cette lettre.

CRISPIN.

Hé bien! entre ſes mains je ſaurai la remettre:
Mais, après le ſoufflet, dis-moi, m'aſſure-t-on
Que la lettre n'a rien qui ſente le bâton?
C'eſt d'un pareil emploi le péril ordinaire.
Et ſi, cherchant le fils, je rencontre le pere,
Il peut être d'humeur à me payer le port;

Car on dit qu'il n'eſt pas un homme fort accort.

FLORINE.

Quoi! Criſpin, au beſoin, craint de manquer d'adreſſe?
Il s'alarme, devant....

CRISPIN.

Que ton ſcrupule ceſſe;
J'ai de l'intelligence, & ſuis des rafinés
Qu'il n'eſt pas fort aiſé de mener par le nez.
Quand on a, comme moi, paſſé ſix ans à Rome....
Enfin, s'il faut mentir, fourber, tu vois ton homme:
Jai vu plus que le loup. Mais, Florine, dis-moi,
Je ſuis rapatrié, ce me ſemble, avec toi?
M'aimes-tu?

FLORINE.

Si je t'aime? oh!...

CRISPIN.

Je t'ai fait connoître,
Si je n'étois jaloux, que je pourrois bien l'être:
Il faut, en m'épouſant, renoncer aux blondins.

FLORINE.

Là-deſſus, quand on veut, on trompe les plus fins.
Vois-tu! ton meilleur eſt, ſi nous vivons enſemble,
De t'en fier à moi; ſonges-y: que t'en ſemble?

CRISPIN.

Je penſe qu'en effet, je ne ferois pas mal;
Auſſi-bien, la femme eſt un terrible animal;
Et ce qu'elle ſe met une fois à la tête,
S'il n'eſt exécuté, le diable eſt une bête.

FLORINE.

Tu vas moraliſer? Adieu.

CRISPIN.

Juſqu'à tantôt.

FLORINE, *s'en allant.*

Songe à donner la lettre, & réponſe au plutôt.

CRISPIN *retient Florine.*

FLORINE.

Que veux-tu ?

CRISPIN.

Te baiſer. Quand on ſe raccommode,
Ne baiſe-t-on pas ?

FLORINE.

Mais....

CRISPIN.

Tu ſais que c'eſt la mode.
Allons donc, ſans façon ; çà, le baiſer de paix.

FLORINE.

Au retour.
(*elle ſort.*)

CRISPIN, *la regardant aller.*

Souviens-t'en.

SCENE VI.

CRISPIN, *ſeul.*

AH! bouchon! tes attraits;
Sans ceſſe, avec plaiſir, m'attirent.... Chut, je penſe
Voir venir mon blondin : c'eſt lui-même, il s'avance.

SCENE VII.

D'ISL-MARETS, FABRICE, CRISPIN.

D'ISL-MARETS, *à Fabrice.*

CEs lettres me font peine, & je ſuis en ſouci.

FABRICE, *à d'Iſl-marets.*

Eſt-ce que vous croyez les retrouver ici,
Que vous venez...?

D'ISL-MARETS.

J'ignore où je les ai perdues.
Quels malheurs je prévois, s'il faut qu'elles ſoient vues !
De l'aimable Angélique on connoîtra la main.

FABRICE.

(*appercevant Criſpin.*)
Peut-être.... Mais voyez Criſpin.

D'ISL-MARETS.

A quel deſſein
Nous peut-il obſerver ? Paſſons, ſans lui rien dire.

CRISPIN, *à d'Iſl-marets.*

Monſieur, comme je ſais que ce n'eſt que pour rire
Qu'il vous plaît quelquefois de ſouffleter les gens ;
Si vous vous en voulez donner le paſſe-tems,
Vous n'aurez qu'à....

D'ISL-MARETS, *à Criſpin.*

Va-t'en, mon ami.

CRISPIN.

Moi ?

D'ISL-MARETS, *à Fabrice.*

Fabrice !

CRISPIN.

Hé ! Monſieur !

D'ISL-MARETS.

Il eſt fou.

CRISPIN.

Fort à votre ſervice ;
Mais je ne laiſſe pas de ſavoir vos ſecrets.

D'ISL-MARETS, *à Criſpin.*

Tu les ſais ?

CRISPIN.

Oui ; je parle à Monſieur d'Iſl-marets.

D'ISL-MARETS.

Tu te méprends, mon cher ; adieu.

CRISPIN.

Pour fille unique,
Monſieur de Fatencour a la belle Angélique ;
Vous l'aimez ; & Florine eſt d'accord avec vous,
Pour....

D'ISL-MARETS.

Paſſe ton chemin ; autrement, je....

CRISPIN.

Tout doux :
Si ce que je vous dis vous met en défiance ;
Examinez, voyez mes lettres de créance.

D'ISL-MARETS.

Que veux-tu dire ?

CRISPIN.

Ouvrez. Ah ! vous avez les yeux,
Voyant cette écriture, un peu plus gracieux.

D'ISL-MARETS *lit.*

« JE vous écris par Criſpin, en qui vous pouvez » prendre une entiere confiance, & me faire ſavoir, » par lui, ce que vous jugerez à propos ».

Viens, mon cher Criſpin, viens, que je t'embraſſe.

CRISPIN.

Au diable !
Je me paſſerois bien d'une amitié ſemblable ;
J'ai les bras tout meurtris, tant vous me ſerrez fort.

D'ISL-MARETS.

Dans la joie où je ſuis, pardonne à ce tranſport.

» Vous avez laiſſé tomber, tantôt, des lettres dans » le jardin, dont l'une a été reconnue pour être de » moi : elles ſont dans les mains de ma mere, qui en » a formé des ſoupçons ſur leſquels il eſt bon qu'on » vous entretienne. Venez, vers le ſoir, au rendez- » vous ordinaire ; Florine vous inſtruira de tout, ſi je » ne puis vous aller trouver avec elle ».

(*à Fabrice.*)

J'avois craint ce malheur, Fabrice.

FABRICE.

Patience ;
Peut-être il n'eſt pas tel que votre amour le penſe.

CRISPIN.

Ainſi, vous n'aimez point Angélique ?

D'ISL-MARETS.

Oui, Criſpin,
Je l'adore ; & l'hymen fera tout mon deſtin :
Point de bonheur ſans elle. Aide-moi, je te prie,
Dans un amour qui fait tout le bien de ma vie.

CRISPIN.

Vous êtes bien changé : tantôt, mal-complaiſant,
Vous parliez haut la main ; vous priez, à préſent.

D'ISL-MARETS.

Je ſuis au déſeſpoir, qu'une chaleur trop prompte
M'ait forcé....

CRISPIN.

Ce n'eſt rien.

D'ISL-MARETS.

Je t'en veux tenir compte.

Ma main s'eſt égarée ; &, pour t'en conſoler....

CRISPIN.

Bon ! & cela vaut-il la peine d'en parler ?

D'ISL-MARETS, *lui donnant de l'argent.*

Je hais l'ingratitude ; &, pour peu qu'on m'oblige....

CRISPIN.

Oh !

D'ISL-MARETS.

Prends ces dix Louis.

CRISPIN.

Il n'eſt pas....

D'ISL-MARETS.

Prends, te dis-je ;
Je le veux.

CRISPIN.

Ah, Monſieur ! je ſuis votre valet.
J'avois bien cru, tantôt, me venger du ſoufflet ;
Mais, par bonheur pour vous, un autre a pris la place.

D'ISL-MARETS.

Quoi ?

CRISPIN.

Deux mots de douceur, ma colere ſe paſſe ;
Sur-tout quand on en uſe un peu de bonne foi ;
Car vous ne penſiez pas directement à moi.
Ainſi, je crois, Monſieur, qu'un ſoufflet qui ſe donne
D'une main attachée à choiſir la perſonne,
Offenſe beaucoup plus, que quand le ſouffletant
S'emporte à ſouffleter ſans connoître ; &, partant,
Je me tiens obligé d'être, toute ma vie,

Très-humble ſerviteur de votre ſeigneurie.

D'ISL-MARETS.

C'eſt fort bien raiſonner.

CRISPIN.

Oh! Monſieur, je reviens....

D'ISL-MARETS.

On me l'a dit, de Rome.

CRISPIN.

Ah! quand je me ſouviens
De ce que j'ai vu là....

D'ISL-MARETS.

Ce ſouvenir doit plaire.
Mais j'ai, ſur ce billet, une réponſe à faire;
Je cours m'en acquitter, & reviens ſur mes pas.
Demeure ici, Fabrice, & ne le quitte pas.

SCENE VIII.

FABRICE, CRISPIN.

FABRICE.

ON gagne à le ſervir, c'eſt un homme qui donne.

CRISPIN.

J'ai connu, dès tantôt, qu'il avoit la main bonne.

FABRICE.

S'il la laiſſe échapper, tu vois qu'argent comptant,

Il paye....

CRISPIN.

Autant encore, à la charge d'autant.
Je lui tendrai la joue, & n'en ſerai point chiche.

FABRICE.

Un ſoufflet tous les jours, tu ſerois bientôt riche.

CRISPIN.

Penſes-tu que l'on ſoit accommodant par-tout ?
De tout le monde ainſi l'on ne vient pas à bout.
Il ne faut qu'aller voir comme on en uſe à Rome :
Le plus petit ſoufflet qu'ait reçu le moindre homme,
Fait que, s'il peut trouver le frappeur à l'écart,
Il ne marchande point ; zeſte, un coup de poignard.

FABRICE.

Quel diable de pays !

CRISPIN.

Que veux-tu ? c'eſt la mode,
D'y jouer des couteaux.

FABRICE.

Elle n'eſt pas commode.

CRISPIN.

Pour des choſes de rien, de *l'acqua*, du *fuoco*....

FABRICE.

Tu parles donc la langue ?

CRISPIN.

Un poco, un poco.
Je ſais cent jolis mots, que j'ai pris ſoin d'écrire.
Tu ſei un forfante, un mato.

FABRICE.

C'eſt-à-dire ?

CRISPIN.

C'eſt-à-dire, je ſuis votre ſerviteur.

FABRICE.

Bon !

Je retiendrai cela.

CRISPIN.

Mais prends bien garde au ton :
Tu ſei un forfante, un mato. Dans la rue,
Si tu veux aborder quelqu'un qui te ſalue :
Vorria che foſti impicato.

FABRICE.

J'entends.

CRISPIN.

Pour dire, vivez ſain juſqu'à plus de cent ans.

FABRICE.

Ce langage eſt fort beau : ſi je pouvois l'apprendre !

CRISPIN.

Il n'eſt peine, pour toi, que je ne veuille prendre :
Viens me voir quelquefois, je t'y rendrai ſavant.

FABRICE.

S'il ne tient qu'à cela, nous nous verrons ſouvent.
Mais dis-moi, puiſqu'enfin tu veux ſervir mon Maître ;
Il aime ; que crois-tu, Criſpin, qu'il en doive être ?
Pourrons-nous adoucir Monſieur de Fatencour ?

CRISPIN.

Il eſt bien obſtiné.

FABRICE.

Tant pis pour notre amour.

CRISPIN.

Ce qui le gâte encore, & lui rend l'ame fiere,
C'eſt un Noble à la roſe, un certain Loiſonniere.

FABRICE.

Loiſonniere ! & quel eſt ce Monſieur aux oiſons ?

CRISPIN.

C'eſt un fat qui, toujours ſur les comparaiſons,
Parlant de tous les gens, ne peut tenir croyable
Qu'autre qu'un Gentilhomme ait l'ame raiſonnable :
Il faut, pour raiſonner, être de qualité,
Dit-il.

FABRICE.

Ah ! là-deſſus, il a l'eſprit gâté ;
Il en eſt d'auſſi ſots, avecque leur naiſſance ;
Que dans la bourgeoiſie.

CRISPIN.

Hé ! vraiment, je le penſe ;
Leur nobleſſe, ſouvent, ne ſert qu'à les....

SCENE IX.

FONDNID, FABRICE, CRISPIN.

FABRICE, *bas à Crispin.*

TAIS-TOI; Voici notre vieux Maître.

CRISPIN, *bas à Fabrice.*

Est-ce lui que je vois? Monsieur de Fondnid?

FABRICE.

Oui.

CRISPIN.

Quel vilain Gentillâtre!

FABRICE.

Tais-toi, te dis-je.

CRISPIN.

Il a la mine acariâtre.

FONDNID.

Où peut être mon fils, Fabrice?

FABRICE.

Je ne sais, Monsieur.

FONDNID.

Cherche-le vîte. Entends-tu? dis-

FABRICE.

J'y vais.

FONDNID.

Il faut que je lui parle, & pour choſe importante.
Entends-tu ?

FABRICE.

Bien, Monſieur.

FONDNID.

Toute affaire ceſſante;
Qu'il vienne me trouver chez Monſieur de Valcreux.
Entends-tu ?

FABRICE.

Oui, Monſieur.

FONDNID.

Il nous attend tous deux;
J'y vais toujours : dis-lui qu'au plutôt il s'y rende.
Entends-tu ?

FABRICE.

Si j'entends ? Il faut bien que j'entende.

FONDNID.

En quelque lieu qu'il ſoit, quand tu le trouveras,
Fais qu'il vienne. Entends-tu ?

FABRICE.

Je n'y manquerai pas.

FONDNID *ſort.*

SCENE X.

CRISPIN, FABRICE.

CRISPIN.

VOILA des *Entends-tu?* qui vont drû comme mouches.

FABRICE.

Tu t'en laſſes ?

CRISPIN.

Je crois, s'il avoit quatre bouches,
Qu'il ne les ouvriroit que pour dire : *Entends-tu ?*

FABRICE.

Tu fais le délicat, pour un mot rebattu ;
Chacun n'en a-t-il pas qu'à toute heure il répete ?
Des *véritablement*, des *ſur cette entrefaite ?*
Il faut les réformer, s'ils te choquent l'eſprit.

CRISPIN.

J'avois rarement vu ton Monſieur de Fondnid.
J'étois ſi jeune encor, lorſque je fus à Rome....

FABRICE.

Si l'on va là pécore, on revient habile homme ;
On s'y tourne l'eſprit ; je le juge par toi.
Quel maître avois-tu là ?

CRISPIN.

Quel maître ?

FABRICE.

Oui.

CRISPIN.

Moi.

FABRICE.

Qui ?

CRISPIN.

Moi.

Par ce ris ſcélérat que tu me fais paroître,
Tu veux dire, en François, que j'avois un ſot maître,
N'eſt-ce pas ?

FABRICE.

C'eſt à tort....

CRISPIN.

Ne crois point te moquer:
Jamais, quand on a vu, l'eſprit ne peut manquer.
Les voyages font l'homme; &, pour peu qu'on s'applique....

SCENE XI.

D'ISL-MARETS, CRISPIN, FABRICE.

D'ISL-MARETS, *à Criſpin.*

DONNE cette réponſe à l'aimable Angélique;
Vas, cours, mon cher Criſpin.

SCENE

SCENE XII.

Me. DE FATENCOUR & LOISONNIERE, *qui paroiſſent & écoutent dans le fond*, D'ISL-MARETS, CRISPIN, FABRICE.

D'ISL-MARETS, *continuant, à Criſpin.*

MAis, ſur-tout, fais ſi bien;
Que ce ſoit en cachette, & qu'on n'en ſache rien.

CRISPIN, *à d'Iſl-marets.*

Mettez-vous en repos; je ferai votre affaire.
Il faut ſe défier, entre autres, de la mere;
Elle a l'humeur un peu colérique; &, pour rien,
Gronderoit quatre jours, par forme d'entretien:
Mais, ſa complexion étant trop délicate,
Elle n'oſe crier, à cauſe de ſa rate:
Je ris comme un perdu, quand j'entends quelques mots
De ce qu'elle en jargonne avec Monſieur Chiros.

D'ISL-MARETS.

Et ce Monſieur Chiros, quel eſt-il?

CRISPIN.

Du village
C'eſt le Chirurgien, très-vilain perſonnage,
Qui, la voyant facile à ſe droguer ſouvent,
Lui fait craindre un grand mal, du moindre petit vent:
Elle eſt ſa vache à lait.

D'ISL-MARETS.

Adieu; ſois-moi fidele;

Criſpin, & je ſaurai reconnoître ton zele.

Me. FATENCOUR & LOISONNIERE *ſe retirent.*

SCENE XIII.

D'ISL-MARETS, FABRICE, CRISPIN.

CRISPIN, *à d'Iſl-marets.*

SERVITEUR.

FABRICE, *à d'Iſl-marets.*

Votre pere eſt venu vous chercher;
Si vous ſuivez ſon ordre, il faut vous dépêcher.

D'ISL-MARETS, *à Fabrice.*

Que veut-il?

FABRICE.

Je ne ſais; mais vous pourrez l'apprendre
Chez Monſieur de Valcreux; il vous y doit attendre.

SCENE XIV.

CRISPIN, *ſeul, comptant l'argent qu'on lui a donné.*

UN, deux, trois.... Ils ſont dix, le nombre eſt bien complet.
Me voilà, dieu-merci, bien payé du ſoufflet.
Tandis qu'il y fait bon, par notre complaiſance,
Tâchons d'en attrapper encor quelque finance.
Quand on eſt amoureux, rien ne coûte à donner,
On eſt libéral : mais s'en faut-il étonner ?
Puiſque, ſi quelque Belle à m'aimer étoit prête,
Je me donnerois, moi, des pieds juſqu'à la tête.
Profitons du talent & de l'occaſion.

SCENE XV.

Me. FATENCOUR, LOISONNIERE, *un fuſil ſur l'épaule*, CRISPIN.

CRISPIN, *bas.*

MAIS que vois-je venir ? La laide viſion !
Serrons vite la lettre & l'argent.

Me. FATENCOUR, *à Criſpin.*

Viens, approche.
Que fais-tu là ?

CRISPIN, *à Me. Fatencour.*

Moi ? rien.

Me. FATENCOUR.

Qu'as-tu mis dans ta poche ?

CRISPIN.

Qu'y pourrois-je avoir mis ?

Me. FATENCOUR.

Un papier ; montre.

CRISPIN.

Quoi, Un papier ? Quel papier ?

Me. FATENCOUR.

Montre, te dis-je.

CRISPIN.

Moi ? Je ne puis rien montrer ; car je n'ai rien.

Me. FATENCOUR.

Infâme ! Tu n'as rien ? Çà, voyons.

CRISPIN.

Oh ! s'il vous plaît, Madame !

Me. FATENCOUR.

Je veux chercher.

CRISPIN.

Parbleu ! vous ne chercherez pas.

Me. FATENCOUR.

Tu fuis ?

LOISONNIERE, *préſentant le fuſil à Criſpin.*

Demeure là : ſi tu fais un ſeul pas,
Je m'en vais te ſangler mon fuſil dans la tête.

CRISPIN.

A l'aide ! je ſuis mort !

LOISONNIERE.

Ce coquin fait la bête.

CRISPIN, *à Loiſonniere, voulant lever le fuſil.*

Un ou deux pieds plus haut.

LOISONNIERE.

Encor ?

CRISPIN.

Quel paſſe-tems !
Eſt-ce qu'en dépit d'eux, on doit tuer les gens ?

LOISONNIERE.

Dépêche.

CRISPIN.

Quoi, dépêche ?

LOISONNIERE.

Ah ! tu m'oſes répondre !

CRISPIN.

Appuyer le fuſil contre un pauvre hypocondre,
Dont on a de l'eſprit bouché tous les conduits !

Me. FATENCOUR, *à Criſpin.*

Tu veux être hypocondre à préſent ?

CRISPIN, *à Me. Fatencour.*

Je le ſuis ;

Ou je me donne au diable.

Me. FATENCOUR.

Il ne m'importe guere.
Viens ici.

CRISPIN.

Me voilà.

Me. FATENCOUR.

Prends garde à tes affaires :
Si tu me fais chercher, ſans vouloir découvrir....

CRISPIN.

Ah ! ne me touchez pas, vous me feriez mourir ;
Je ſuis trop chatouilleux.

Me. FATENCOUR.

Donne donc.

CRISPIN.

Que je donne ?
Je n'ai rien à donner.

LOISONNIERE, *à Me. Fatencour.*

Vous ſouffrez qu'il raiſonne !
Tirerai-je ?

Me. FATENCOUR, *à Loiſonniere.*

Oui, tirez aux jambes, mon couſin.

LOISONNIERE.

Tout-à-l'heure ; auſſi-bien, j'en dois à ce coquin.

CRISPIN, *à genoux, à Loiſonniere.*

Monſieur, n'en faites rien.

LOISONNIERE, *à Criſpin.*

Il faut que dans le ventre,
Je....

CRISPIN.

N'allez pas lâcher : tête-bleu ! le plomb entre ;
Ce n'eſt pas jeu d'enfant.

LOISONNIERE.

C'eſt fait ; point de quartier.
La lettre.

CRISPIN.

Quelle lettre ?

LOISONNIERE.

Ah ! tu te fais prier.

CRISPIN.

Hé ! de grace, un moment.

LOISONNIERE.

Si tu tardes, je tire.

CRISPIN.

Hé bien ! çà, je m'en vais vous la donner à lire.

Me. FATENCOUR, *à Criſpin.*

Oui, je me fais droguer, au moindre petit vent ;
Et ſi Monſieur Chiros me viſite ſouvent,
Je ſuis ſa vache à lait !

CRISPIN, *à part.*

Je ſuis perdu ! Le diable
M'a, bien mal à propos, rendu ſi charitable.
De quoi m'être aviſé de ſervir le blondin !
(*Il donne la lettre.*)

Me. FATENCOUR, *à Loiſonniere.*

Tandis que je lirai, fouillez-le, mon couſin;
Cherchez ce qui lui reſte encor.

LOISONNIERE.

Vuidons ſes poches.

CRISPIN, *ſe retirant, à Loiſonniere.*

Les vuider !

LOISONNIERE, *lui préſentant le fuſil.*

Par la ſang! coquin, ſi tu n'approches....

CRISPIN.

Je ſuis tout approché : peſte de l'inſtrument !
Là, fouillez à votre aiſe; allons, ſans compliment.

LOISONNIERE, *tirant les Louis.*

Cela n'eſt pas mauvais.

CRISPIN.

Pas mauvais? je le penſe.

LOISONNIERE.

Encor! Bon.

CRISPIN.

C'eſt-là tout, s'il vous plaît.

LOISONNIERE.

Patience.
(*à Me. Fatencour.*)
Je veux voir l'autre poche. Il a pluſieurs Louis.

Me. FATENCOUR.

Prenez-les.

LOISONNIERE.

Çà, voyons.

CRISPIN.

Elle eſt vuide.

LOISONNIERE.

Tant pis.

CRISPIN.

Mon argent !

LOISONNIERE, *le lui montrant.*

Le voilà.

CRISPIN.

Je le vois bien ; mais, diable !
Je ne l'ai pas.

LOISONNIERE.

Suffit que j'en ſois reſponſable ;
Il eſt en bonne main.

CRISPIN.

Je me ris de cela ;
La mienne eſt auſſi bonne.

LOISONNIERE.

Oh ! tu le prends par-là ?
Je te le veux garder, moi.

CRISPIN.

Combien, je vous prie ?

LOISONNIERE.

Autant qu'il me plaira.

CRISPIN.

Quoi ! garder....

LOISONNIERE.

Comme il crie !

Me. FATENCOUR, *prenant Criſpin au collet.*

Il faut que je t'étrangle.

CRISPIN.

Ah !

Me. FATENCOUR.

Scélérat !

LOISONNIERE, *à Me. Fatencour.*

Faut-il,
Pour avoir plutôt fait, lui lâcher le fuſil ?

Me. FATENCOUR, *à Loiſonniere.*

Il le mériteroit, puiſqu'il me déshonore :
Mais il n'eſt pas le ſeul ; ma fille en eſt encore ;
Elle aime d'Iſl-marets ; & ce billet m'apprend
Qu'un rendez-vous, ce ſoir.... Ah !

LOISONNIERE.

Cela me ſurprend.
Ma couſine Angélique auroit de la tendreſſe
Pour le fils....

Me. FATENCOUR.

Comme moi, ce procédé vous bleſſe :
Mais j'en aurai raiſon. Il faut n'en dire mot,
Sur-tout à mon mari.

LOISONNIERE.

Suffit.

Me. FATENCOUR, *à Criſpin.*

Chien de magot,

Coquin, tu me trahis !

CRISPIN.

Hé, Madame, Madame !...

Me. FATENCOUR.

Dis-moi tout ; autrement...

SCENE XVI.

Mᵉ. FATENCOUR, LOISONNIERE, CRISPIN, CHIROS.

CHIROS, *à Me. Fatencour.*

QUEL courroux vous enflamme?
Rien n'eſt pire, pour vous, que de vous emporter,
Et votre mal de rate en pourroit augmenter.
Qu'eſt-ce donc? dans vos yeux je vois un trouble extrême.

Mᵉ. FATENCOUR.

Hélas! Monſieur Chiros, je ſuis hors de moi-même.

CHIROS.

J'allois voir un fiévreux dont le mal eſt preſſé;
Et, vous appercevant, je me ſuis avancé.

Mᵉ. FATENCOUR.

J'avois cru, comme vous, qui m'en vouliez répondre,
Que Criſpin, tout de bon, devenoit hypocondre.

CHIROS.

Il ne le devient pas, car il l'eſt tout-à-fait.

Mᵉ. FATENCOUR.

Il l'eſt, Monſieur Chiros?

CHIROS.

Hypocondre parfait;
Il eſt fou: qui dira qu'il ne l'eſt pas, le flatte;

Et, par l'autorité du ſavant Hypocrate,
Du fameux Avicene & du grand Galien,
Je m'en vais vous prouver....

Me. FATENCOUR.

Eh ! ne nous prouvez rien.
Qu'il ſoit ce qu'il voudra, j'ai, ſur une autre affaire,
Quelques diſcuſſions plus preſſantes à faire.
(*à Criſpin.*) (*à Loiſonniere.*)
Adieu, juſqu'au revoir. Suis-moi, viens. Mon couſin,
Ne m'abandonnez pas.

LOISONNIERE, *préſentant le fuſil à Criſpin.*

Marche devant, coquin.

SCENE XVII.

CHIROS, *ſeul.*

QU'UNE femme obſtinée eſt un cruel martyre !
Sur elle la raiſon ne garde aucun empire.
Ne vouloir pas qu'il ſoit hypocondre ! J'ai dit,
Dès l'abord, qu'il l'étoit ; il l'eſt, ſans contredit ;
J'en ſuis ſûr, & n'aurai jamais la complaiſance
De parler lâchement contre ce que je penſe.
Quand j'ai, ſur quelque mal, connu la vérité,
Je tiens ferme, & je ſuis toujours de ſon côté.
Que d'autres, en flattant, amaſſent des richeſſes ;
Si je n'amaſſe rien, du moins point de baſſeſſes.
O que cet Ancien fut de l'honneur jaloux,
Par qui cet axiome eſt venu juſqu'à nous :
« La pierre éprouve l'or, l'or éprouve les hommes » !
Belle moralité pour tous tant que nous ſommes !
Quant à moi, l'on pourroit m'offrir mille tréſors,
Quand j'ai dit mon avis, jamais je n'en démords :
On a beau me parler, rien ne me perſuade.
Mais je m'arrête ; il faut aller voir mon malade,
Et leur faire ſentir ce que c'eſt que les fous,
En leur laiſſant le tems d'avoir beſoin de nous.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

(*La ſcene eſt devant la maiſon de M. de Valcreux.*)

SCENE PREMIERE.

LA TOUR, CRISPIN.

(*Ils entrent de différens côtés.*)

LA TOUR.

AH! c'eſt Monſieur Criſpin.

CRISPIN.

C'eſt ainſi qu'on me nomme;

LA TOUR.

Ne vous ſouvient-il plus de m'avoir vu dans Rome? Hem?

CRISPIN, *l'embraſſant.*

Monſieur de La Tour, par quel rare bonheur
Vous vois-je en ce pays?

LA TOUR.

Monſieur le Gouverneur,
A qui l'on a mandé qu'en ces lieux la Nobleſſe,
Pour un ſot démêlé, s'anime & s'intéreſſe,
M'envoie exprès ici, pour calmer ces tranſports,

CRISPIN.

Peut-être y ferez-vous d'inutiles efforts ;
Ce n'eſt pas, ce me ſemble, une choſe facile :
Ces Meſſieurs, la plupart, ſont fort chargés de bile ;
Le ſalpêtre, chez eux, ſe rencontre à foiſon,
Et d'abord ils ont peine à goûter la raiſon ;
Mais, leur fougue paſſée, ils ſont bien raiſonnables.

LA TOUR.

J'ai déja reconnu ces choſes véritables.

CRISPIN.

Entre autres, il en eſt qui ſont très-campagnards ;
Gens aimant leurs foyers, & qu'on nomme cagnards ;
Qui n'ont que rarement ſorti de la Province ;
Qui, ſur le point d'honneur, ſouffrent peu qu'on les pince ;
Braves à toute outrance, & qu'on voit, pour un rien,
Mettre la brette à l'air, & s'en eſcrimer bien.
D'ailleurs, grands diſcoureurs ſur toutes les matieres ;
Et des francs hobereaux conſervant les manieres :
Quand ils ſont une fois à vanter leurs combats,
Leur Maiſon.... là-deſſus ils ne finiſſent pas ;
Ils en fatiguent ceux qui veulent les entendre ;
Mais, du reſte, aſſez bons à qui ſait bien les prendre.
Pour Monſieur de Fondnid & Monſieur Fatencour,
Sont à-peu-près tout comme, & faits au même tour.
Adieu ; nous nous verrons. J'ai quelque choſe à dire
A Monſieur de Valcreux.

LA TOUR.

Le ſeul bien où j'aſpire,
C'eſt de boire avec vous.

CRISPIN.

Je ſerai toujours prêt....

SCENE II.

ANGÉLIQUE, FLORINE, LA TOUR, CRISPIN.

LA TOUR, *appercevant Angélique.*

QUE vois-je ?

CRISPIN, *à La Tour.*

Suivez-moi ; vous ſaurez ce que c'eſt.

SCENE III.

ANGÉLIQUE, FLORINE.

FLORINE.

SANS doute il eſt fâcheux qu'on ait ſurpris la lettre
Que dans vos ſeules mains Criſpin devoit remettre ;
L'accident ne pouvoit être plus malheureux :
Mais enfin nous voilà chez Monſieur de Valcreux,
Qui, ſur le rendez-vous, ſaura de votre mere,
Avant qu'elle nous voye, appaiſer la colere.
C'eſt un homme eſtimé dans tout le Vivarais ;
Sa fille eſt votre amie ; & Monſieur d'Iſl-marets,
Dès long-tems, comme vous, joint à lui d'alliance,
Lui fera de vos feux embraſſer la défenſe.

ANGÉLIQUE.

Quand à les ſoutenir il prendroit intérêt,
C'eſt toujours de l'éclat, & l'éclat me déplaît.
Que dira-t-on de moi, d'avoir, malgré nos peres,
Pris, pour un jeune Amant, des chaînes volontaires;
Et de m'être avec lui fait un engagement
Qui peut-être jamais n'aura leur agrément?

FLORINE.

Cela peut arriver; mais qu'y faire, Madame?
Il faut ici montrer une fermeté d'ame,
Ne point ſe rebuter, & croire que le ſort,
Par des chemins fâcheux, peut vous conduire au port.
En faveur des Amans, ſouvent les Deſtinées,
Des jours infortunés, font d'heureuſes journées;
Et, par elles, on voit, aux plus grands embarras,
Survenir des bonheurs qu'on ne prévoyoit pas.

ANGÉLIQUE.

Tu veux trop eſpérer.

FLORINE.

J'ai toujours bon courage,
Sur-tout, quand je me trouve à couvert de l'orage;
Car nous courions hazard d'un régal fort mal-ſain,
Si ſur nous votre mere eût pu mettre la main:
Elle a, dans certain tems, la bile dangereuſe.

ANGÉLIQUE.

Il eſt vrai, ſa colere eſt trop impétueuſe;
Et, ſi nous n'euſſions fui, je crois que toutes deux....

SCENE IV.

CRISPIN, ANGÉLIQUE, FLORINE.

ANGÉLIQUE, *à Crispin.*

Hé bien ! parlerons-nous à Monsieur de Valcreux ?

CRISPIN.

On l'est allé chercher, il viendra tout-à-l'heure.

FLORINE.

Crispin, tu dois mourir de regret.

CRISPIN.

Que j'en meure !
Que peut-il m'arriver de pis, que de mourir ?

FLORINE.

Mais, cependant, c'est toi qui nous fais tant courir.

ANGÉLIQUE.

N'avoir eu qu'une lettre, & ne pas....

CRISPIN, *à Angélique.*

Comment faire ?
Franchement, vous avez une diable de mere,
Qui se soucieroit moins de mettre un homme à bas,
Que de tuer un lievre. On ne m'y retient pas ;
Et, s'il me faut jamais paroître en sa présence,
Je n'en approche point, tout au moins, qu'à distance
Du coup de canon.

FLORINE.

Vas, vas, tu n'as point de cœur;
Et tu devois plutôt endurer....

CRISPIN, *à Florine.*

Serviteur.
Tu parles à ton aise : & ce fusil d'une aune,
Toujours prêt à lâcher? Peste! on a le bec jaune,
Quand on en voit le bout près de son nez: pour moi,
J'ai tout abandonné, tant j'en avois d'effroi;
La lettre & mes Louis ensemble ont fait naufrage.

FLORINE.

Quels Louis?

CRISPIN.

Des Louis beaux, pimpans.... C'eſt dommage!
On eût dit, à les voir, qu'ils venoient d'être faits.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, VALCREUX, CRISPIN, FLORINE.

ANGÉLIQUE.

AH! Monſieur de Valcreux, c'eſt en vous que je mets
Toute mon eſpérance.

VALCREUX.

A quoi, belle Angélique,
Voulez-vous m'employer?

ANGÉLIQUE.

Avant que je m'explique,
Entrons dans un lieu ſûr, où je puiſſe, à loiſir,
Vous dire, ſans témoins, quel eſt mon déplaiſir.

VALCREUX.

Ma fille eſt dans ſa chambre; & vous pouvez, ſans crainte,
M'y découvrir l'ennui dont votre ame eſt atteinte.

ANGÉLIQUE.

Je veux bien, comme à vous, lui conter mon chagrin.

VALCREUX.

Allons donc la trouver.

ANGÉLIQUE, *à Criſpin.*

Retourne-t'en, Criſpin:
Tu m'as conduite ici, c'eſt aſſez.

CRISPIN.

Votre mere
Pourra vous demander; quelle réponſe faire?

ANGÉLIQUE.

Quelle? que tu ne ſais où je ſuis.

SCENE VI.

FLORINE, CRISPIN.

FLORINE.

NE fais pas
Ainſi que de la lettre.

CRISPIN.

Oh! c'eſt un autre cas.

FLORINE.

Viſſes-tu le poignard levé, mets tout au pire,
Et te laiſſe tuer, plutôt que de rien dire.

SCENE VII.

CRISPIN, *ſeul.*

BEAU conſeil à donner, quand on aime les gens!
Laiſſer faire au poignard! j'aurois perdu le ſens;
Et c'eſt bien à ce coup, ſi j'en ſouffrois l'attaque,
Que je me montrerois plus qu'hypocondriaque.
Elle m'aime pourtant; auſſi, ſans vanité,
Je ſuis aſſez bien fait, droit, bien pris, bien planté;
L'œil fin, quoique petit; le nez de bonne ſorte;
La bouche un peu trop grande, il eſt vrai, mais qu'importe?
J'en mange mieux, d'ailleurs....

SCENE VIII.

FATENCOUR, LOISONNIERE, CRISPIN.

CRISPIN, *à ſoi-même.*

MAIS treve de raiſons;
Notre Maître, ſuivi du couſin aux Oiſons,
Vient ici; ce ſera pour mes péchés, peut-être.

FATENCOUR, *à Criſpin.*

Que fais-tu là, coquin?

CRISPIN, *à Fatencour.*

Vous le pouvez connoître;
Je n'y fais rien, voyez.

FATENCOUR.

Et qu'y viens-tu chercher?

CRISPIN.

Perſonne.

FATENCOUR.

C'eſt en vain que tu le crois cacher;
Je veux ſavoir d'où vient qu'ici je te rencontre.

CRISPIN.

D'où vient? c'eſt que j'y ſuis; ma préſence le montre.

LOISONNIERE.

Comment à ce maraud ne pas donner cent coups?

Il eſt aſſez hardi....

FATENCOUR.

Redoute mon courroux,
Ou, quoique nous ſoyons en maiſon étrangere,
Je vais t'apprendre....

CRISPIN.

Hé bien! puiſqu'il faut ne rien taire,
J'étois venu parler à Monſieur de Valcreux.

FATENCOUR.

Que lui peux-tu vouloir? dis.

CRISPIN.

Ce que je lui veux?
Lui faire l'importante & très-humble priere
De mettre à la raiſon Monſieur de Loiſonniere:
Il m'a pris vingt Louis.

LOISONNIERE, *à Criſpin.*

Vingt Louis! par la mort!
Infâme...!

CRISPIN, *à Loiſonniere.*

Combien donc? pourquoi crier ſi fort?

LOISONNIERE.

Vingt Louis!

CRISPIN.

Rendez-m'en la moitié, je vous quitte.

FATENCOUR, *à Loiſonniere.*

Mon couſin, c'eſt un fou que ſon accès agite.

LOISONNIERE, *à Fatencour.*

Le pendard me feroit paſſer pour un voleur.

FATENCOUR,

FATENCOUR.

Tout le monde vous fait Gentilhomme d'honneur.

LOISONNIERE.

Vingt Louis !

CRISPIN.

Hé bien ! dix ; rendez-les-moi, de grace.

FATENCOUR, *à Criſpin.*

Coquin, ſi tu ne ſors....

CRISPIN, *à Fatencour.*

Mettez-vous en ma place ;
Dix Louis !

FATENCOUR.

Sors, te dis-je ; ou tu pourras ſentir....

CRISPIN.

Je ſors, puiſqu'on le veut ; mais, avant que ſortir ;
Je veux dire trois mots. C'eſt Criſpin qu'on me nomme,
Monſieur : je ne ſuis point, Dieu merci, Gentilhomme.
Je ſuis, tout ſimplement, fils de votre Fermier ;
Mais je ne voudrois pas, pour un bras tout entier,
En faire autant que fait, ſans nulle conſcience,
Ce Noble à vingt carats.
(*Il ſort.*)

LOISONNIERE, *allant après lui.*

Ah ! pour tant d'inſolence,
Il faut....

SCENE IX.

FATENCOUR, LOISONNIERE.

FATENCOUR.

HÉ! mon couſin, vous vous fâchez en vain;
Laiſſez-le s'échapper; il n'a pas l'eſprit ſain.

LOISONNIERE.

Il faut que vous fachiez, mon couſin....

FATENCOUR.

Qu'eſt-ce à dire?
Ai-je rien à ſavoir? Mon couſin, il faut rire
Des ſottiſes d'un fou.

LOISONNIERE.

Je m'en prends peu de ſoucî.

SCENE X.

FATENCOUR, LOISONNIERE, LA TOUR.

FATENCOUR, *appercevant La Tour.* (*à La Tour.*)

VOICI Monſieur l'Exempt. Vous me voyez ici,
Monſieur, fort ponctuel à tenir ma parole.

LA TOUR.

Un vrai Noble jamais n'en donne de frivole;
Et, répondant de vous, je n'avois pas douté
Que vous n'euſſiez beaucoup de ponctualité.

FATENCOUR.

C'eſt être connoiſſeur : je vous ſuis redevable
D'un pareil jugement; &, ſi j'étois capable
De vous marquer, Monſieur....

LA TOUR.

Laiſſons le compliment.

FATENCOUR.

Au reſte, vous voyez Monſieur, qui ſûrement
Eſt un de mes couſins, & brave Gentilhomme.

LA TOUR.

Il ſuffit de le voir, pour le croire.

FATENCOUR.

Il ſe nomme
Monſieur de Loiſonniere, homme rempli de cœur.

LA TOUR.

Ah! je n'en doute point.

FATENCOUR.

Délicat ſur l'honneur;

LA TOUR.

Je le crois.

FATENCOUR.

Fort civil; mais d'humeur un peu fiere;

LA TOUR.

Le....

FATENCOUR.

Qui ſert ſes amis d'une rude maniere;
Et qui, quand une fois il s'eſt déterminé,
Verroit vingt mouſquetons, ſans en être étonné.

LA TOUR.

C'eſt par la fermeté qu'une grande ame éclate.

LOISONNIERE, *à La Tour.*

Monſieur, n'en croyez pas mon couſin; il me flatte.

FATENCOUR.

Non, je ne vous dis pas tout ce que j'en connois;
Et vous pouvez, Monſieur, vous en fier à moi.

LA TOUR.

Très-volontiers.

FATENCOUR.

Je veux vous le faire connoître.

LA TOUR.

Ce me ſeroit honneur.

LOISONNIERE.

Bon, à moi; mais, peut-être,
Si vous me connoiſſiez....

LA TOUR.

Je m'en tiendrois heureux.
Mais il eſt tems de dire à Monſieur de Valcreux
Que vous êtes ici; je m'en vais....

FATENCOUR.

Quoi! vous-même?
Non; ma confuſion, Monſieur, ſeroit extrême,
S'il me falloit permettre....

LA TOUR.

Hé! Monſieur, laiſſez-moi;
C'eſt un ſoin de ma charge.

FATENCOUR, *voulant y aller.*

Ah! Monſieur, je vous dois
Trop d'honneur; pour ſouffrir que vous preniez la peine....

LA TOUR, *le retenant.*

Demeurez; tout-à-l'heure ici je vous l'amene.

FATENCOUR.

Non; je l'irai chercher, Monſieur, plutôt que vous.

LA TOUR.

Mais....

FATENCOUR.

La civilité regne trop parmi nous;
Et ſes loix....

LA TOUR.

Mais ſes loix....

FATENCOUR.

Si j'oſois les enfreindre,
Monſieur le Gouverneur auroit lieu de s'en plaindre:
Vous le repréſentez; & nous ſavons trop bien....

LA TOUR, *à part.*
(*haut.*)

Quelles gens! Mais....

LOISONNIERE, *à La Tour.*

Monſieur, vous n'y gagnerez rien.
Mon couſin a de l'âge, & trop de connoiſſance
De ce que lui preſcrit l'exacte bienſéance,
Pour ne pas ſuppoſer....

FATENCOUR.

Il faut vous rendre, enfin:
Voyez! nous voilà deux contre vous; mon couſin
Se déclare; &, par-là, la diſpute eſt finie.

LA TOUR.

Mais, Meſſieurs, à quoi bon cette cérémonie?
Puiſqu'on eſt convenu de Monſieur de Valcreux
Pour votre arbitre....

FATENCOUR.

Il eſt clairvoyant, vigoureux;
Dans ce qu'il entreprend, homme de poids,...

LA TOUR.

Sans doute.

FATENCOUR.

De bon ſens,

LA TOUR.

Pour parler, il faut qu'il vous écoute;
Tout ce que vous direz ſans lui, ne ſert de rien.

SCENE XI.

VALCREUX, FATENCOUR, LOISONNIÈRE, LA TOUR.

LA TOUR.

LE voici qui paroît heureuſement.

VALCREUX, *à Fatencour.*

Hé bien!
Vous avez ſu, Monſieur, que, de votre querelle
Monſieur le Gouverneur ayant eu la nouvelle,
A dépêché Monſieur, avec un ordre exprès
De rendre enfin le calme à tout le Vivarais.

FATENCOUR, *à Valcreux.*

Oui, j'ai ſu de Monſieur quel eſt cet ordre; &, comme
Ce qu'à ſes volontés doit un vrai Gentilhomme,
Lui fait toujours honneur dans l'exécution,
J'accepte le parti ſans conteſtation;
Et d'autant plus, Monſieur, que je vois, avec joie,
Qu'à finir nos débats c'eſt vous que l'on emploie.
Mais eſt-on aſſuré que Monſieur de Fondnid...?

LA TOUR, *à Fatencour.*

Oui, Monſieur; là-deſſus, je ſais ce qu'il m'a dit:
Il m'a, quand de mon ordre il a pris connoiſſance,
Marqué, pour cet accord, beaucoup d'impatience.

Il eſt dans le jardin, avec Monſieur ſon fils ;
Les ferai-je appeller ?

VALCREUX, *à La Tour.*

Faites, j'en ſuis d'avis ;
Car, dans peu, nous aurons les gens qui doivent être
Préſens à cet accord.

LA TOUR *ſort.*

SCENE XII.

VALCREUX, FATENCOUR, LOISONNIERE.

FATENCOUR.

AH! c'eſt mal vous connoître ;
Il ſuffiſoit de vous, pour l'accommodement :
Vous êtes, & chacun le ſait aſſurément)
Gentilhomme d'honneur, qui jamais ne recule....

VALCREUX.

Pour ne m'en pas trop croire, & m'ôter tout ſcrupule ;
J'ai mandé des amis communs à tous les deux ;
Monſieur de Champ-courtaut, Monſieur de Moulin-preux,
Meſſieurs de Rond-chemin & de la Caſaniere.

LOISONNIERE.

Ces Meſſieurs ſont....

VALCREUX.

Qu'en dit Monſieur de Loiſonniere ?

LOISONNIERE, *à Valcreux.*

Je dis qu'ils ſavent tous, par cent évènemens,
Et le foible & le fort des accommodemens;
Que la raiſon, chez vous, eſt toujours pénétrante.

VALCREUX.

Hé! Monſieur....

FATENCOUR.

Mon couſin ne dit rien qu'il ne ſente.

VALCREUX.

Quoi! vous vous uniſſez tous deux pour me flatter!
La partie eſt trop forte, on n'y peut réſiſter.

LOISONNIERE.

La louange étant juſte, on ne peut s'en défendre.

VALCREUX.

Je crois que, tout de bon, vous voulez m'entreprendre?

LOISONNIERE.

Nous ſommes ſûrement trop bien perſuadés
Que vous ſavez le fin de tous les procédés.

VALCREUX.

De grace, épargnez-moi.

LOISONNIERE.

Je parle ſans jactance;
Dix combats faits par vous en ſont l'expérience.

FATENCOUR.

On y peut ajouter ſeize éclairciſſemens.

LOISONNIERE.

Ce ſont de ſa bravoure autant de truchemens.

VALCREUX.

Hé, Meſſieurs !

LOISONNIERE.

Nous parlons de vous ſans complaiſance.

VALCREUX

Monſieur de Loiſonniere, un peu plus d'indulgence ;
Ces ſentimens pour moi peuvent être douteux.

FATENCOUR.

On rencontre bien peu de Monſieurs de Valcreux.

VALCREUX.

Laiſſons ces complimens, encore un coup ; de grace ;
Finiſſez ; autrement, je vous quitte la place.

SCENE XIII.

FATENCOUR, LOISONNIERE, VALCREUX, FONDNID, LA TOUR.

VALCREUX.

BON: Monſieur de Fondnid arrive.....

LOISONNIERE, *à Valcreux.*

C'eſt à vous ;
Monſieur, à prendre ici la parole pour tous.

VALCREUX, *à Fatencour & à Fondnid.*

Meſſieurs, chacun connoît quelle eſt votre querelle ;
Et, ſans qu'il ſoit beſoin que j'explique & rappelle

Les divers incidens qu'elle a déja cauſés,
Il nous faut réunir nos eſprits diviſés :
J'en ai trouvé, je penſe, une voie aſſez ſûre ;
Elle eſt dans ce papier ; & c'eſt par ſa lecture,
Que vous me connoîtrez dépouillé d'intérêt.
(*à La Tour.*)
En attendant les gens, liſez-le, s'il vous plaît.

LA TOUR, *à Valcreux.*

Vous n'avez qu'à donner vos ordres, j'y défere ;
C'eſt ce qu'expreſſément m'a commandé de faire
Monſieur le Gouverneur.

FATENCOUR, *à La Tour.*

Je ſuis ſon ſerviteur.

LA TOUR, *à Fatencour.*

Oh ! qu'il n'en doute pas....

FATENCOUR.

Et le vôtre, Monſieur.

LA TOUR, *après avoir fait une révérence à Fatencour ; lit.*

« Projet pour l'accommodement à faire entre Meſ-
» ſieurs de Fatencour & de Fondnid, ou Meſſieurs de
» Fondnid & de Fatencour, qu'ils ſigneront, s'ils en
» ſont ſatisfaits ».

LOISONNIERE, *à Valcreux.*

Il eſt aiſé de voir que la judiciaire
Vous fait, à pas réglés, marcher dans cette affaire :
Tous deux nommés devant l'un l'autre, tour-à-tour,
Fatencour & Fondnid, Fondnid & Fatencour.

FONDNID.

Cela ſe doit ainſi.

FATENCOUR, *à Fondnid.*

Cela ſe doit ? peut-être.

FONDNID, *à Fatencour.*

Ce peut-être eſt ſans doute, à qui ſait nous connoître,
Et Monſieur de Valcreux, qui connoît ma Maiſon,
Croit qu'en uſer ainſi, c'eſt ſuivre la raiſon.
Ma Maiſon vaut la vôtre.

FATENCOUR.

Oh ! c'eſt ce que je nie.

FONDNID, *mettant la main ſur ſon épée.*

Comment ! me démentir !

VALCREUX, *arrêtant Fatencour & Fondnid.*

Hé ! Meſſieurs, je vous prie ;
Un peu plus de douceur, & moins d'emportement,
Et ne traverſez point votre accommodement.

FONDNID.

Il ne ſera pas dit que je ſouffre une offenſe.

VALCREUX.

De grace, l'un pour l'autre, un peu de tolérance.

SCENE XIV.

FATENCOUR, FONDNID, VALCREUX, LOISONNIERE, LA TOUR, CRISPIN.

CRISPIN.

MONSIEUR.....

FATENCOUR.

Qu'a ce fou ? Sors.

CRISPIN.

Monſieur, c'eſt fait de moi;
Madame Fatencour.... ſa niece..... je les vois.

SCENE XV.

M. & Me. DE FATENCOUR, FONDNID, CRISPIN, VALCREUX, D'ISL-MARETS, ARPALIS, LA TOUR.

FATENCOUR, *à ſa femme.*

POURQUOI venir ici? quel ſujet vous y mene?

Me. FATENCOUR.

Votre fille, Monſieur, dont je ſuis fort en peine;
On dit qu'elle eſt céans, & je viens le ſavoir.

FATENCOUR.

Ce n'eſt pas un grand mal.

Me. FATENCOUR.

Non: mais je veux la voir;
J'ai raiſon pour cela.

FATENCOUR.

Je ne la puis comprendre;

Me. FATENCOUR.

Ce n'eſt pas en ce lieu que je dois vous l'apprendre;
Car.... Sortons, qu'au plutôt je vous parle en ſecret.

VALCREUX, *arrêtant Fatencour.*

Hé! Madame, dans peu, leur accord ſera fait;
Après, tout à loiſir, vous le pourrez inſtruire...;

Me. FATENCOUR, *à Valcreux.*

Il faut qu'il ſache, avant, ce que je lui veux dire.

FATENCOUR.

Mais qu'eſt-il arrivé qui vous mette en ſouci ?

Me. FATENCOUR.

Vous le ſaurez ailleurs.

ARPALIS, *à Me. Fatencour.*

Hé ! ſans ſortir d'ici,
Ma tante, expliquez-vous. Pourquoi tant de myſtere ?
Déchargez votre cœur ; ſongez que la colere
N'eſt utile, chez vous, que pour Monſieur Chiros.

Me. FATENCOUR, *à Arpalis.*

Hé ! ma niece....

ARPALIS.

Je vais dire tout, en deux mots ;
La choſe peut ſervir, il faut que je l'explique.
(*montrant d'Iſt-marets.*)
Monſieur aime ardemment ma couſine Angélique ;
Je ſais même, de plus, qu'elle ne le hait pas :
On peut, les unifſant, terminer leurs débats ;
Et, ſi l'on m'en veut croire, un heureux mariage,
De la paix faite entre eux, dans peu, ſera le gage.
Voilà le grand ſecret qu'on veut diſſimuler.

VALCREUX.

J'aurois pris, là-deſſus, mon tems, pour vous parler :
Mais, puiſqu'elle a tout dit, c'eſt par leur hyménée,
Que la haine entre vous doit être terminée.
Tous deux également, l'un de l'autre charmés,
Malgré vos différens, ſe ſont toujours aimés ;
Peut-on mieux réunir l'une & l'autre famille ?

ARPALIS.

Çà, mon oncle & ma tante, agréez....

FATENCOUR.

Quoi ! ma fille
Auroit pris de l'amour pour Monſieur d'Iſl-marets ?

VALCREUX.

Oui, Monſieur, j'en ſuis ſûr ; & ce ſont des ſecrets
Que vous pouvez, ſur l'heure, apprendre d'elle-même.
(*à Criſpin.*)
Vas la faire venir.

CRISPIN *ſort.*

SCENE XVI.

M. & Mr. FATENCOUR, FONDNID, VALCREUX, D'ISL-MARETS, ARPALIS, LA TOUR.

ARPALIS, *à Fatencour.*

Puisque ma couſine aime,
Ne vous oppoſez plus à l'heureuſe union
Qui finit pour jamais votre diviſion :
Votre gloire, par-là, ne ſera point bleſſée.

FATENCOUR.

Non, non, ma niece, non, ce n'eſt pas ma penſée.

ARPALIS.

Oh ! je n'en doute pas : mais il faut aujourd'hui

Qu'en faveur de leurs feux, vous nous diſiez un oui.

D'ISL-MARETS.

Daignez me pardonner un amour téméraire;
Qu'un malheur imprévu m'a forcé de vous taire.
Cent fois je vous aurois déclaré cet amour;
Mais pour nous votre haine augmentoit chaque jour.
Oubliez-la, Madame, & donnez à ma flamme,
Pour finir vos diſcords, Angélique pour femme;
Et n'aidez point au ſort à m'être rigoureux,
Quand il ne tient qu'à vous que je ne ſois heureux.

ARPALIS.

Qui ne dit mot, conſent; je réponds pour ma tante.

Me. FATENCOUR.

Hé! ma niece....

ARPALIS, *à Me. Fatencour.*

Mon Dieu, vous en êtes contente;
Je le vois dans vos yeux; pourquoi tant réſiſter?

SCENE XVII.

M. & Mᵉ. FATENCOUR, FONDNID, D'ISL-MARETS, ANGÉLIQUE, ARPALIS, VALCREUX, LOISONNIERE, CRISPIN, FLORINE, LA TOUR.

ARPALIS.

AH! voici ma couſine; il la faut écouter.

FATENCOUR, *à Angélique.*

Approchez. Eſt-il vrai ce qu'on me fait entendre?
Aimez-vous Monſieur?

ANGÉLIQUE.

Oui; je n'ai pu m'en défendre;
Mon cœur, malgré mes ſoins, m'a fait y conſentir;
Mais à vos volontés je ſais l'aſſujettir:
Ordonnez, là-deſſus, ce qu'il faut que je faſſe;
J'obéis & me tais.

ARPALIS, *à Fatencour.*

Hé! mon oncle, de grace;
Répondez en bon pere à ces beaux ſentimens;
Et rendez, par deux mots, la joie à ces Amans.

FATENCOUR, *à d'Iſl-marets.*

Venez, embraſſez-nous; je vous reçois pour gendre.

FONDNID, *les embraſſant après.*

Quelle grace, pour lui, ne dois-je point vous rendre?

Vivons en vrais parens.

Me. FATENCOUR, *à Fondnid.*

C'eſt mon plus fort deſir.

D'ISL-MARETS.

De quel charmant tranſport mon cœur ſe ſent ſaiſir !

VALCREUX, *à d'Iſl-marets.*

L'hymen, qui va vous joindre à l'aimable Angélique ;
Va rendre, en même tems, l'alégreſſe publique ;
Nos plaiſirs trop long-tems avoient été troublés.

CRISPIN.

Meſſieurs, tandis qu'ici vous êtes aſſemblés,
Je cite devant vous Monſieur de Loiſonniere.

VALCREUX, *à Criſpin.*

Fais ta plainte, & voyons quelle en eſt la matiere.

CRISPIN.

C'eſt pour dix Louis.

VALCREUX.

Dix ? Que répond à cela
Monſieur de Loiſonniere ?

LOISONNIERE, *à Criſpin.*

Il répond : Les voilà ;
Tiens.

CRISPIN, *à Loiſonniere.*

(*à Fatencour.*)

Fort bien : ſerviteur. Il faut encor Florine ;
Je vous la redemande.

FATENCOUR, *à Criſpin.*

Il eſt bon qu'elle opine

Là-deſſus; car ton mal....

CRISPIN.

Hé! mon mal eſt guéri;
Je ſuis ſain comme il faut, pour être ſon mari.

FATENCOUR.

(*à Florine.*)
J'y conſens. Qu'en dis-tu?

FLORINE, *à Fatencour.*

J'obéis avec joie.

VALCREUX, *à Fatencour & à Fondnid.*

Jouiſſez du bonheur que le Ciel vous envoie;
Et, conſervant toujours la paix où vous voilà,
C'eſt le moyen....

SCENE XVIII.

Les mêmes, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS, *à Valcreux.*

MONSIEUR, tous ces Meſſieurs ſont là.

VALCREUX, *au Laquais.*

Nous allons les trouver; vas, cours vîte leur dire.

SCENE XIX, *& derniere.*

Les mêmes, excepté le Laquais.

VALCREUX.

JE vous régale tous; allons ſonger à rire;
Et noyer dans le vin l'importun ſouvenir
Des fâcheux démêlés qui viennent de finir.

Fin du Tome premier.